

Université de Toulouse Jean-Jaurès  
UFR Sciences humaines et sociales  
Département d'Histoire

Année universitaire 2017-2018

## Les perles de la discorde

La Guajira et la Monarchie hispanique, histoire d'une région de frontières  
(1538-1618)



Mémoire de Master 1 rédigé par

**Damien MUSSET**

Sous la direction de

**Guillaume GAUDIN**

## Remerciements

Je remercie mon directeur de recherche, M. Guillaume Gaudin, de m'avoir soutenu et d'avoir été disponible tout au long de l'année. Ses conseils de méthodes et de lectures me furent d'une grande aide dans l'accomplissement de ce mémoire.

Je remercie également les enseignants du Master histoire moderne et contemporaine qui m'ont apporté toute une culture historique que je n'avais pas, je pense à Mme Emmanuelle Perez-Tisserant, et la maîtrise d'outils informatiques utiles à la recherche, grâce à M. Sébastien Poublanc.

J'exprime une grande reconnaissance à mes amis du Master à qui je dois ma motivation, mes réflexions et les moments de détente essentiels à ce travail. Merci au groupe des « Pingouins » : Caitlin, Hugues, Murielle, Pauline et Victoria ; et merci à mes colocataires Hugues et Noémie. Je remercie également Juliette Berthier pour ses précieux conseils issus de son expérience dans ce Master.

Enfin, je souhaite remercier ma famille sans qui cette année n'aurait pas pu se faire.

## Introduction générale

*« C'est le comte J. de Brettes, explorateur, qui a découvert ces émules de Boches. Ce sont les Goagiros. Les Goagiros sont des Indiens d'Amérique du Sud. Ce ne sont pas les Indiens nobles et courageux des romans de Fenimore Cooper, ils sont bien plus sauvages. Ils ne se servent même pas de leurs doigts pour manger : ils mettent du manioc dans un aperçu de récipient, - un tronc d'arbre grossièrement taillé, - et ils happent là-dedans, comme des chiens. Toutefois, si ces sauvages sont aussi sauvages que les hordes du kaiser, ils ont une excuse que n'ont pas celles-ci : à savoir qu'ils n'ont point signé de convention internationale, et qu'ils ne possèdent pas de théoriciens de leur cruauté. »*

« Les Allemands et les Goagiros », *Le Petit journal*, 11 mai 1915<sup>1</sup>.

Depuis les premières descriptions qu'ils en ont faites, les Européens ont constamment accolé aux Indiens Guajiros l'image de barbare sanguinaire qui tient plus de l'animal sauvage que de l'humain. Le journaliste français anonyme de 1915 aurait pu déshumaniser l'ennemi allemand en le comparant à quelque vil animal. Pourtant, il fit le choix de parler de ces Indiens, qu'il ne connaissait qu'à travers la lecture de l'exploration de Joseph de Brettes<sup>2</sup> en Colombie. On retrouve ainsi les Guajiros au dernier rang de la civilisation, aux côtés des Allemands de la Grande Guerre. Le journaliste, tout comme de Brettes, ne fait que répéter une image tenace de ces Indiens depuis que les Espagnols les ont pour la première fois décrits. En effet, lorsque l'Européen a posé le pied sur leurs terres, ni l'Espagne ni les républiques latino-américaines n'ont su conquérir et dominer ce peuple qui résistait à leurs assauts. De cette résistance naquit la figure du sauvage aux pratiques bestiales et à la violence frénétique. Bien évidemment, l'explication de cette résistance est plus complexe que l'âpreté des Guajiros au combat ou quelque inhumanité.

Le choix du titre de ce mémoire se doit d'être explicite. « Guajira » et « Monarchie hispanique » indiquent à notre lecteur que nous souhaitons porter un regard initialement

---

<sup>1</sup> B.N.F., ark:/12148/bpt6k620813n : Anonyme « Les Allemands et les Goagiros », *Le Petit Journal*, Paris, 1<sup>er</sup> mai 1915, n°19128, p. 2.

<sup>2</sup> Joseph de Brettes (1861-1934) était un explorateur français qui mena des expéditions scientifiques en Argentine, en Colombie et au Venezuela notamment.

géographique sur notre travail. La Guajira désigne l'ensemble géographique qui porte ce nom actuellement, bien qu'elle ne portait pas ce nom au moment de la Conquête. Nous avons fait le choix de ce terme afin de visualiser une réalité géographique actuelle tout en gardant en considération le fait qu'au XVI<sup>e</sup> siècle elle n'a pas de substance. Quant à la « Monarchie hispanique », elle désigne l'ensemble des territoires dont la dynastie régnante de Castille détient la suzeraineté<sup>3</sup>. La formule a selon nous plus de sens que de parler « d'empire espagnol », car elle se rapproche davantage de la désignation qu'en faisaient les contemporains des événements que nous étudions. Si nous avons choisi « empire espagnol », le piège aurait été de voir dans cette structure politique une homogénéité de l'identité espagnole alors que ces hommes se désignaient par leurs « nations »<sup>4</sup> respectives : catalan, basque ou encore andalou. Il s'agit donc dans ce travail de considérer la place qu'occupe l'espace de la Guajira dans l'ensemble politique que fut la Monarchie hispanique.

Qu'entend-on nous par « région de frontières » ? La notion même de « frontière » est lourde de signification selon l'héritage historiographique dans lequel l'historien choisit de se positionner, tout particulièrement dans une étude sur l'Amérique<sup>5</sup>. A priori, une frontière se comprend comme une zone d'interaction entre deux ou plusieurs cultures différentes. De cette rencontre naît alors une dynamique partagée dans le temps et dans l'espace entre ces deux populations<sup>6</sup>. Toutefois, il faut bien garder à l'esprit que la frontière est une construction rhétorique, matérielle et idéologique dont le but premier est de scinder en deux ou plusieurs éléments l'objet considéré<sup>7</sup>. Dans la période étudiée, la frontière avec cette vision de scission nous est essentiellement transmise du point de vue des sources écrites par le monde hispano-

---

<sup>3</sup> Cf. « Les nouveaux champs de recherche sur la Monarchie hispanique » p. 15.

<sup>4</sup> Le terme de « nation » durant la première modernité s'employait avec la signification d'appartenir à un territoire de naissance et de rester fidèle à cette identité collective dans sa langue, ses coutumes, ses privilèges, etc. GIUDICELLI Christophe, « Hétéronomie et classifications coloniales. La construction des « nations » indiennes aux confins de l'Amérique espagnole (XVI-XVIIe siècle) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 29 mars 2010, [En ligne], <<http://journals.openedition.org/nuevomundo/59411>>, (Consulté le 29 janvier 2018).

<sup>5</sup> Cf. « Le thème de la frontière » p. 27.

<sup>6</sup> POLO ACUÑA José, *Etnicidad, conflicto social y cultura fronteriza en la Guajira (1700-1850)*, Bogotá, Carthagène des Indes, Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales-Ceso, Observatorio del Caribe Colombiano, Ministerio de Cultura, 2005, p. I.

<sup>7</sup> BOCCARA Guillaume, « Génesis y estructura de los complejos fronterizos euro-indígenas. Repensando los márgenes americanos a partir (y más allá) de la obra de Nathan Wachtel », dans, INSTITUTO DE CIENCIAS ANTROPOLÓGICAS, UNIVERSIDAD DE BUENOS AIRES (éd.), *Memoria Americana*, vol. 13, n° 1, 2005, p. 32.

américain. Mais fut-elle vécue et même pensée comme telle par la société hispanique et ceux qu'elle oppose à elle ? Pour le chercheur d'aujourd'hui, son environnement dans un monde qui tend à la globalisation<sup>8</sup> influence sa conception de la frontière tout comme une certaine production historiographique qui appelle à faire tomber les frontières pour produire des histoires connectées<sup>9</sup>. La notion de frontière est sclérosée de connotations anachroniques issues du monde contemporain : un monde qui se veut ouvert, mais où les États réaffirment le tracé de leurs frontières. La frontière peut pourtant aussi être un espace transitionnel, perméable, fluide qui n'est pas une ligne figée séparant deux mondes homogènes. Pourquoi employer un terme aux connotations si variables ? La Guajira aux premiers temps de l'Amérique hispanique est un puzzle de frontière. Géographiquement, c'est un lieu de transition entre la mer des Caraïbes et le continent sud-américain, un lieu intermédiaire entre l'espace caribéen et l'espace andin. Avec l'arrivée des Espagnols et la résistance indienne, elle devient un lieu partagé entre le monde hispano-américain en construction et le monde amérindien qui doit se repenser face à ce nouveau voisin. Puis les hommes décident d'en faire un lieu de frontière politique entre différentes juridictions dont l'héritage actuel est la frontière entre les États de la Colombie et du Venezuela qui coupe en deux la Guajira. Nous conviendrons donc que la notion de frontière ne peut être écartée de cette étude, tout comme le pluriel employé qui distingue différents types de frontières.

La péninsule de la Guajira, que bordent les eaux de la mer des Caraïbes, correspond à la partie territoriale la plus au nord du continent sud-américain<sup>10</sup>. D'une surface de 23.000 km<sup>2</sup>, soit l'équivalent de la Sardaigne, elle est aujourd'hui partagée par une frontière politique entre la Colombie et le Venezuela<sup>11</sup>. La Guajira géographique est bordée au nord par la mer des Caraïbes, à l'est par le Golfe du Venezuela, à l'Ouest par le massif montagneux de la Sierra Nevada de Santa Marta et au Sud par le río Sucuy ou Limón qui longe la chaîne des monts d'Oca, aussi appelés de Perijá, avant de se jeter dans le Golfe. Selon François-René Picon, la région était recouverte d'eaux peu profondes qui se seraient retirées pendant l'Oligocène<sup>12</sup>,

---

<sup>8</sup> BERTRAND Michel et PLANAS Natividad, *Les sociétés de frontière: de la Méditerranée à l'Atlantique, XVIe-XVIIIe siècle*, vol. 122, Madrid, Casa de Velázquez, 2011, (Collection de la Casa de Velázquez), p. 1.

<sup>9</sup> Cf. « Des Subaltern Studies à l'histoire connectée », p. 21.

<sup>10</sup> Pour un meilleur aperçu géographique, voir la carte p. 6.

<sup>11</sup> BARRERA MONROY Eduardo, *Mestizaje, comercio y resistencia : La Guajira durante la segunda mitad del siglo XVIII*, Bogotá, Colombie, Instituto Colombiano de Antropología e Historia-ICANH, 2000, p. 25.

<sup>12</sup> Période géologique qui débuta il y a 33,9 millions d'années et s'acheva il y a 23,03 millions d'années.

rattachant au continent des îles qui se manifestent aujourd'hui à travers le relief de la péninsule<sup>13</sup>. Ces élévations de terrains se situent essentiellement dans la partie nord du territoire et sont au nombre de cinq : la Macuira (900 m d'altitude), la chaîne de Kusina (500 m), le pic de la Teta (420 m) la chaîne de Parsh Jala'ala (200 m) et le massif de Carpintero (300 m). De façon générale, la péninsule est une région aux températures élevées<sup>14</sup> et à l'aridité renforcée par un vent presque ininterrompu d'alizé venant du nord-est. D'un point de vue environnemental, la péninsule se partage entre la Basse Guajira au sud et la Haute Guajira au nord, séparées par une faille géologique allant du Cabo de la Vela jusqu'au pic de la Teta. La première se caractérise par la terminaison des pentes des massifs d'Oca et de la Sierra Nevada en savanes à la végétation sèche, hormis le long des cours d'eau<sup>15</sup>. Ceux-ci sont au nombre de deux, le río Ranchería ou de la Hacha et le río Sucuy ou Limón, les autres étant des rivières asséchées une partie de l'année. La Haute Guajira concentre la majorité des reliefs déjà cités. Son climat est plus sec et aride, voire semi-désertique à certains endroits, et les seules zones de fertilité permanente se situent dans les régions de reliefs, notamment la Macuira. Les ruisseaux et rivières qui en descendent sont secs une partie de l'année, mais plusieurs rivières souterraines et points d'eau permettent un accès à de l'eau tout juste potable<sup>16</sup>. Plusieurs baies et ports naturels permettent un ancrage facile des navires : la Bahía Honda, Bahía Hondita ou encore Bahía Portete<sup>17</sup>. La région est soumise à un régime de pluies saisonnières entre septembre et novembre et entre mars et avril. Les précipitations moyennes sont de 1500 mm/an au Sud et de 200 mm/an au Nord. En outre, elles peuvent s'avérer très soudaines certaines années, l'ensemble du débit annuel pouvant tomber en quelques heures.

Le but de cette introduction n'est pas de présenter en détail la présence préhispanique, puisque l'une des parties du présent travail s'y dédie entièrement. Nous nous contenterons de mentionner que les traces archéologiques découvertes ont fait remonter l'occupation humaine jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ. Les fouilles furent surtout menées en bordure de la péninsule, soit le long des pentes de la Sierra Nevada donc sur les rives du río Sucuy<sup>18</sup>. Les sites

---

<sup>13</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1983, p. 29.

<sup>14</sup> Moyenne annuelle à 29° C, maximales à 40° C et minimales à 14° C. *Ibid.*, p. 34.

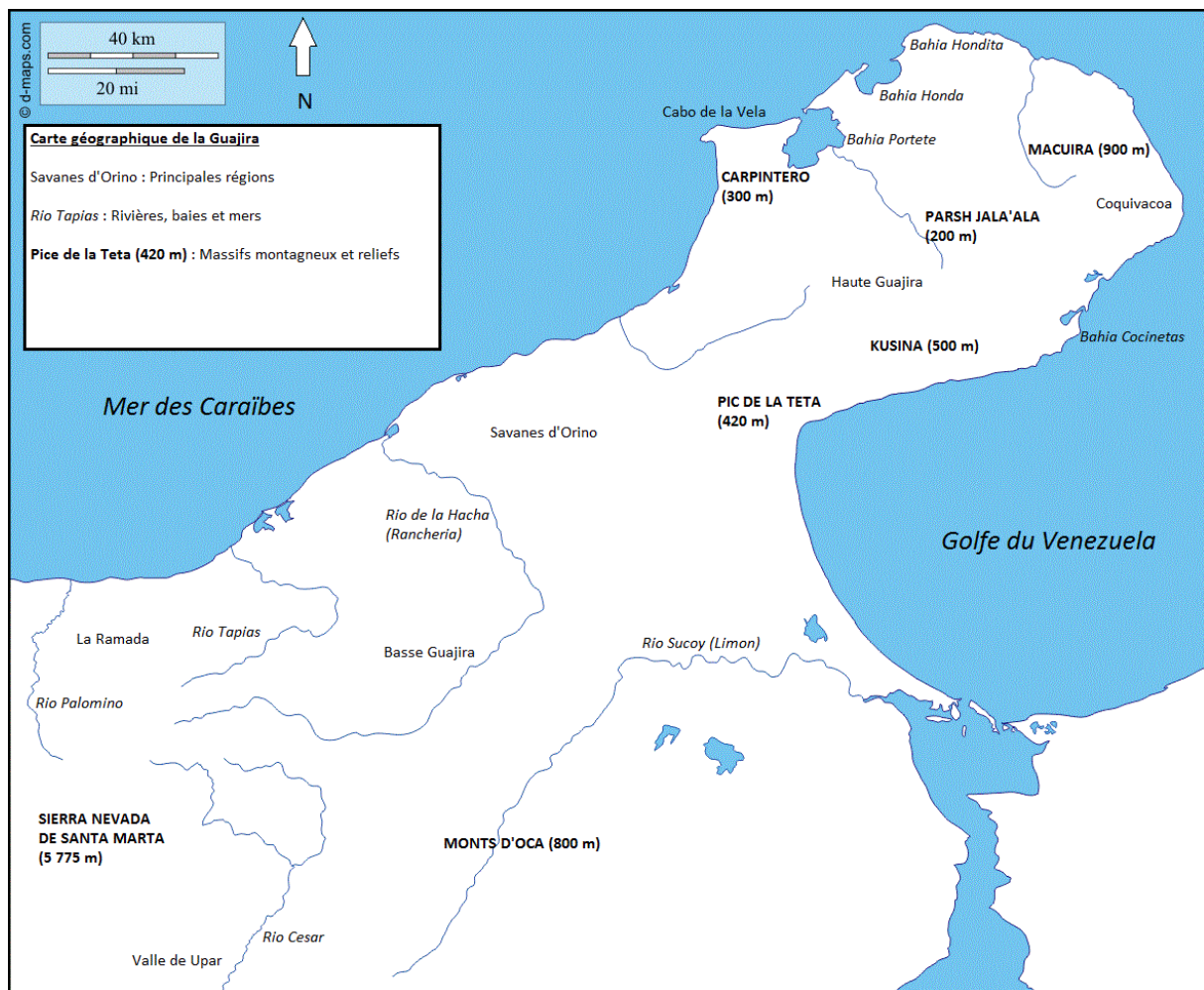
<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>17</sup> POLO ACUÑA José, *Etnicidad, conflicto social y cultura fronteriza en la Guajira (1700-1850)*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>18</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, *op. cit.*, p. 147.

ont permis de distinguer trois périodes d'occupation. Une première appelée la phase *kusu* jusqu'au premier millénaire avant notre ère se caractérisait par des sociétés sédentaires se nourrissant essentiellement de pêche, de chasse et de cueillette et pratiquant deux types de sépultures : par ensevelissement et par conservation dans des urnes. La phase *hokomo* qui dure vingt-cinq siècles se distinguait par une poterie finement ouvragée que l'on retrouve dans les sépultures, un travail précis et soigné des coquillages et les prémices d'une agriculture. À partir de la phase *siruma*, qui dure de 1000 apr. J.-C. jusqu'à la Conquête, les archéologues ont constaté que les populations ont abandonné l'agriculture pour se dédier exclusivement à la chasse et à une pratique funéraire sans offrande<sup>19</sup>.



L'histoire du contact de la péninsule avec les premiers Européens remonte au XV<sup>e</sup> siècle. La région de la Guajira est abordée pour la première fois en 1499 lors d'une expédition menée par Alonso de Ojeda, Amerigo Vesputio et Juan de la Cosa. Ils atteignent depuis

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 147- 152.

Curaçao la côte de la péninsule au point nommé de Coquivacoa, la pointe nord-est de la péninsule. À cet endroit, ils troquent des pierres vertes, qui seraient des émeraudes, avec les indigènes avant que la situation ne vire à l'affrontement<sup>20</sup>. Les Européens continuent leur expédition en longeant la côte jusqu'au point de Cabo de la Vela au nord de la péninsule. Depuis ce cap, ils traversent la Caraïbe jusqu'à Hispaniola, terme de leur voyage. Ce Cabo de la Vela est l'objet d'un autre voyage d'exploration à partir de 1500 de la part de Rodrigo de Bastidas qui longe la Terre Ferme depuis ce point jusqu'au Panama. Il est possible que cette région fût l'objectif de rapt d'indigènes commis par les Espagnols dans les années 1490-1510. En effet, face à la chute démographique des Indiens taïnos et caribes dans les îles antillaises, des entreprises privées espagnoles sont conduites vers les côtes continentales et les autres îles. Elles ont pour but d'attaquer les populations indiennes et d'enlever un certain nombre d'entre eux, afin de pouvoir les revendre comme esclaves à Hispaniola et Puerto Rico. Il n'est pas impossible de penser que la Guajira, pointe du continent la plus avancée au nord dans la mer des Caraïbes, soit elle aussi touchée par ce phénomène.

C'est en Guajira que le premier établissement espagnol sur le continent américain fut créé. En effet, en 1501, les Rois Catholiques chargent Alonso de Ojeda de coloniser le territoire qu'ils nomment la *gobernación de Coquivacoa*<sup>21</sup>. La première ville hispanique du continent fut nommée Santa Cruz sur la pointe nord de la péninsule, pensant que l'ouverture proche du Lac de Maracaibo était un passage vers la mer du Sud<sup>22</sup>. Mais l'établissement disparaît après quelques mois d'existence, à cause des rivalités indiennes et d'une mutinerie<sup>23</sup>. La *gobernación* disparaît elle aussi avec le départ des Espagnols. Depuis sa découverte, le Cabo de la Vela sert de démarcation géographique aux implantations espagnoles à venir comme celle de la Nouvelle Andalousie en 1508<sup>24</sup>. Les premières présences espagnoles de réelle importance dans les environs de la péninsule sont celles de Santa Marta, fondée en 1525 par Rodrigo de Bastidas, et Coro au Venezuela, établie par Juan de Ampues en 1527. Depuis Coro, une expédition est lancée en 1535-1536 par Nicolas Federman qui refonde un nouveau village en Guajira :

---

<sup>20</sup>MORALES PADRÓN Francisco et TOVAR Ignacio, *Atlas histórico cultural de América*, Las Palmas de Gran Canaria, Consejería de cultura y deportes, 1988, p. 119.

<sup>21</sup> Au vu des connaissances géographiques de l'époque, l'étendue de cette *gobernación* regroupait les terres reconnues par Ojeda lors de sa précédente expédition.

<sup>22</sup> Nom donné à l'océan Pacifique.

<sup>23</sup> PÉREZ Demetrio Ramos, « Alonso de Ojeda en el gran proyecto de 1501 y en el tránsito del sistema de descubrimiento y rescate al de poblamiento », dans *Boletín americanista*, n° 7, 1961, p. 33- 87.

<sup>24</sup> MORALES PADRÓN Francisco et TOVAR Ignacio, *Atlas histórico cultural de América*, *op. cit.*, p. 146.



« Nuestra Señora de las Nieves ». Bien qu'à cette occasion les premières perles de la péninsule soient découvertes, la ville est abandonnée à cause d'un manque de vivres et d'eau<sup>25</sup>. En 1538, des Espagnols décident de se réinstaller sur ces terres. C'est ce qui fait l'objet de notre présente étude. Avec l'arrivée des premiers pêcheurs de perles, la Guajira connaît ses premiers habitants permanents du monde hispanoaméricain. Nous avons choisi cette date comme commencement de notre chronologie à cause de la durabilité de la présence hispanique tout au long de la période moderne, qui se poursuit encore aujourd'hui. En revanche, la fin de notre chronologie fixée à 1618 répond à une contrainte d'accès aux sources. Les archives sur l'espace de la Guajira fourmillent à la fois au XVI<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais le XVII<sup>e</sup> siècle s'avère moins travaillé par la bibliographie et ses sources sont plus éparées. Nous proposons donc un XVI<sup>e</sup> siècle guajiro se terminant en 1618 qui correspond à la fin d'office du gouverneur de Santa Marta et Río de la Hacha, don Diego de Argote<sup>26</sup>. Nous espérons ainsi pouvoir dédier notre travail de recherche de deuxième année au XVII<sup>e</sup> siècle afin de pallier le vide historiographique sur cette région.

Pour explorer les différentes frontières de la Guajira, un accès aux sources administratives de l'Archivo General de Indias fut privilégié. À l'inverse, les sources présentes aux Archivo General de la Nación respectifs du Venezuela et de la Colombie sont peu concluantes, car elles tendent à dater du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs chroniqueurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles furent sollicités, notamment le poète Juan de Castellanos qui vécut plusieurs années dans la Guajira. Enfin, les sources anglaises et françaises, les apports de l'archéologie et les récits issus de la tradition orale des présents Indiens de la Guajira ouvrent des possibilités d'ouverture de réflexion décentrée du regard hispanique.

Une étude de la Guajira peut apporter de nouveaux éléments de compréhension des sociétés de frontière à l'époque moderne. Les marges du nord du Mexique et les confins méridionaux du Chili et de l'Argentine sont entrés dans les études de frontières comme des terrains classiques et épluchés sous toutes les coutures possibles. La quasi-absence de considération pour la Guajira fait de ce travail une ouverture vers un nouveau cadre dans les études de frontières. Les multiples frontières de la Guajira instaurent un nouveau cadre de vie pour tous ses habitants, anciens ou nouveaux. Dès lors, les contraintes qu'impose le climat de frontière se dissipent pour laisser place à une volonté de pérenniser cette situation, tant du côté

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>26</sup> Cf. Annexe listes des gouverneurs.

européen que du côté indien. Bien entendu, l'élan de conquête du côté espagnol et les tentatives d'expulsion de ceux-ci par les Indiens sont nombreux tout au long de notre chronologie. Devant les échecs des uns et des autres dans leurs entreprises, une banalisation de la frontière comme cadre de vie s'instaure. Mais la banalisation ne veut pas pour autant signifier une stagnation. Les sociétés qui admettent leur présence mutuelle évoluent et s'adaptent constamment aux nouveautés qui leur sont proposées ou contraintes. De même, la possibilité de nuire à son voisin reste dans les esprits à chaque occasion qui se présente. Toutefois, nous sommes convaincus que la frontière cesse d'être un obstacle pour devenir un cadre de vie privilégié et souhaité à chacune des échelles de frontière.

Afin d'en savoir plus sur les frontières de la Guajira, nous avons opté pour un plan d'étude en trois parties. Tout d'abord, la ville de Río de la Hacha, porte d'entrée de la société hispanique vers la Guajira, trouve un intérêt à se considérer comme un espace frontalier. L'identité de la ville s'est construite sur les clivages qu'elle entretient avec ses voisins, tant indiens qu'espagnols. Tout aussi présente dans la région, la *gobernación* de Santa Marta voit la Guajira échapper à sa juridiction sur le front ríohachero et sur le front indien. Les actions qu'elle y mène, à travers ses autorités civiles et ecclésiastiques, modifient l'espace frontalier de la Guajira. Les réponses que celle-ci génère amènent Santa Marta à se repenser elle-même dans son espace juridictionnel. Enfin, nous constatons que nous n'avons pas affaire à une, mais à des Guajiras différemment vécues. En décentrant notre regard de la société coloniale, nous nous apercevons que d'autres projets de Guajira émergent et s'adaptent à la présence des Espagnols : une Guajira indienne, une Guajira afro-américaine et une Guajira de la flibuste.

# État des lieux historiographique

Ce travail s'inscrit à la jonction de plusieurs champs historiographiques qu'il nous revient de présenter avant d'entamer la réponse à notre étude de cas. En premier lieu, il convient de faire un état de la question dans son contexte général, à savoir les travaux de recherche produits sur l'expansion européenne dans le monde à l'époque moderne, plus particulièrement l'expansion ibérique. Nous nous attarderons ensuite sur des thèmes de recherche qu'il nous semble essentiel de présenter pour comprendre les enjeux de ce travail : la Frontière, le rapport à l'Autre et la création des espaces juridiques hispano-américains. Dans un dernier lieu, nous détaillerons les travaux de l'histoire qui ont été faits sur la région de la Guajira qui reste encore en chantier.

## Historiographie générale

### De l'histoire économique

Il convient de commencer cette considération de l'histoire économique des espaces hispaniques par le travail d'Earl J. Hamilton<sup>27</sup>, emblématique de l'histoire quantitative. L'historien étasunien construit différentes séries à partir des importations en métaux précieux vers l'Espagne entre 1501 et 1650 en en concluant que l'insertion de ces métaux dans l'économie péninsulaire conduit à différentes inflations qu'il théorise sous le concept de « Révolution des prix »<sup>28</sup>. Ce travail pressent celui de Pierre et Huguette Chaunu dans les années 1950. Tout d'abord dans *Séville et l'Atlantique*<sup>29</sup> puis dans *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques*<sup>30</sup>, Chaunu inventorient chaque cargaison des navires arrivés à Séville depuis

---

<sup>27</sup> HAMILTON Earl Jefferson, *American treasure and the price revolution in Spain, 1501-1650*, Cambridge, Harvard University Press, 1934.

<sup>28</sup> DELUMEAU Jean, « Huguette et Pierre Chaunu, Séville et l'Atlantique (1504-1650), 7 vol., collection « Ports — Routes — Trafics » dirigée par M. Braudel », dans *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, vol. 5, n° 2, 1958, p. 153.

<sup>29</sup> CHAUNU Pierre et CHAUNU Huguette, *Séville et l'Atlantique, 1504-1650*, Paris, S.E.V.P.E.N, 1955-1960, 12 vol.

<sup>30</sup> CHAUNU Pierre, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques : XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*, Paris, S.E.V.P.E.N, 1960-1966.

l'Amérique et ceux traversant le Pacifique dans le second titre. Ils ne se contentent pas seulement d'établir des listes des données collectées, car les derniers tomes parus de *Séville et l'Atlantique* apportent une analyse des séries de conjonctures et des structures établies par l'auteur<sup>31</sup>. Cette association de l'histoire quantitative et de l'histoire sérielle, en vogue dans les années 1940 et 1950, est définie par Marie-Novella Borghetti de la manière suivante :

« Histoire sérielle et histoire quantitative sont deux termes dont la signification doit être précisée. Le recours au quantitatif se traduit avant tout par la collecte d'observations et de données mesurables dans une optique de description des phénomènes historiques. La notion de série des données présuppose en revanche le passage à la démarche explicative fondée sur la critique des données, l'établissement d'hypothèses et la modélisation de la temporalité.<sup>32</sup> »

Durant la même décennie des années 1950, François Chevalier soutient sa thèse sur les propriétés foncières de la Nouvelle Espagne<sup>33</sup>. Le travail de Chevalier consiste à retracer les origines de la grande propriété mexicaine pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles lors de l'établissement des premières *haciendas*. Son étude est certes centrée sur l'organisation économique de ces structures agraires, mais elle touche également à l'histoire sociale. En effet, il prend en compte la situation de tous les individus présents dans une *hacienda* et en démontre que la propriété sert davantage à l'élévation du statut de celui qui la possède qu'à l'accroissement de ses richesses, même en cas de non-rentabilité<sup>34</sup>. Une telle démonstration nous permet ainsi de comprendre pourquoi, dans la région qui nous concerne, les propriétaires d'*haciendas* persistent à continuer leur entreprise malgré les nombreux déboires auxquels ils sont astreints du fait des destructions périodiques de leurs établissements.

Dans les années 1960 et 1970, Fernand Braudel, historien en tête de file de l'École des Annales, développe son concept « d'économie-monde »<sup>35</sup> s'inscrivant dans un autre de ses

---

<sup>31</sup> GOUBERT Pierre, « Pierre Chaunu, Séville et l'Atlantique (1504-1650), Partie Interprétative, tome VIII », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 68, n° 3, 1961, p. 504- 506.

<sup>32</sup> BORGHETTI Maria-Novella, « Histoire quantitative, histoire sérielle », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 412.

<sup>33</sup> CHEVALIER François, *La formation des grands domaines au Mexique : terre et société aux XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Institut d'ethnologie, 1952.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme : XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1967-1979.

concepts : « la longue durée »<sup>36</sup>. L'économie-monde, c'est le projet des sociétés européennes modernes à s'insérer dans des marchés toujours plus lointains, à capter les flux commerciaux selon une géographie hiérarchisée entre un centre, l'Europe et plus précisément du Nord, et des périphéries. Déjà dans *La Méditerranée*<sup>37</sup>, Braudel esquissait cette idée d'un essor du capitalisme à l'époque moderne par les cités méditerranéennes :

« Ces grosses villes du XVI<sup>e</sup> siècle, avec leur capitalisme agile et dangereux, sont de taille à saisir, à exploiter le monde entier. Venise ne s'explique pas uniquement par sa Terre Ferme, ou son Empire des rivages et d'îles, exploité avec ténacité. En fait, elle se nourrit des épaisseurs de l'Empire turc. Le lierre vit des arbres auxquels il s'agrippe.<sup>38</sup> »

Braudel étudie dans son tome 3 de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* la place de plus en plus dominante de l'Europe comme centre de l'économie-monde à la période moderne. Dans cet espace, il conclut que le centre de toutes les attractions commerciales se déplace des cités marchandes italiennes vers les ports de la mer du Nord (Flandre, Angleterre). Il faut toutefois noter que Braudel distingue « l'économie mondiale », c'est-à-dire un marché qui englobe la planète entière, de « l'économie monde » qu'il étudie dans ses écrits, c'est-à-dire une région précise qui tisse ses propres réseaux et se construit avec ses propres centres et périphéries<sup>39</sup>. L'étude de *La Méditerranée* est un exemple d'économie-monde. Ce travail inspire celui du sociologue étasunien Immanuel Wallerstein dans une autre trilogie : *The Modern World System*<sup>40</sup>. L'idée à l'origine de cet ouvrage est de comprendre le cheminement de l'économie globale initiée par l'Europe du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Wallerstein se propose de dépasser le cadre des États pour prendre celui du globe terrestre, dans la continuité du travail de Braudel qu'il côtoie. Cette approche eurocentrée et globalisante trouve cependant un recul dans les années 1980 en France avec la contestation du structuralisme, du marxisme et de

---

<sup>36</sup> BRAUDEL Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 13, n° 13, 1958, p. 725- 753.

<sup>37</sup> BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

<sup>38</sup> BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 10e édition, Malakoff, Armand Colin, 2017.

<sup>39</sup> FOURQUET François, « Villes et économies-mondes selon Fernand Braudel », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, vol. 38, n° 1, 1988, p. 13- 22.

<sup>40</sup> WALLERSTEIN Immanuel Maurice, *The Modern World-System*, New York, Academic Press, 1974-1989.

l'histoire globale<sup>41</sup>. Dans son prologue de la réédition de son livre en 2011, Immanuel Wallerstein exprime la limite de sa démarche dans les années 1970 qui a été une étude téléologique et européocentrée : « *C'était une mauvaise idée, car cela supposait que tous les Etats suivaient des parcours parallèles et indépendants vers quelque chose appelé "développement"*<sup>42</sup> ».

Cette histoire économique connaît cette crise au-delà des *Annales* françaises. La *New Economic History* née dans les universités anglo-saxonnes des années 1960 voit apparaître des critiques à son encontre dans la décennie des 1980. Sa démarche est illustrée par celle de son pionnier, Robert Fogel, comme une approche de l'histoire en questionnant des données quantifiées par le biais des grandes théories classiques de l'économie, parfois en tendant vers l'uchronie<sup>43</sup>. Par exemple, Fogel questionne la croissance étasunienne dans le cas où le chemin de fer n'aurait jamais été construit sur son territoire<sup>44</sup>. Cette École historique connaît donc à son tour une crise et son manque d'approche critique des statistiques employées, son recours à des scénarios contre-factuels et son manque de recul aux théories économiques néoclassiques comme cadre de leurs études lui sont reprochés.

Toutefois depuis les années 1990, l'histoire économique qui était jusque-là dépréciée connaît un regain d'intérêt sur le sujet de l'expansion ibérique à l'époque moderne. La nature de ces travaux accentue davantage leur regard sur les limites du commerce transatlantique, leur réelle incidence dans les économies du Vieux Continent, les réseaux de contrebande et leur gestion, l'essor de la bourgeoisie marchande et entrepreneuriale, la fiscalisation de l'appareil étatique tout au long de la période moderne ou encore l'importance économique des ports de la Monarchie avec une approche d'histoire sociale. Yun Casalilla observe ainsi la participation de l'aristocratie péninsulaire dans les finances que la Couronne engage pour servir son projet impérialiste et sa volonté d'extension de la Chrétienté. Cependant, l'augmentation des taxations, l'arrivée massive des métaux précieux américains et le passage au XVII<sup>e</sup> d'un empire

---

<sup>41</sup> MARGAIRAZ Michel, « Histoire économique », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 299.

<sup>42</sup> WALLERSTEIN Immanuel, *The Modern World-System I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, University of California Press, 2011, p. XVIII. « This was a bad idea because it presumed that all states followed parallel independent paths to something called "development" ».

<sup>43</sup> MARGAIRAZ Michel, « Historiographies », *art. cit.*

<sup>44</sup> FOGEL Robert William, *Railroads and American economic growth: essays in econometric history*, Baltimore, Etats-Unis d'Amérique, Johns Hopkins Press, 1964.

qui doit se défendre de toutes parts, notamment dans la guerre très coûteuse des Flandres, font gripper cette incroyable machine à générer de la richesse depuis le XV<sup>e</sup> siècle, banalisant davantage les réseaux de contrebande et faisant perdre à la Castille sa prédominance commerciale face à la Hollande et l'Angleterre<sup>45</sup>. Yun Casallila nous apprend que la Monarchie connaît une mise en cause de son budget due à ses interventions militaires sur plusieurs théâtres d'action. Il est donc impératif de garder à l'esprit pour notre étude que des choix budgétaires peuvent être fait à la faveur ou défaveur de la Guajira selon les priorités de la Couronne. De même, la pénétration des Britanniques et Hollandais dans les Amériques, notamment en Jamaïque et à Curazao, reflète cette ascension de la puissance commerciale de ces nations que la Couronne voit d'un mauvais œil si proche de ses possessions du Nouveau Monde, la Guajira étant à quelques jours de navigation de ces îles. Dans ces circulations internationales, les ports sont d'une importance capitale puisqu'ils sont les lieux des investissements mercantilistes et les espaces d'échanges entre produits du Nouveau Monde et manufactures européennes, mais aussi une miniature du cosmopolitisme impérial que produisent les transactions commerciales ibériques. Manuel Bustos Rodriguez fait un tel constat pour le port andalou de Cadix, porte de l'Amérique espagnole pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, dans une monographie sur la ville<sup>46</sup>. Pourtant, la puissance espagnole est sur le déclin au XVII<sup>e</sup> siècle malgré l'énorme quantité de ressources à sa disposition dans toutes les régions de son empire. José Manuel Díaz Blanco offre une analyse non pas quantitative des flux transatlantiques qui pourrait expliquer ce déclin, mais plutôt une analyse de la politique royale sur la *Carrera de Indias*, la flotte annuelle faisant la liaison entre la péninsule et l'Amérique. Il en conclut que dans son constant besoin de fonds, à l'aune de ses ambitions, la Monarchie négocie avec ses marchands sur des taxations plus ou moins lourdes selon les époques, tout comme elle ouvre la *Carrera* à des étrangers susceptibles de lui apporter un plus grand appui financier<sup>47</sup>. Ainsi, la centralité de la politique budgétaire impériale est à nuancer, puisqu'elle s'élabore avant tout autour de négociation entre la Couronne et les acteurs des périphéries de l'empire. Enfin, l'intensité des flux commerciaux de la Monarchie fut le terreau de plusieurs fraudes et trafics illicites, à l'instar des produits philippins très rentables

---

<sup>45</sup> YUN CASALILLA Bartolomé, *Marte contra Minerva : el precio del imperio español, c. 1450-1600*, Barcelona, Crítica, 2004, (Serie mayor).

<sup>46</sup> RODRÍGUEZ Manuel Bustos, *Cádiz en el sistema atlántico : la ciudad, sus comerciantes y la actividad mercantil (1650-1830)*, Cadix, Silex Ediciones, 2005.

<sup>47</sup> DÍAZ BLANCO José Manuel, *Así trocaste tu gloria. Guerra y comercio colonial en la España del siglo XVII*, Valladolid, Madrid, Instituto Universitario de Historia Simancas, Marcial Pons Historia, 2012.

sur les marchés péruviens, mais que la loi imposait de prendre la route de la Nouvelle Espagne<sup>48</sup>. La contrebande n'est pas du simple fait des étrangers et ennemis de la Monarchie, car María Elisa Martínez de Vega nous montre que les Espagnols et créoles y ont également recours si leurs intérêts personnels surpassent leur loyauté à la couronne.

Cette nouvelle histoire économique souhaite décentrer le regard de l'historien sur les seules causes fiscales de l'expansion et du déclin de la Monarchie. Tout en gardant un cadre démesurément global, elle ne cherche plus à prouver que la période moderne initia la mondialisation contemporaine. Son approche est davantage teintée d'histoire sociale, culturelle et politique. Cette dernière connaît aussi un regain de considération historiographique depuis une trentaine d'années qu'il nous revient de restituer.

### **Les nouveaux champs de la recherche sur la Monarchie hispanique**

La Monarchie hispanique a longtemps été perçue par la production historiographique comme un empire bâti sur la diversité de territoires qui a priori se distinguent totalement et donc qui sont voués à un éclatement logique que concrétisent les indépendances latino-américaines du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, depuis une trentaine d'années, les études politiques sur les territoires de l'Ancien Régime posent la question de la viabilité de l'empire espagnol dans l'autre sens : comment un espace aussi hétérogène a-t-il pu perdurer dans la cohésion pendant plus de trois siècles ?<sup>49</sup> Déjà en 1947, Salvador de Madariaga appréhendait les territoires de la Monarchie comme les différentes parties d'un corps humain dont le roi serait la tête dirigeante. La place qu'il donne du Nouveau Monde dans cet ensemble redonne un équilibre égalitaire entre ces possessions et les possessions européennes, puisqu'il s'oppose à la vision coloniale d'une projection marginale de l'Espagne péninsulaire :

« Il résulte que la conception espagnole de l'organisation politique des Indes ne peut pas être *coloniale*. Les territoires et peuples nouvellement découverts, conquis et "peuplés" ne peuvent par aucun étirement de l'imagination pas être considérés comme "possédés" par l'Espagne. Ils

---

<sup>48</sup> VEGA María Elisa Martínez de, « Los mercaderes novohispanos : control virreinal y fraude fiscal en el primer tercio del siglo XVII », dans *Revista complutense de historia de América*, n° 20, 1994, p. 87- 128.

<sup>49</sup> VINCENT Bernard, « Prologue », dans *Ouvrir des portes sur la terre. Microanalyse de la construction d'un espace politique. Santa Fe (1573-1640)*, Presses universitaires du Midi, Toulouse, Université Toulouse - Jean Jaurès, 2016, p. 9.



sont devenus *esos reinos*, ces royaumes, sur un pied d'égalité avec les royaumes de la Péninsule, comme autant de Castilles et Leóns et Valences, unités de la vie collective espagnole connectés aux [royaumes] européens par la personne du Roi.<sup>50</sup> »

Ces interrogations ont été accentuées dans les années 1990 par des célébrations qui prêtent au débat dans la sphère publique et le monde universitaire. 1992 c'est le cinquantième centenaire de l'arrivée de Christophe Colomb dans la mer des Caraïbes. L'année est d'autant plus emblématique que Séville, ville mémorielle de l'Amérique espagnole dans la péninsule, accueille une Exposition universelle. D'autres événements comme la date d'anniversaire de la fin de règne de Philippe II en 1998 ou encore celle d'Isabelle la Catholique en 2004 ont alimenté le débat. Ces événements questionnent les héritages de l'empire espagnol et de la colonisation européenne en général dans les sociétés contemporaines. Le mot « découverte » peut-il être employé pour ces rencontres impériales en Amérique ? Qu'est-ce que l'hispanité ? Ces questions reviennent régulièrement dans le débat autour du choix de la fête nationale espagnole le 14 octobre et lors du *Columbus Day* aux États-Unis. C'est dans ce contexte de débat public que l'historiographie réétudie les structures des empires ibériques en cherchant à se rapprocher le plus près possible de l'essence de la « Monarchie hispanique » telle que la percevait l'homme des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et une partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'historien britannique John H. Elliott reprend en 1992 le terme de *composite monarchy*, d'abord théorisé par Koenigsberger<sup>51</sup>, pour décrire la composition des monarchies européennes selon ce schéma<sup>52</sup>. Selon lui, le roi d'Espagne accumule ainsi sur sa tête plusieurs couronnes de différentes entités politiques entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle : Castille, Aragon, Saint Empire romain germanique ou encore Bourgogne. Chacune de ces entités conserve ses institutions, ses coutumes et son droit, ses privilèges, sa noblesse et son clergé. Le roi et ses représentants, lorsqu'ils traversent une frontière entre ses possessions, n'ont pas le même

---

<sup>50</sup>MADARIAGA SALVADOR DE, *The Rise Of The Spanish American Empire*, Londres, Hollis and Carter, 1947, p. 9. « It follows that the Spanish conceptions of the political organization of the Indies could not be *colonial*. The territories and peoples newly discovered, conquered and "populated" could by no stretch of imagination be considered as "owned" by Spain. They became *esos reinos*, those kingdoms, on a footing equality with the kingdoms of the Peninsula, as so many Castilles and Leóns and Valencias, units of Spanish collective life linked up to the European ones by the person of the King. »

<sup>51</sup> KOENIGSBERGER H.G., « Monarchies and Parliaments in Early Modern Europe. *Dominium Regale* or *Dominium Politicum et Regale* », dans *Theory and Society*, vol. 5, n° 2, 1978, p. 191- 217.

<sup>52</sup> ELLIOTT John H., « A Europe of Composite Monarchies », dans *Past & Present*, vol. 137, n° 1, 1 novembre 1992, p. 48- 71.

rapport avec les sujets d'un royaume à l'autre. Si dans cet article Elliott n'évoque presque pas les possessions américaines ibériques, c'est qu'il y a déjà consacré un livre entier par le passé<sup>53</sup> où il évoquait cette volonté de transposer les institutions castillanes aux territoires conquis d'Amérique<sup>54</sup>. La Monarchie n'est donc pas un corps unique surmonté par la domination castillane, mais l'agrégat composite de plusieurs principautés conservant leurs autonomies par rapport au premier des titres du Prince, celui de roi de Castille. En outre, les possessions américaines relèvent d'une extension du royaume castillan d'un point de vue juridique.

Cependant, cette vision de la monarchie multiple et composite reste largement associée à la perception d'un centre, Madrid et la péninsule, administrant ses marges et périphéries d'outremer. C'est ce que propose de déconstruire un collectif d'historiens en 2012 dans un ouvrage intitulé *Polycentric monarchies*<sup>55</sup>. Leur enjeu est de dénationaliser les histoires des territoires anciennement composants de cette monarchie en prenant pour objets d'étude les acteurs de la construction de la première mondialisation ibérique vivant en ses marges. L'autre but est d'intégrer le Portugal et ses possessions ultramarines dans ce renouveau historiographique. À travers ce travail, les périphéries deviennent des centres d'expérimentation et même d'impulsion de cette construction impériale. Il y transparait également une multiplicité des réseaux de ces territoires de bordures entre eux, décloisonnant ainsi l'idée d'échanges ne s'effectuant que vers la métropole péninsulaire. Une monarchie qui se construit par les expériences de ses frontières et non en suivant uniquement une politique centrale, telle est l'approche nouvelle qui est défendue. Ce travail reste néanmoins limité dans sa dizaine d'études de cas pour lesquels ce schéma fonctionne, mais il appelle à appliquer cette perspective sur d'autres territoires de la Monarchie. D'ailleurs, ce collectif d'historiens, qui est né en 2004 de la création d'un réseau international de recherche nommé *Red Columnaria*, invite les chercheurs à travers le monde à internationaliser leurs recherches et leurs objets d'étude :

« L'internationalisation non seulement de la recherchée, mais aussi des objets d'étude eux-mêmes, le dépassement des cadres nationaux, un dévouement à une perspective historique postnationale, l'utilisation de méthodologies multiples, la recherche de nouvelles formes d'analyse, la création d'espaces de réflexion, dans lesquels les historiens des quatre coins du

---

<sup>53</sup> ELLIOTT John Huxtable, *The old world and the new: 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University press, 1970.

<sup>54</sup> MAHN-LOT Marianne, « J. H. Elliott, The Old World and the New, 1492-1650 », dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 26, n° 26, 1971, p. 1179- 1181.

<sup>55</sup> CARDIM Pedro et al., *Polycentric monarchies: how did early modern Spain and Portugal achieve and maintain a global hegemony ?*, Brighton, Sussex Academic Press, 2012.

monde seraient invités à participer et, surtout, l'engagement irrévocable de comprendre le passé sur la base de ses propres logiques, échappant aux préjugés anachroniques.<sup>56</sup> »

En définitive, c'est la notion même d'État moderne qui est questionnée par la production historiographique. Traditionnellement, la période moderne fut présentée comme la continuation de l'œuvre médiévale de la centralisation du pouvoir et la volonté de diminuer les distinctions territoriales des royaumes. Le terme « État » est entaché de sa définition contemporaine qui s'avère inappropriée à employer pour la période d'Ancien Régime, bien que le mécanisme de centralisation soit déjà en action. C'est justement en portant la focale d'étude à des échelles régionales, communautaires et individuelles que les contours des constructions politiques européennes de l'époque moderne prennent sens :

« L'impropriété de l'emploi du paradigme étatique pour l'histoire européenne jusqu'à l'époque des révolutions. La dite "époque moderne" s'avère beaucoup plus compréhensible si au lieu de vouloir voir en elle des "États modernes", de la centralisation, de l'administration centrale ou des espaces unifiés, nous autorisons une place primordiale à des concepts tels que le privilège, la jurisprudence, le droit commun, la religion, la famille, la communauté, la concurrence juridictionnelle, l'intégration entre juridiction et territoire, la confusion entre autorité et propriété ou l'autosuffisance politique des "corps".<sup>57</sup> »

Le projet politique impérial se dessine dans les circulations des personnes et avec eux des idées pour gouverner cet ensemble global. Toutefois, ce respect des particularismes régionaux ne s'oppose pas à une volonté de centralisation et de protoabsolutisme pour le pouvoir central. En effet, la reconnaissance des légitimités locales s'accorde avec le discours impérial, établissant

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.225. « The internationalizing not only of the research but also of the objects of study themselves, the superseding of national frameworks, a dedication to a post-national historical perspective, the utilization of multiple methodologies, the search for new forms of analysis, the creation of spaces for reflection, in which historians from all over the world would be invited to participate and, above all, the irrevocable commitment to understanding the past on the basis of its own logics, escaping anachronistic prejudice. »

<sup>57</sup> ANCHÓN INSAUSTI José Angel, *A voz de consejo. Linaje y corporación urbana en la constitución de la Provincia de Gipuzkoa: los Báñez y Mondragón, siglos XIII-XVI*, Gipuzkoa, Departamento de Cultura y turismo de la Diputación Foral de Gipuzkoa, 1995, p. 16. « la impropiedad de luso del paradigma estatal para la historia europea hasta la época de las revoluciones. La llamada "edad moderna" resulta mucho más comprensible si en lugar de querer ver en ella "Estados modernos", centralización, administración central o espacios unificados, otorgamos un lugar primordial a conceptos tales como privilegio, jurisprudencia, derecho común, religión, casa comunidad, concurrencia jurisdiccional, integración entre jurisdicción y territorio, confusión entre autoridad y propiedad o autosuficiencia política de los "cuerpos". »

l'apparence d'une continuité entre la pratique du pouvoir d'un territoire avant son acquisition et son incorporation dans la Monarchie catholique, ce qui explique la longévité de ce système politique sur plus de trois siècles<sup>58</sup>.

L'idée d'une monarchie composite a permis de porter un regard historiographique neuf sur des objets d'études qui entrent dans la construction et la déconstruction de la Monarchie hispanique. Ainsi, Antonio Annino analyse la double abdication des rois Carlos IV et Ferdinand VII en 1808 à Bayonne sous le prisme de cette monarchie composite. Plutôt que de voir la conséquence de l'affirmation de nations latino-américaines qui se libèrent de la domination péninsulaire, il comprend les mouvements d'indépendance comme un divorce entre le roi et ses royaumes que le souverain a provoqué. En renonçant à sa couronne face à la France bonapartiste, le roi a rendu la souveraineté aux peuples que ceux-ci lui avaient confiés. La perception de la monarchie plurielle chez Annino est à comprendre sous la forme d'un contractualisme hobbesien entre un Prince et ses sujets. Ainsi, en 1808 les royaumes, y compris américains, se sont retrouvés les détenteurs de leur propre souveraineté, donnant lieu à des conflits nouveaux, entre campagnes et centre urbains par exemple, qui étaient jusque-là régulés par la Couronne<sup>59</sup>. Les chamboulements que Napoléon apporte dans la péninsule suppriment la figure de ce monarque, garant de l'unité des royaumes. La prévalence de la convention royale soutenue par l'Église se délite et ce sont les acteurs qui bricolent alors une nouvelle convention pour pallier à la vacance du Prince fondée sur la « nation ». Cependant, le manque de dialogue entre les sujets créoles et péninsulaires crée une fracture ou chacun bricole sa façon constitutionnelle de résoudre le problème donnant lieu à l'émiettement de la Monarchie<sup>60</sup>. Ces travaux sont un échantillon de ce que cette nouvelle considération d'une Monarchie plurielle, composite et polycentrique a permis de comprendre.

Dans la longévité de plus de trois siècles de Monarchie catholique, il est un instant privilégié saisi par les historiens par son exceptionnelle démesure : l'Union des Couronnes du

---

<sup>58</sup> RUIZ IBÁÑEZ José Javier et SABATINI Gaetano, « Monarchy as Conquest: Violence, Social Opportunity, and Political Stability in the Establishment of the Hispanic Monarchy », dans *The Journal of Modern History*, vol. 81, n° 3, 2009, p. 501- 536.

<sup>59</sup> ANNINO Antonio, « Révolutions hispaniques ? Réflexions autour d'une question », dans, LEMPERIERE Annick, *Penser l'histoire de l'Amérique latine. Hommage à François-Xavier Guerra*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, p. 21- 36.

<sup>60</sup> DEDIEU Jean-Pierre, *Après le roi : essai sur l'effondrement de la monarchie espagnole*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, (Essais de la Casa de Velázquez).

Portugal et de Castille avec leurs possessions ultramarines propres entre 1580 et 1640. En effet, l'agrégat initial, et non l'absorption, des deux administrations sous l'égide d'une seule dynastie contraint à la collaboration des différents corps institutionnels de chaque royaume tout en rigidifiant la défense des prérogatives et privilèges de chaque royaume. Le rejet de projets tels que celui d'Olivares d'unification accrue et centralisée autour de la Castille manifeste la perpétuité de la défense des droits de chacun<sup>61</sup>. Cette union consacre pleinement la première mondialisation menée par les Ibériques qui ont su connecter les différentes parties du monde dans leurs réseaux commerciaux et administratifs. Cependant, ces mêmes acteurs, sujets d'un même Prince, qui dominent ces flux globaux entretiennent entre eux une cristallisation de la différenciation et de l'étrangeté selon leurs royaumes d'origine<sup>62</sup>. Dans la Monarchie, il faut entendre les possessions américaines selon la nomenclature de « royaume » et non de colonie, car ils détiennent à l'instar des royaumes européens leurs privilèges, leurs lois, leurs représentations à différentes échelles juridiques et leurs symboles. Il faut cependant leur reconnaître la singularité de s'être érigé presque *ex nihilo* : « *les circonscriptions retenues ne tinrent pas compte des réalités politiques antérieures à la conquête*<sup>63</sup> ». Le maintien de leur unité avec la Monarchie sous la *Pax Hispanica* s'éprouve avec les mêmes négociations et réseaux clientélistes entre Madrid et ses sujets ultramarins. S'ajoute à cela la durée qui résulte de la distance pour mettre en relation les territoires. Cette démesure de l'espace implique un travail d'organisation et de représentation administrative au service de la Monarchie afin de conserver le pouvoir en le recensant, le compilant et le décrivant<sup>64</sup>.

Le présent travail s'inscrit dans cette production historiographique qui a d'autant plus d'intérêt que ladite Guajira est un espace juridique en construction et réadaptation dans la période proposée par cette étude. Toutefois, la revalorisation des espaces marginaux dans le processus de construction de la Monarchie hispanique ne peut pas se comprendre seulement

---

<sup>61</sup> SCHAUB Jean-Frédéric, *Le Portugal au temps du comte-duc d'Olivares (1621-1640). Le conflit de juridictions comme exercice de la politique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2001, (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 18).

<sup>62</sup> SHAW Carlos Martínez et TORRES José Antonio Martínez, *España y Portugal en el mundo (1581-1668)*, Madrid, Editions Polifemo, 2014.

<sup>63</sup> SALLMANN Jean-Michel, « Les royaumes américains dans la Monarchie Catholique », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, vol. Débats, mis en ligne le 09 février 2005, p. 4, [En ligne], <<https://journals-openedition-org.nomade.univ-tlse2.fr/nuevomundo/667>>, (Consulté le 30 avril 2018).

<sup>64</sup> GAUDIN Guillaume, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVIIe siècle: l'empire de papier de Juan Diez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013.

sous le prisme d'une étude politique. Le rôle des acteurs, et pas seulement les agents de la Monarchie, doit être replacé au sein de cet espace hispanique connecté dans la pratique d'une histoire sociale.

### Des Subaltern Studies à l'histoire connectée

Il revient tout d'abord de faire un virage par les *Subaltern Studies* et par le courant de pensée des *Postcolonial studies* avant d'aborder concrètement les champs de l'histoire globale et de l'histoire connectée. Les *Subaltern Studies* sont une école historique<sup>65</sup> qui trouve son acte de naissance dans la parution du premier volume en 1982 d'une série de 12 ouvrages collectifs intitulés *Subaltern Studies* (1982-2005). L'initiative revient à plusieurs historiens indiens familiers de l'histoire coloniale pratiquée en Grande-Bretagne avec en tête de file Ranajit Guha<sup>66</sup>. Le propos principal de ces historiens consiste à redonner une voix et une capacité d'action (*agency*) aux couches populaires de l'Inde britannique. En effet, ils font le constat que l'historiographie britannique tout comme l'historiographie indienne proposent une histoire de l'Inde coloniale à travers ses élites et dénigrent une grande partie du reste de la société comme une masse sans conscience historique. C'est ainsi que Guha le décrivait en 1983 : « *En mettant la sécurité de l'État au cœur de la problématique de l'insurgence paysanne, elles assimilaient cette dernière à un simple incident de parcours du colonialisme. En d'autres termes, cela revenait à dénier au paysan d'être, de plein droit, un sujet de l'histoire, dans un projet qui lui appartenait dans sa totalité*<sup>67</sup> ». C'est par la restitution d'un rôle historique à des couches

---

<sup>65</sup> POUCHEPADASS Jacques, « Subaltern et Postcolonial Studies », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 236.

<sup>66</sup> Ranajit Guha est l'auteur du manifeste du premier volume des *Subaltern Studies* en 1982. Nous conseillons également la lecture d'*Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India* pour mieux comprendre sa démarche.

GUHA Ranajit, « On some aspects of the historiography of colonial India », dans *Subaltern Studies: Writings on South Asian History and Society*, Delhi, Oxford University Press, 1982, p. 1- 8.

GUHA Ranajit, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Delhi, Oxford University Press, 1983.

<sup>67</sup> GUHA Ranajit, « Caractères fondamentaux de l'insurgence paysanne dans l'Inde coloniale », dans, LARDINOIS Roland, *Miroir de l'Inde : études indiennes en sciences sociales*, traduit par DUSUZEAU Joel, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1989, p. 253.

populaires, des *subalterns*<sup>68</sup>, que les historiens subalternistes dressent les contours d'une culture commune avec une stratégie précise en étudiant principalement les révoltes paysannes et les résistances à l'exploitation coloniale. La méthodologie est donc celle proposée par l'historien anglais E.P. Thompson par la pratique d'une « *history from below* », soit l'exploration des expériences historiques des acteurs des couches populaires pour en tirer une autre perception des événements que celle des élites. Notre intérêt pour cette pratique de l'histoire s'oriente vers sa méthodologie plus que vers sa théorie. En effet, les subalternistes proposent dans les années 1980 une valorisation des sources locales, que ce soit par le biais de la littérature ou de la tradition orale, sur une même considération que les sources écrites coloniales. Pour faire parler les subalternes, il faut écouter et lire les subalternes sans dévaloriser ces sources par rapport à celles des couches supérieures de la société. C'est en ce sens que Dipesh Chakrabarty invite à « provincialiser l'Europe » pour sortir de l'historicisme qui ne voit qu'une modernité unique partant de l'Europe et englobant le monde afin de soulever les autres modernités nées et expérimentées en parallèle du discours européen<sup>69</sup>. En revanche, nous prenons nos distances quant à l'opposition défendue entre élites et subalternes. Bien qu'elle puisse permettre de comprendre les logiques des discours de ces deux catégories, elle englobe trop généralement la société en deux groupes ce qui est un frein pour concevoir d'autres catégories et individus qui ne répondent pas à leurs critères.

Les *Subaltern Studies* ne peuvent pas être dissociées d'un courant de pensée qui apparaît dans les mêmes années 1970 et avec lequel elles dialoguent par la suite : les *Postcolonial Studies*. D'un point de vue chronologique, les *Postcolonial Studies* émanent d'abord de travaux académiques en littérature, et plus particulièrement d'un livre fondateur de cette pensée : *Orientalism* du Palestinien Edward Saïd<sup>70</sup>. La thèse principale de ce livre consiste à montrer que l'orientalisme est une conception stéréotypée sur l'Orient depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle par l'Occident. C'est une construction d'un savoir au sens foucauldien, à savoir que l'Orient n'existe pas naturellement, mais qu'il découle d'une volonté de se distinguer de l'Autre. Cette essentialisation de l'Autre justifie alors qu'il soit possible de lui faire violence, de marquer son

---

<sup>68</sup> Le terme de *sublatern* renvoie au rang d'infériorité d'une personne ou d'un groupe par rapport à un autre. Il s'agit d'un emprunt inspiré de l'œuvre de l'historien marxiste italien Antonio Gramsci (1891-1937) qui invite à trouver dans les mouvements de révoltes une conscience de classe chez les subalternes.

<sup>69</sup> CHAKRABARTY Dipesh, *Provincializing Europe: postcolonial thought and historical difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

<sup>70</sup> SAÏD Edward Wadie, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

avancée par rapport à son retard ; bref, elle justifie la colonisation. Saïd invite son lecteur à déconstruire ce qui, dans le discours du colonisateur, lie savoir et pouvoir, car comme l'écrit l'auteur : « *l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient*<sup>71</sup> ». L'objectif affirmé des post-colonialistes consiste donc à « *briser l'emprise universelle de ce mythe qu'est le récit linéaire du progrès, qui définit, qui classe, qui hiérarchise les sujets et les savoirs, et qui représente tout écart par rapport au modèle de référence occidental de la modernité comme une lacune, un ratage ou un danger.*<sup>72</sup> ». Le théoricien littéraire Homi Bhabha explique que les colonisés ne sont pas que des récepteurs passifs du discours colonial. Dans *The Location of Culture*<sup>73</sup>, il développe l'idée que les identités culturelles des colonisateurs et des colonisés dépassent le dualisme acculturation-résistance pour se renouveler en dans différentes interprétations, mimétismes et hybridations. La capacité d'action des populations en situation coloniale est réhabilitée pour montrer qu'elles savent marquer leur distance avec le discours du colonisateur et faire le tri entre ce qu'elles acceptent et ce qu'elles rejettent. Notre démarche s'accorde avec cette volonté de ne pas considérer les populations indiennes comme passives et sans capacité d'innovation. Au contraire, ces acteurs analysent et comprennent les changements de leur monde qu'implique l'arrivée des Européens dans leur habitat et ils proposent en retour une interprétation de la modernité qui leur est propre. Les *Post-Colonial Studies* ont cependant été critiquées pour leur approche essentiellement centrée sur le discours, mais qui ne peut refléter les rapports sociaux d'un point de vue matériel si leur étude est éloignée de celle des luttes sociales. En outre, leur approche englobe la colonisation de façon univoque de 1492 au XX<sup>e</sup> siècle, ce qui est critiquable de par l'inconstance des régimes coloniaux dans les différentes régions du globe et les différentes périodes de l'histoire. En écho à ces critiques, des anthropologues et historiens dans les années 1990 proposent des lectures plus locales et croisées de situations coloniales afin de montrer que la colonisation a certes forgé les identités modernes, mais cet accomplissement n'est pas univoque et repose bien souvent sur des bricolages entre le discours colonial et les réalités locales<sup>74</sup>.

---

<sup>71</sup> SAÏD Edward Wadie, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduit par MALAMOUD Catherine et MEININGER Sylvestre, Édition augmentée, Paris, Le grand livre du mois, 2005, (La couleur des idées), p. 15.

<sup>72</sup> POUCHEPADASS Jacques, « Subaltern et Postcolonial Studies », *art. cit.*, p. 640.

<sup>73</sup> BHABHA Homi K., *The Location of Culture*, London New York, Routledge, 1994.

<sup>74</sup> SIBEUD Emmanuelle, « Post-Colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 51-4bis, n° 5, 2004, p. 87- 95.



Des historiens et historiennes se sont également posé la question d'une étude de la colonisation et de l'expansion européenne à l'échelle planétaire donnant ainsi naissance à plusieurs champs de réflexion et courants historiographiques. Il faut d'abord savoir distinguer la *World history* de la *Global history*, toutes deux nées dans les universités anglo-saxonnes. Romain Bertrand établit ce qui pour lui fait la distinction entre ces deux courants : « *Tout au plus peut-on constater que la global history aborde fréquemment aux rivages du contemporain, s'interrogeant sur les "sources" des processus d'expansion du capitalisme ou de généralisation de l'État-nation en prenant acte de leur actualité, tandis que la world history fréquente plutôt les territoires de l'histoire antique et moderne, en quête moins de précédents que de variations.*<sup>75</sup> » Déjà dans les années 1940, l'École des Annales se projetait vers une histoire globale qui dépasserait le cadre des études nationales, comme l'a signifié Fernand Braudel : « *Ces divers Atlantiques, liés à des histoires nationales, ont trouvé facilement leurs historiens. Il en est un autre, négligé peut-être dans la mesure où il lie ensemble ces vies particulières et ne prendrait sa signification qu'à l'échelle d'une histoire globale de l'Océan que nous attendons encore.*<sup>76</sup> » Les *global history* et *world history* tendent donc à décentrer le regard de l'historien de l'Occident, à « provincialiser l'Europe » pour reprendre l'expression de Chakrabarty, et à voir la naissance de « modernités multiples »<sup>77</sup> dans diverses régions. C'est ce que Denys Lombard fait dans sa recherche sur la société javanaise<sup>78</sup> où il identifie plusieurs couches d'apports culturels locaux, régionaux et globaux qui ont été absorbés par les Javanais et additionnés les uns aux autres<sup>79</sup>. Cette histoire globale passe également par le processus de comparaison de différentes situations dans le temps et dans l'espace pour mieux saisir les logiques des phénomènes historiques. L'histoire impériale entre dans cette démarche où des historiens et des historiennes ont essayé de déceler ce qui justifie l'appellation « d'empire » à

---

<sup>75</sup> BERTRAND Romain, « Histoire globale, histoire connectée », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 366.

<sup>76</sup> BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, op. cit., p. 218

<sup>77</sup> EISENSTADT Shmuel Noah, « La modernité multiple comme défi à la sociologie », dans *Revue du MAUSS*, vol. no 24, n° 2, 2004, p. 189- 204.

<sup>78</sup> LOMBARD Denys, *Le carrefour javanais : essai d'histoire globale*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990.

<sup>79</sup> MINARD Philippe, « Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire », dans *Esprit*, vol. Décembre, n° 12, 16 décembre 2013, p. 20- 32.

une structure politique et donc ce qui est semblable aux empires dans l'histoire<sup>80</sup>. Néanmoins, ces courants de pensée historiques sont surtout émis par les universités anglo-saxonnes. En effet, l'historiographie française n'est entrée que tardivement dans ces thématiques, plus séduite par la méthode de la micro-histoire. La volonté de décentrer le regard, de dresser les contours et les interconnexions de modernités multiples, trouve son écho dans des ouvrages collectifs tels que *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*<sup>81</sup> ou encore la récente parution d'une *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>82</sup>. Des critiques peuvent être émises quant à la démarche de la *global history* dans sa limite à ne pouvoir saisir que des objets d'études qui se prêtent à une échelle globale. L'histoire connectée apporte un palliatif à ce souci en ce qu'elle s'attarde à saisir, sur des localités géographiquement et temporellement précises, les points de rencontre entre les différentes parties du monde.

C'est donc un terrain tout particulier auquel s'attaque l'histoire connectée, celui des rencontres impériales dans le contexte de l'expansion européenne et de la mondialisation. La mise en communication d'expériences locales de ces premiers dialogues entre sociétés européennes et sociétés extraeuropéennes à partir du XVI<sup>e</sup> siècle permet, selon les tenants de cette pratique, de mener « *une étude détaillée de phénomènes locaux de "métissages" de savoirs pratiques, de cultures matérielles et de doctrines de gouvernement ou de salut, et l'hypothèse de "conjonctures" politiques et religieuses transocéaniques et transcontinentales.*<sup>83</sup> » Dans un premier temps, la volonté est de dénationaliser les histoires impériales qui se sont construites autour des symboles des « Grandes Découvertes », à l'instar du *Vasco de Gama* de Sanjay Subrahmanyam. L'auteur y fait le récit de l'arrivée de la flotte portugaise en Asie à partir de sources vernaculaires, contrastant avec la conception historiographique traditionnelle de Portugais victorieux débarquant dans le sous-continent indien. Les Européens n'arrivent donc pas en conquérants incontestés dans les espaces où ils s'établissent, mais ils doivent au contraire s'insérer dans les jeux politiques et commerciaux locaux pour pouvoir établir la pérennité de leur présence<sup>84</sup>. Les connexions entre les différentes

---

<sup>80</sup> BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in world history: power and the politics of difference*, Princeton (N.J.), Oxford, Princeton University Press, 2010.

<sup>81</sup> BOUCHERON Patrick et al., *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Pluriel, 2012, (Pluriel).

<sup>82</sup> SINGARAVELOU Pierre et al., *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2017.

<sup>83</sup> BERTRAND Romain, « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 54-4bis, n° 5, 12 décembre 2007, p. 70.

<sup>84</sup> SUBRAHMANYAM Sanjay, *L'empire portugais d'Asie, 1500-1700*, traduit par CAPELLE Marie-José, Paris, Points, 2013, (Points, 481).

« parties du monde »<sup>85</sup> conduisent à l'édification de « mondes mêlés » autour des métissages et des hybridations des identités dans le cadre de ce que Serge Gruzinski présente comme la mondialisation ibérique du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>. Ces métissages se perçoivent dès lors dans les images que produisent ces sociétés<sup>87</sup> et les objets qui circulent entre les océans<sup>88</sup> qui sont l'émanation de « *représentations du monde où chaque fois "local" et "global" se répondent de manière singulière*<sup>89</sup> ». Pour arriver à ces conclusions, les chercheurs adoptent une méthodologie de lectures croisées de sources européennes et de sources vernaculaires. L'intention est d'essayer de déceler le discours des non-Européens sans avoir à le filtrer à travers l'abondante documentation rédigée par des mains européennes. L'opération consiste à se lancer dans ce que Romain Bertrand appelle une « histoire à parts égales »<sup>90</sup>. Il y a là une volonté de décentrer le regard de l'Europe pour établir un équilibre entre la modernité européenne, longtemps considérée comme unique direction légitime, et d'autres modernités. Plus que de décentrer, il s'agit de polycentrer l'histoire mondiale.

---

<sup>85</sup> GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Éd. de la Martinière, 2004.

<sup>86</sup> GRUZINSKI Serge, « Les mondes mêlés de la monarchie catholique et autres « connected histories » », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 56 année, n° 1, 1 mars 2001, p. 85- 117.

<sup>87</sup> GRUZINSKI Serge, *La Guerre des images : de Christophe Colomb à Blade Runner (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1989.

<sup>88</sup> BROOK Timothy, *Vermeer's hat: the seventeenth century and the dawn of the global world*, New York, Bloomsbury Press, 2008.

<sup>89</sup> GRUZINSKI Serge, « Les mondes mêlés de la monarchie catholique et autres « connected histories » », *art. cit.*, p. 106

<sup>90</sup> BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident (XVIe-XVIIe siècle)*, Paris, Points, 2014, (Points, 500).

## Une historiographie des thèmes de recherche

Après avoir inséré ce travail dans l'historiographie générale de notre sujet, nous nous proposons dans ce second temps de dresser les contours thématiques abordés par notre étude. Évidemment, la « frontière » est au centre de notre regard, elle est au fondement de notre réflexion sur la Guajira. La frontière en tant que concept a été débattue par les historiens depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais c'est surtout depuis quelques décennies qu'elle a pris des tournures multiples selon les espaces qu'elle englobe. Dans cette région de frontière, considérer le regard porté sur l'Autre et s'attarder sur le regard de l'Autre ne peuvent être évités. Un crochet vers l'anthropologie est donc nécessaire, mais également vers des travaux d'historiens qui ont placé l'Autre au cœur de leurs recherches. Enfin, les études portées sur la création des espaces politiques à la période moderne concluent cette partie thématique.

### Le thème de la « frontière »

Le terme de frontière n'a pas la même notion selon qu'on se place dans chacune des historiographies qui l'ont abordé. Tout d'abord, l'historiographie étasunienne s'est donné très tôt une signification qui lui est propre. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Frederick Jackson Turner rédige un essai qu'il inclut comme premier chapitre de son livre *The Frontier in American History*<sup>91</sup>. Il analyse l'histoire des États-Unis depuis l'arrivée des premiers européens et il conçoit la frontière, c'est-à-dire l'expansion colonisatrice des Anglo-Américains de la côte Est vers la côte Ouest, comme l'acte de naissance d'une identité américaine propre se démarquant de ses origines du vieux continent :

« Dans le peuplement de l'Amérique nous devons observer comment le mode de vie européen a influencé le continent, et comment l'Amérique a modifié et développé ce mode de vie et a rejailli sur l'Europe. Notre histoire ancienne est l'étude des germes européens se développant dans un environnement américain. Trop d'attention exclusive a été portée par des étudiants institutionnels

---

<sup>91</sup> TURNER Frederick Jackson, *The Frontier in American History*, New York, Henry Holt and Company, 1920.

sur les origines germaniques, trop peu sur les facteurs américains. La frontière est la ligne de la plus rapide et efficace américanisation<sup>92</sup>. »

L'expérience américaine qu'est la confrontation des colons à un environnement indien et sauvage a façonné une nouvelle identité nationale pour un pays aux origines multiethnique. Il ne faut pas oublier que Turner s'inscrit dans une période de construction des États-nations autour de symboles rassembleurs et de construction d'histoires nationales. Cependant, cette conception de la frontière marque pendant une grande partie du XX<sup>e</sup> siècle l'historiographie étasunienne et les autres États d'Amérique. À la même époque que Turner, Eugen Herbert Bolton défend le projet d'inclure dans l'histoire des États-Unis le passé colonial espagnol des États du Sud et du Sud-Ouest. Sa volonté est de déconstruire la « légende noire » des conquistadors et d'une Amérique espagnole obscurantiste, intolérante et violente pour réhabiliter les apports plus positifs des institutions coloniales. Pour Bolton, nier ce passé n'a pas de sens puisqu'il est toujours présent à son époque dans le paysage, le folklore et les Amérindiens maîtrisant mieux le castillan que l'anglais<sup>93</sup>.

Depuis les années 1960-1970, des critiques se font à l'encontre de ces paradigmes<sup>94</sup>. Les courants de « nouvelle histoire de l'Ouest » et de « nouvelle histoire indienne » abandonnent cette vision de marche inexorable de la frontière d'Est en Ouest et redonnent voix à des groupes marginalisés de cette histoire, comme les Indiens<sup>95</sup>, ou des études hémisphériques, comme David J. Weber et son *The Spanish Frontier in North America*<sup>96</sup>. L'histoire de l'Ouest n'est donc pas l'acte de naissance de l'identité américaine, il s'agit davantage d'un lieu de

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 3-4. « In the settlement of America we have to observe how Europe life entered the continent, and how America modified and developed that life and reacted on Europe. Our early history is the study of European germs developing in an American environment. Too exclusive attention has been paid by institutional students to Germanic origins, too little to the American factors. The frontier is the line of most rapid and effective Americanization. »

<sup>93</sup> BOLTON Herbert Eugene, *The Spanish Borderlands : a chronicle of old Florida and the Southwest*, New Haven, Yale University Press, 1921.

<sup>94</sup> PEREZ Emmanuelle, « Entre Mexique et États-Unis, la Californie dans une perspective hémisphérique (1815-1850). Le défi des frontières historiographiques au sein de la thèse », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 11 juin 2013, [En ligne], <<http://journals.openedition.org/nuevomundo/65622>>, (Consulté le 3 mars 2018).

<sup>95</sup> WHITE Richard, *The Middle Ground: Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

<sup>96</sup> WEBER David J., *The Spanish Frontier in North America*, New Haven and London, Yale University Press, 1992.

compétition d'intérêts ethniquement et culturellement divers<sup>97</sup>. Cette production académique, stimulée par les débats sur l'anniversaire de la Découverte de l'Amérique par Colomb en 1992, rencontre cependant des critiques sur leur volonté de redéfinir un marqueur vif encore aujourd'hui de l'identité américaine, comme celle faite par l'historien étasunien Kerwin Lee Klein : « *Pire, ils voudraient séparer l'Ouest des processus impériaux qui l'ont placée au centre de la mémoire nationale et l'ont jointe aux histoires globales transnationales. Et ils proposent que remplacer « frontier » par « West », historiquement le mot-clé de l'Orientalisme, va éliminer l'ethnocentrisme de notre discours scolaire !*<sup>98</sup> ». Néanmoins, la « nouvelle histoire de l'Ouest » s'enracine dans les universités nord-américaines et inspire de nouvelles études coloniales, y compris sur l'Amérique espagnole. Des recherches comparatives apparaissent à l'instar du travail d'Alan Taylor qui propose une lecture des différentes formes de colonisations européennes d'Amérique du Nord<sup>99</sup>. C'est aussi le cas de James Brooks qui décrit le Nouveau Mexique colonial comme un territoire d'interdépendance entre colons hispaniques et raiders indiens autour d'une économie basée sur la mise en esclavage de captifs et sur les biens de subsistance<sup>100</sup>. Dans ce travail, il met en relation deux occupations du territoire différentes, l'une espagnole et l'autre amérindienne, pour en faire un lieu de connexions économiques et d'échanges culturels. Enfin, David J. Weber analyse la politique de frontière indienne espagnole sous les Bourbons<sup>101</sup>. Pour lui, influencée par les idées des Lumières, la Couronne adopte une politique d'attraction de ces Indiens dans l'ordre colonial en prenant leur défense face aux autres puissances coloniales et en donnant l'image de colonies espagnoles économiquement productives et prospères. Weber compare son application à diverses frontières indiennes de l'empire espagnol, mais pour d'autres historiens comme Guillaume Boccara il se laisse piéger

---

<sup>97</sup> LIMERICK Patricia Nelson, *The legacy of conquest: the unbroken past of the American West*, New York, London, W.W. Norton, 1987.

<sup>98</sup> KLEIN Kerwin Lee, « Reclaiming the “F” Word, or Being and Becoming Postwestern », dans *Pacific Historical Review*, vol. 65, n° 2, 1996, p. 182. « Worse, they would separate the West from the imperial processes that place it at the centre of national memory and joined it to transnational global histories. And they propose that replacing “frontier” with “West”, historically the key word of Orientalism, will eliminate ethnocentrism from our scholarly discourse! »

<sup>99</sup> TAYLOR Alan, *American Colonies*, The Penguin history of the United States, New York, Viking, 2001.

<sup>100</sup> BROOKS James F., *Captives and Cousins: Slavery, Kinship, and Community in the Southwest Borderlands*, Omohundro Institute of Early American History and Culture, Chapel Hill, Caroline du Nord, University of North Carolina Press, 14 mai 2002.

<sup>101</sup> WEBER David J., *Bárbaros. Spaniards and their savages in the age of Enlightenment*, New Haven and London, Yale University Press, 2005.

par une perception des sociétés indiennes tributaire de la vision des sources, mais loin de la réalité historique<sup>102</sup>. La frontière n'est pas toujours une ligne séparatrice, à l'instar du *limes* de l'Empire romain pour se l'imaginer. La frontière peut aussi être une zone, une superficie où différentes populations cohabitent, luttent et interagissent. C'est sur cette définition que les auteurs de la « Nouvelle histoire de l'Ouest » travaillent et qui nous semble plus pertinente pour le cas de la Guajira.

Les frontières océaniques occupent également une large place dans l'historiographie. La *Méditerranée* braudélienne que nous avons déjà traitée marque le commencement de l'étude de sociétés de frontière, puisque l'objectif de Braudel est bien d'identifier une identité et une unité dans un espace maritime partagé entre les peuples. Des études centrées sur des espaces maritimes ont par la suite connu un grand intérêt à partir des années 1940. C'est en effet sous la plume des historiens Jacques Godechot et Robert Palmer que naît l'expression de « révolution atlantique » pour parler de cette naissance commune, de part et d'autre de l'Atlantique Nord, des idées libérales au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>103</sup>. La parution de ce livre inspire le courant de l'histoire atlantique, ou *Atlantic History* dans sa version anglo-saxonne qui se différencie quelque peu de l'historiographie francophone. Silvia Marzagalli définit ce courant dans sa volonté de « [proposer] de relire les phénomènes se déroulant sur les continents bordés par l'Atlantique – Europe, Afrique et les Amériques – en prenant en compte les échanges et l'intégration progressive au sein de cet espace<sup>104</sup> ». Ce courant connaît un succès dans les universités américaines, mené en tête de file par Bernard Bailyn qui crée en 1995 un séminaire qui lui est dédié, le *Harvard International Seminar in the History of the Atlantic World*<sup>105</sup>. En somme, l'histoire atlantique propose de voir l'océan Atlantique comme un centre et non pas comme une marge. Un centre, car c'est avec cet espace que les acteurs qui la sillonnent se construisent des pratiques et des expériences communes, que les circulations de la première mondialisation

---

<sup>102</sup> BOCCARA Guillaume, « Antropología política en los márgenes del Nuevo Mundo. Categorías coloniales, tipologías antropológicas y producción de la diferencia », dans *Fronteras movedizas. : clasificaciones coloniales y dinámicas socioculturales en las fronteras americanas*, México D.F., Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos ; El Colegio de Michoacán ; Casa de Velázquez, 2010, p. 103- 135.

<sup>103</sup> GODECHOT Jacques et PALMER Robert Roswell, *Le Problème de l'Atlantique du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Florence, Italie, G. C. Sansoni, 1955.

<sup>104</sup> MARZAGALLI Silvia, « L'histoire atlantique en Europe », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 24 septembre 2008.

<sup>105</sup> Clément THIBAUD, « Histoire Atlantique », *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 3 mars 2018, <https://www-universalis--edu-com.nomade.univ-tlse2.fr/encyclopedie/histoire-atlantique/>.

s'opèrent et que les métissages culturels s'établissent. Comment donc ne pas s'influencer de ce courant quand la Guajira est bordée par la mer des Caraïbes, qu'elle est sur le tracé de la route de la *Carrera de Indias* et que flibustiers, négriers et contrebandiers y pratiquent leurs activités ? D'autres espaces maritimes ont été abordés avec la même perspective de lieux d'échanges et de connexions, générant des mutations et des hybridations entre les individus qui y interagissent tant sur les points économiques, politiques, sociaux, démographiques que culturels. C'est le cas d'histoire économique de l'océan Indien de Chaudhuri<sup>106</sup>, c'est aussi le cas de la Manche avec Renaud Morieux présentée comme une « frontière imposée » entre France et Angleterre<sup>107</sup>.

Des régions de frontières de l'empire espagnol en Amérique ont déjà suscité l'attention des historiens par le passé. En effet, la Conquête fut d'une rapidité époustouflante pour une large de partie du continent, puisque la société hispanique est instaurée du nord du Mexique jusqu'à Santiago de Chile dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant, cette conquête du Nouveau Monde fut stoppée à divers endroits par des résistances locales et parfois tout au long de l'époque moderne. C'est le cas du sud du Chili où les Araucans ou Mapuches freinèrent l'avancée coloniale dans la région de la rivière Bío-Bío. José Manuel Zavala a pu montrer que les efforts de domination par les Espagnols sont restés vains parce que les stratégies mises en place ont été réadaptées par les populations autochtones, ce qui leur a permis de détenir la clé de leur résistance<sup>108</sup>. Zavala insiste ici sur le fait que les Mapuches ont su adopter des techniques et des apports culturels espagnols, établissant des rapports d'égal à égal dans la région entre Indiens et Espagnols au grand dam de ces derniers :

« Le véritable problème qui se cachait sous ce terme de frontière était pour les Espagnols celui de l'existence d'une société indienne indépendante et puissante qui semblait immunisée face à l'action colonisatrice. Ce que les Espagnols ne percevaient pas clairement était que cette indépendance et cette puissance des Mapuche provenaient en grande partie du monde espagnol. En effet, c'était le rapport au monde colonial qui donnait plus de force aux Mapuches, car la société coloniale était un grand fournisseur de richesses, de techniques et de pouvoir. Plus on était

---

<sup>106</sup> CHAUDHURI Kirti N., *Trade and Civilisation in the Indian Ocean: An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 7 mars 1985.

<sup>107</sup> MORIEUX Renaud, *Une mer pour deux royaumes : la Manche, frontière franco-anglaise, XVIIe-XVIIIe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, DL 2008.

<sup>108</sup> ZAVALA José Manuel, *Les indiens Mapuche du Chili : dynamiques inter-ethniques et stratégies de résistance, XVIIIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2000, (Collection Recherches et documents - Amériques latines).



proche du monde espagnol, plus on avait de chances de devenir puissant, de faire rayonner cette puissance et de disposer des moyens nécessaires pour l'affirmer et mieux résister.<sup>109</sup> »

Dans son étude sur le *presidio* d'Oran, enclave ibérique au nord de l'Afrique, Antoine Sénéchal rappelle qu'une frontière ne doit pas être perçue comme une séparation nette entre deux entités politiques, mais qu'elle connaît des porosités. Cette porosité contraint ses habitants à s'engager dans un compromis qui est le suivant : « *De sorte qu'elle alternait constamment entre la conformité aux normes et aux valeurs dictées par la Couronne hispanique et une souplesse quotidienne locale où le pragmatisme et la question de la survie donnaient lieu à des relations surprenantes entre les acteurs, faisant fi des différences religieuses et culturelles et des rapports hiérarchiques*<sup>110</sup> ». Pour Antoine Sénéchal, Oran est le théâtre de ravitaillements suivant trois stratégies différentes et qui se retrouvent dans un bon nombre de frontière : celle de l'État, celle des intérêts particuliers espagnols et autres européens et celle des populations autochtones. Ces deux cas d'études, Chili et Oran, nous amènent à nous intéresser aux outils de la résistance entre les mondes coloniaux et indiens. Ils nous invitent à porter notre attention sur les stratégies opérées consistant à toujours garder l'avantage sur l'Autre ou au contraire à tirer le meilleur parti de la situation de son voisin sans pour autant vouloir le déloger.

Tout l'enjeu de l'étude d'un espace de frontière est de savoir restituer la vision qu'en avaient les contemporains de la période étudiée. Il est tout à fait concevable qu'ils en aient une vision d'héritage romain, le *limes*, cette ligne continue séparatrice de deux mondes. Ou bien encore, il est possible que la frontière soit celle d'une région entière comme lieu de transition entre deux mondes, dans une tradition plus germanique, celui de la « marche », ce qui est aujourd'hui nommé par le terme anglo-saxon de *borderland*. En outre, en se penchant sur la place de la frontière dans l'histoire de la péninsule ibérique, celle-ci apparaît comme centrale pour la période médiévale<sup>111</sup>. Si la frontière en tant que ligne a existé, la délimitation

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, p.262.

<sup>110</sup> Antoine Sénéchal, « Ravitailler une société frontalière à tout prix ? Le presidio oranais et la Monarchie hispanique (1670-1700) », in *Historias de Frontera. Fronteras con Historia*, Lisbonne, Centro de Historia d'Aquém e d'Além Mar, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade NOVA de Lisboa, 2016, p. 149- 161.

<sup>111</sup> RICHARD Jean, « Comptes rendus. Identidad y y representación de la frontera en la España medieval (siglos XI-XV), éd. Carlos DEAYALAMARTINEZ et Philippe JOSSERAND, Madrid, Casa de Velásquez, 2001 ; 1 vol., X-341 p. (Coll. de la Casa de Velazquez, 75). », dans *Le Moyen Age. Revue d'histoire et de philologie*, vol. CIX, n° 3, 2003, p. 617- 618.

entre royaumes chrétiens et royaumes musulmans, des travaux ont également démontré que pour les hommes et les femmes qui vécurent dans ces régions, la porosité de la frontière nuancait cette perception d'une ligne figée et infranchissable<sup>112</sup>. L'expansion de la frontière ibérique à l'échelle globale pendant la période moderne se place à la fois dans ce legs médiéval, mais également dans une réadaptation de la notion de frontière due à l'ampleur territoriale de cette expansion et la rapidité à laquelle elle s'opère. Les acteurs doivent réinventer les canons de la frontière de l'empire, et pour l'historien la tâche est d'autant plus ardue qu'il doit prendre garde à ne pas tomber dans le piège de prendre pour vérité la frontière telle que les sources la représentent. Christophe Giudicelli appelle à toujours critiquer les sources pour ne pas se laisser attraper par elles<sup>113</sup>. Il rappelle très justement que l'espace une fois conquis fait l'objet d'une représentation instrumentalisée par les colons pour légitimer les bienfaits de la conquête et de la colonisation. Les rédacteurs de ces sources n'ont souvent pas pleinement conscience de l'étendue des territoires qu'ils observent et encore moins des populations qui y vivent. La lecture des sources doit ainsi se faire en gardant à l'esprit que ceux qui les ont rédigées ont déjà une compréhension limitée de l'espace américain et qu'ils y ajoutent une grille de lecture politique pour justifier leur appropriation de ce territoire.

Giudicelli donne toutefois une piste pour représenter la frontière telle qu'elle pouvait être vécue par ses contemporains : ce sont lors des périodes de conflits frontaliers que les sources s'attèlent à décrire la frontière au plus près de la réalité. Mais pour étudier ces moments, il convient avant tout de se familiariser avec les acteurs européens et indiens en présence, et donc d'étudier la perception de l'Autre.

---

<sup>112</sup> MENJOT Denis, *Les villes frontière: Moyen âge-époque moderne*, Paris Montréal, L'Harmattan, 1996, (Villes, histoire, culture, société).

<sup>113</sup> GIUDICELLI Christophe, « Hétéronomie et classifications coloniales. La construction des « nations » indiennes aux confins de l'Amérique espagnole (XVI-XVIIe siècle) », *art. cit.*

## À la recherche de l'Autre

Les travaux d'étude portant sur les populations amérindiennes ont longtemps été l'apanage des anthropologues. Comme nous l'avons annoncé plus tôt, nous nous plaçons dans la perspective de faire autant que se peut une « histoire à parts égales » pour reprendre l'expression de Romain Bertrand, de restituer l'*agency* des Amérindiens pour ne pas que faire une histoire des Espagnols. Toutefois, un petit détour par l'anthropologie des territoires américains enrichit la réflexion, permettant de désoccidentaliser notre regard pour se placer autant que possible dans la perspective des acteurs amérindiens de notre recherche. L'anthropologie politique a d'abord voulu saisir les structures de l'organisation des sociétés amérindiennes. Des monographies de classifications par régions de ces sociétés fleurissent depuis les années 1940 jusqu'à aujourd'hui pour faciliter l'identification de catégories de formations sociales et politiques sur un continent aussi vaste que l'Amérique<sup>114</sup>. Les défenseurs de ce modèle de classification des sociétés sont pour la plupart des universitaires étasuniens et c'est dans ce pays que ce schéma a été le plus développé. Tout commence avec les travaux de Julian H. Steward dans *Theory of culture change*<sup>115</sup> où il défend l'idée peu admise en son temps que l'environnement conditionne les organisations sociétales humaines. Ces dernières développent des adaptations différentes selon le milieu dans lequel elles se trouvent et ainsi Steward réfute l'idée téléologique qui consiste à dire que toutes les organisations politiques suivent une même évolution conduisant inéluctablement à un stade de civilisation étatisée. Steward propose en somme une catégorisation des organisations humaines fondée sur des disparités géographiques. Sa recherche influence des anthropologues étasuniens, mais qui les reprennent plutôt pour défendre une perspective évolutionniste des organisations politiques. Ainsi, Elman Service dans *Primitive social organization* propose une catégorisation des formations sociopolitiques humaines selon les groupes suivants : la bande, la tribu, la chefferie et l'État<sup>116</sup>. Ces catégories sont à comprendre chez Service dans une hiérarchisation évolutive

---

<sup>114</sup> STEWARD Julian Haynes, *Handbook of South American Indians*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1959 1946, 7 vol..

STRURTEVANT William C., *Handbook of North American Indians*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1978, 15 vol..

<sup>115</sup> STEWARD Julian Haynes, *Theory of Culture Change: The Methodology of Multilinear Evolution*, Urbana, University of Illinois Press, 1955.

<sup>116</sup> SERVICE Elman R., *Primitive social organization: an evolutionary perspective..*, New York, Random House, 1962.

unilatérale, c'est-à-dire que la bande n'a pas d'autres alternatives que de tendre vers un devenir étatique. Chez Marshall Sahlins, l'évolution de ces structures se teinte d'une complexification tant sur leur organisation que dans les technologies inventées par ces sociétés pour s'adapter à leur environnement<sup>117</sup>. Le nœud du problème avec cette anthropologie est bien sur cette vision de l'évolution des sociétés, d'une simplicité originelle qui tendrait à une complexification. Alain Testart, anthropologue français, émet des critiques à l'encontre de cette anthropologie politique que les anthropologies européennes contestent à cause de sa perspective évolutionniste. L'une de ces critiques pointe justement le défaut de penser que les sociétés présentées comme des bandes ou des tribus seraient moins complexes que des chefferies et des États :

« D'abord, elle est conçue en termes de progression du simple vers le complexe. Et on peut affirmer sans grand risque de se tromper que la plupart des aberrations qui ont grevé l'anthropologie sociale proviennent de l'idée comme quoi les sociétés primitives (sans État) seraient "simples". La seule chose qui soit évidemment simple dans ces sociétés est le niveau technique : l'emmanchement avec de la résine (même si cela suppose une certaine connaissance des matériaux) d'une pointe de pierre au bout d'une hampe sera toujours plus simple qu'un ordinateur ou un four Bessemer. Mais pour le reste, rien dans ces sociétés n'est simple si ce n'est l'image simplifiée que les moins scrupuleux des anthropologues en présentent.<sup>118</sup> »

Pour Testart, ce présupposé de la simplicité et de la complexité des sociétés est d'autant plus frappant qu'il est théorisé au mépris de l'étude de données archéologiques et de séquences historiques et ne repose donc pour ainsi dire que sur un préjugé que les auteurs ne questionnent pas. Notre avis rejoint celui de l'anthropologue français. La catégorisation des sociétés humaines n'est pas foncièrement ascientifique. Elle permet, d'autant plus dans notre cas de novice en ethnohistoire, d'identifier des façons de vivre en communautés propres aux diverses sociétés et de voir les passerelles qui existent entre elles. Toutefois, il est dérangeant de considérer ces catégories comme immuables et figées, comme simples et tendant vers la complexité, car c'est bien comme le pensait Steward l'environnement dans lequel une société évolue qui donne sens à son organisation.

Dans les années 1950, l'anthropologue et historien mexicain Miguel León-Portilla publie une monographie d'une originalité nouvelle pour l'époque puisqu'elle a pour but de

---

<sup>117</sup> HARDING Thomas G. et al., *Evolution and culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1960.

<sup>118</sup> TESTART Alain, *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Éditions Errance, 2005, p. 14- 15.

restituer la perception de la conquête du Mexique par des sources d'origine nahua<sup>119</sup>. L'ouvrage est surtout une compilation de textes en nahuatl traduit à l'espagnol ce qui en fait aussi sa faiblesse académique : il manque de parties de commentaires et d'une critique approfondie des textes compilés. Sa pertinence réside dans le choix varié de sources : codex, chroniques en nahuatl, peintures et chant ; et l'auteur ne revendique pas une volonté d'étude approfondie des sources présentées, seulement : « *Que cette modeste anthologie, qui se publie aujourd'hui, aide à réveiller l'enthousiasme pour des travaux similaires, c'est notre plus grand désir*<sup>120</sup>. » En revanche, sa thèse qui fut publiée à plusieurs reprises<sup>121</sup> relève d'une volonté de comprendre la pensée des Indiens du Mexique d'avant la Conquête, de ce que l'auteur nomme « philosophie », et qui comprend la perception de soi, de son univers ou de la religion. Nathan Wachtel répond à l'invitation de León-Portilla en renversant l'histoire écrite par les conquistadors pour restituer la vision de la Conquête vécue par les vaincus, ici les Indiens du Pérou<sup>122</sup>. Ce travail s'inscrit dans la conjoncture mondiale de décolonisation des années 1960 et 1970 où les voix de populations anciennement colonisées et jusque-là secondaires prennent une plus grande importance. Wachtel concilie dans cet ouvrage les méthodes de l'histoire, en s'appuyant sur des sources écrites du XVI<sup>e</sup> siècle, avec les problématiques de l'anthropologie. Sur les 40 années qui suivent la Conquête, les Indiens font face à une crise identitaire puisque la minorité des Espagnols dominants entreprend une « déstructuration » du système inca pour passer au système hispanique, souvent dans la violence aussi bien active que passive. Néanmoins, la culture indienne survit dans les métissages culturels et les syncrétismes des religions andines et chrétiennes, avec des manifestations puissantes de la survivance du monde indien lors des révoltes contre le pouvoir colonial. Wachtel restitue donc la vision des vaincus dans une volonté de lui donner autant d'importance que celle des Espagnols :

« Nous nous sommes efforcé de renverser la perspective européo-centriste et de nous placer du point de vue des vaincus : ce qui revient à abstraire un ensemble de faits historiques pour

---

<sup>119</sup> LEÓN-PORTILLA Miguel, *Visión de los vencidos : Relaciones indígenas de la Conquista*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1959.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 13. « Que esta modesta antología, que ahora se publica, ayude a despertar el entusiasmo por trabajos semejantes, es nuestro más grande deseo. »

<sup>121</sup> LEÓN PORTILLA Miguel, *La filosofía náhuatl estudiada en sus fuentes*, 3e édition, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Históricas, 1966, (Universidad Nacional Autónoma de México).

<sup>122</sup> WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1530*, Paris., France, Gallimard, 1971.

constituer l'objet de notre étude. Mais le seul point de vue des vaincus serait tout aussi partiel que le seul point de vue des vainqueurs : il importe de restituer (ou du moins de suggérer) une vision globale de l'histoire.<sup>123</sup> »

La collaboration de l'anthropologie et de l'histoire a permis de dégager plusieurs concepts et de nouvelles perspectives pour faire une histoire des populations amérindiennes. Il ne faut pas dissocier cette période de l'historiographie avec les travaux des subalternistes dans leur résolution de restaurer la voix de ceux qui n'en avaient pas, des minorités absentes de l'historiographie traditionnelle (Indiens, noirs, femmes, etc.). Aux États-Unis, l'émergence dans les années 1980 de la *New Indian History* revendique son opposition à l'histoire turnerienne qui dépeignait une histoire de la conquête de l'Ouest en reléguant les Indiens dans le décor, à l'instar d'une barrière naturelle qu'aurait été une montagne dans l'inexorable avancée occidentale vers le Pacifique. Dans le sillage de cette nouvelle histoire indienne, Richard White théorise la notion de *middle ground* qui, encore aujourd'hui, ne manque pas de stimuler les travaux américanistes<sup>124</sup>. White examine l'histoire du Pays d'en Haut, l'actuelle région des Grands Lacs au Canada, depuis l'arrivée des premiers colons français jusqu'à la guerre anglo-étasunienne de 1812-1815. Il observe que Indiens algonquiens et colons européens, ne parvenant ni les uns ni les autres à établir leur ascendance sur leur voisin, créent alors une culture commune nouvelle. Les deux sociétés incorporent dans leur discours ce qui leur paraît être les référents culturels de l'Autre, bien souvent en commettant des méprises, ce qui leur permet de mieux se comprendre et d'essayer de tirer le meilleur parti de la présence de l'autre. White met donc l'accent sur les pratiques culturelles et la linguistique pour construire son concept de *middle ground* : « *Il en résulta une étrange forme d'impérialisme, où la médiation l'emporta alors que les forces échouaient, où le colonisateur offrait des présents au colonisé, où les métaphores patriarcales se trouvaient au cœur de la politique*<sup>125</sup> ».

Si le métissage biologique est depuis longtemps constaté dans les faits et par les sources elles-mêmes, la notion de métissage culturel ou d'hybridation a fait son entrée dans le champ de l'histoire globale. La perception de la réalité coloniale ne s'observe plus sur la dichotomie traditionnelle résistance/acculturation, culture indienne/culture européenne, mais les historiens

---

<sup>123</sup> WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1992, (Collection Folio Histoire, 47), p. 307.

<sup>124</sup> WHITE Richard, *The Middle Ground, op. cit.*

<sup>125</sup> WHITE Richard, *Le Middle ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, traduit par COTTON Frédéric, Toulouse, Anacharsis, 2009, (Essais), p. 217.

cherchent à déceler les figures intermédiaires, les métamorphoses, les identités mouvantes. Serge Gruzinski a énormément sollicité l'importance des images dans son argumentation<sup>126</sup> pour démontrer que le métissage est cette identité multiple et ces mondes mêlés qui se rencontrent en des endroits, en des individus et en des temps que la mondialisation a fait se rencontrer<sup>127</sup>. Gilles Havard, qui travaille comme White sur le Pays d'en Haut, défend ce concept de métissage<sup>128</sup> dans l'alliance des Français et des Indiens. La figure des coureurs des bois est un exemple de ces mondes mêlés, puisque cet acteur est contraint d'adopter des pratiques indiennes pour survivre dans le milieu qu'il parcourt et de chercher le concours des populations locales afin d'obtenir des peaux de castor. Il ne va pas jusqu'à dire qu'il existe un *middle ground* puisque pour lui, les Français ne renoncent pas à une volonté impérialiste de provincialiser le Canada dans une extension du royaume. Pour Havard le discours français reste éminemment celui d'une domination coloniale<sup>129</sup>.

À certains moments, les conditions d'interactions des cultures et la profondeur des métissages permettent l'émergence d'une nouvelle identité dont les contours se dessinent peu à peu : de l'addition des apports culturels extérieurs et intérieurs émerge de nouvelles communautés. Cette notion est théorisée par le concept d'ethnogenèse. Des études de cas précis ont été faites sur des régions américaines. Sur la côte caribéenne du Nicaragua apparaît ainsi de la rencontre au XVII<sup>e</sup> siècle des Indiens de la région avec des populations d'origine africaine et les marins anglo-saxons qui accostent la région une identité nouvelle : les *miskitus*. Le métissage aurait pu s'arrêter à ces brefs contacts, mais des liens commerciaux s'établissent entre ces métis et les Anglais qui pérennisent les échanges culturels en se fondant sur une opposition mutuelle au voisin espagnol. L'ethnogenèse est telle que se forge dans la région un pouvoir politique et économique dominant miskitu<sup>130</sup>. De même, le phénomène a été observé sur les

---

<sup>126</sup> GRUZINSKI Serge, *La Guerre des images, op. cit.*

<sup>127</sup> GRUZINSKI Serge, *La pensée métisse*, Paris, Pluriel, 2012, (Pluriel).

<sup>128</sup> HAVARD Gilles, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003.

<sup>129</sup> *Ibid*, p. 15.

<sup>130</sup> GARCÍA Claudia, *The making of the Miskitu People of Nicaragua: the social construction of ethnic identity*, Uppsala, Suède, Uppsala University, 1996.

GARCÍA Claudia, « ¿Zambos o indios? Mestizaje y etnogénesis en la costa caribe de Nicaragua y Honduras », dans *Fronteras movedizas : clasificaciones coloniales y dinámicas socioculturales en las fronteras americanas*, México D.F., Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos ; El Colegio de Michoacán ; Casa de Velázquez, 2010, p. 231- 248.

populations mapuches du sud de l'Argentine et du Chili et a conclu à leur ethnogenèse sur la base de la restructuration du monde indigène face aux Espagnols. Mais cette identité mapuche est autant du fait des Indiens que de la bureaucratie coloniale qui, dans son besoin d'ordonner l'Amérique, cherche à immobiliser les identités et les structures sociopolitiques qu'elle rencontre<sup>131</sup>. Guillaume Boccara explique que les populations indigènes de l'Araucanie, bien qu'ayant su bloquer l'avancée des Espagnols au Chili, ont dû apprendre à se restructurer. Tout part du constat que les sources n'utilisent le terme de « mapuche » qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Boccara s'interroge alors sur la présence indienne antérieure à celle des Mapuches, et c'est justement à ce moment qu'il analyse des destins croisés de différentes populations *reches* dans leur contact avec les Espagnols. Si certains sont assimilés au Chili colonial et leur identité est déconstruite, d'autres s'adaptent aux conditions nouvelles de ce voisinage par la voie de la résistance, mais qui exige des transformations sociales importantes : « *c'est au travers de restructurations, réappropriations et réévaluations de catégories "traditionnelles" (ou à travers une perpétuelle réinvention de la tradition) que se forgea l'ethnie mapuche*<sup>132</sup> ». Les transformations identitaires, culturelles, économiques, militaires et politiques qu'expérimentent ces populations *reches* amènent à l'invention d'un soi nouveau : les Mapuches.

Tous ces concepts se différencient par les nuances qu'ils adoptent, mais ils naissent de la même volonté de proposer une histoire des Indiens qui ne soit pas celle d'une opposition ou d'une acceptation de la société coloniale avec laquelle ils sont en rapport. Ils ont permis de redonner une place à ces *subalterns* dans la modernité et à leur restituer une volonté et une capacité d'action dans le récit historique. L'ouvrage le plus marquant en ce sens reste celui de Pekka Hämäläinen, dont *L'empire comanche* fait d'un peuple indien du sud des États-Unis, les Comanches, les fondateurs d'une structure politique de domination des autres populations de la région : la *Comanchería*. Hämäläinen défend ce qu'il nomme « le colonialisme renversé », c'est-à-dire une situation où un peuple amérindien étend son influence, domine d'autres peuples et, a contrario, où les peuples européens reculent, sont fragilisés et même dominés par les Indiens : « *Tandis que les Comanches atteignaient des sommets inégalés en termes d'influence politique et économique, de richesse matérielle et de stabilité interne, les colonies espagnoles, les provinces mexicaines qui vinrent ensuite et de nombreuses sociétés agricoles indigènes, souffrirent d'un certain nombre de maux typiques des régions périphériques dans les mondes*

---

<sup>131</sup> BOCCARA Guillaume, *Guerre et ethnogenèse mapuche dans le Chili colonial : l'invention du soi*, Paris, l'Harmattan, 1998.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.20.



*coloniaux*<sup>133</sup> ». L'emploi du terme « empire » reflète le désir de faire cette histoire renversée, de montrer un impérialisme en Amérique qui ne fut pas celui d'une métropole européenne, mais d'un peuple indien sur d'autres peuples indiens, voire des peuples européens. Bien évidemment, cet « empire » ne répond pas aux critères de ce que le terme véhicule dans son étymologie européenne d'un espace géographiquement délimité avec un pouvoir centralisé et institutionnalisé : il s'agit d'un raccourci de l'auteur, mais aussi éditorial, pour désigner une forme originale et indienne d'un « *ordre intersociétal profondément hiérarchisé et organisé qui fut indubitablement impérialiste, tant par sa forme que par son envergure, et par sa nature*<sup>134</sup> ».

Toutes ces perspectives nouvelles ouvrent des champs de réflexions sur des régions depuis longtemps passés dans les études américanistes classiques : notamment le Mexique et le Pérou. La Guajira, dont l'historiographie s'avère mince, reste un horizon d'étude vierge où la grille de lecture ethno-historique de ces auteurs peut permettre de comprendre l'*agency* des Indiens.

### **La création d'espaces politiques à l'époque moderne**

L'histoire des espaces politiques hispaniques en Amérique se recoupe avec les récentes considérations historiographiques des territoires de la Monarchie catholique<sup>135</sup>. En effet, ce sont des études à l'échelle d'une région, d'une ville ou d'une famille qui ont permis de mettre en exergue le caractère composite de la Monarchie et la pluricentralité de la construction de cet espace global. Comme François Xavier Gil Pujol l'exprimait en 1995, la recherche en histoire politique propose de déplacer la focale d'étude à des échelles réduites :

« Actuellement on insiste sur ce facteur personnel, tant à l'intérieur qu'en dehors des institutions, du Patronage, des clientèles, des intermédiaires, des clans, des groupes, des élites, des réseaux d'influence et tout un monde de médiations et intérêts entre gouvernant et gouvernés, entre capitale et territoires, attirent aujourd'hui l'attention, complétant et modifiant le poids auparavant attribué aux grands organismes officiels<sup>136</sup>. »

---

<sup>133</sup> HÄMÄLÄINEN Pekka J., *L'empire comanche*, Toulouse, Anacharsis, 2012, (Collection Essais), p. 13.

<sup>134</sup> HÄMÄLÄINEN Pekka J., *L'empire comanche*, op. cit., p.25.

<sup>135</sup> Cf. «Les nouvelles considérations politiques sur la Monarchie hispanique»

<sup>136</sup> GIL PUJOL François Xavier, *La historia política de la edad moderna europea, hoy: Progresos y minimalismo*, vol. 3, Santiago de Compostela, Santiago de Compostela : Historia a debate, 1995, p. 201. « Actualmente se insiste

Puisque notre étude se focalise sur la construction d'un tel espace autour de points de peuplements hispaniques, notamment la ville de Río de la Hacha, mais aussi amérindiens et afro-américains, il nous revient de retracer le parcours historiographique traitant de la construction des espaces juridiques.

La continuité établie entre les pratiques médiévales d'occupation des territoires pris aux royaumes musulmans péninsulaires<sup>137</sup>, avec comme matrice expérimentale chronologiquement proche les îles macronésiennes (Açores, Madère, îles Canaries et îles du Cap Vert)<sup>138</sup>, et les modalités d'occupation du territoire américain est depuis longtemps reconnue et admise par l'historiographie. Divers héritages juridiques hispaniques se greffent au maillage juridique des régions conquises au Nouveau Monde, à la fois pour évincer les ambitions personnelles indépendantistes des conquistadors mais aussi pour ordonner hiérarchiquement l'administration de ce nouvel espace. La Castille n'est pas l'unique modèle importé en Amérique, car si l'institution de l'Audience royale en est issue<sup>139</sup> il n'en est pas de même pour la vice-royauté qui est d'origine aragonaise<sup>140</sup>. Étape intermédiaire entre la *Reconquista* et la Conquête de l'Amérique, le laboratoire expérimental des Canaries préfigura ce que devait être le Nouveau Monde espagnol et occupe donc une place de choix dans l'historiographie<sup>141</sup>. À cause de la distance que crée la démesure de l'expansion européenne, les territoires lointains ont besoin de relais locaux du pouvoir central. La ville, en tant qu'*urbs*, fait office de vitrine de la politique impériale. Cependant, elle doit s'adapter aux contraintes nouvelles que lui imposent les

---

en este factor personal, tanto dentro como fuera de las instituciones. Patronazgo, clientelas, intermediarios, clanes, grupos de elites, redes de influencia y todo un mundo de mediaciones e intereses entre gobernante y gobernados, entre capital y territorios, atraen ahora la atención, completando o modificando el peso antes atribuido a los grandes organismos oficiales. »

<sup>137</sup> VERLINDEN Charles, *Précédents médiévaux de la colonie en Amérique. Période coloniale.*, México, Editorial Fournier, 1954.

<sup>138</sup> BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde. De la découverte à la conquête*, vol. 1, Paris, Fayard, 1991.

CROSBY Alfred W., *Ecological Imperialism: The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1986 2004.

<sup>139</sup> OTS CAPDEQUI José Maria, *El Estado español en las Indias*, México, El Colegio de México, 1941.

<sup>140</sup> SALLMANN Jean-Michel, « Les royaumes américains dans la Monarchie Catholique », *art. cit. op. cit.*

<sup>141</sup> BOURDEU Etienne et al., *La péninsule Ibérique et le monde, 1470-1650*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2014, (Clefs Concours - Histoire moderne), p. 101.

environnements américains et aux cadres administratifs préexistants, surtout au Pérou et au Mexique<sup>142</sup>.

Toutefois, l'historiographie a opéré un tournant en décentrant le processus de construction des espaces politiques. Ce tournant s'effectue en parallèle des nouvelles considérations de la Monarchie composite et polycentrique. Selon Dario Barriera, l'histoire politique des temps coloniaux a longtemps souffert d'un quiproquo assimilant histoire de l'État et histoire du pouvoir. Afin d'illustrer son propos, il se réfère à l'anthropologue Georges Balandier qui, en 1969, disait que « *l'État est une forme historique et particulière du pouvoir politique et, de ce fait, une matérialisation spécifique des relations de pouvoir*<sup>143</sup>. » L'une des manifestations de l'histoire du pouvoir s'exprime à travers l'érection de villes là où aucun n'État n'existe. Elle occupe une place prédominante dans le processus de conquête des terres du Nouveau Monde par les Espagnols. En effet, la construction d'un espace urbain représente généralement le premier acte d'appropriation du sol lorsque les conquistadors accostent sur un espace à conquérir<sup>144</sup>, à l'instar de La Isabela fondée par Colomb lors de son deuxième voyage ou encore de Veracruz lorsqu'Hernan Cortés accoste au Mexique. La ville d'un point de vue physique reflète la vitrine de l'ordre souhaité à la société ibéro-américaine en construction :

« L'image physique de la "ville" devait remplir à la fois un caractère didactique, capable de générer le système de compréhension. Pour cela il était stipulé que les maisons devaient être de telle façon que "que quand les Indiens la voyaient elle leur suscite de l'admiration et comprennent que les Espagnols établissent ici leur établissement et les craignent et respectent pour désirer leur amitié et ne pas les offenser"<sup>145</sup>. »

Dans la période d'Ancien Régime, la manifestation du pouvoir dans le paysage construit l'espace politique que traversent au quotidien hommes et femmes. En quelque sorte, cette appropriation du paysage est une expression de la conquête puisque les conquistadors imposent

---

<sup>142</sup> BOCAZ Luis, *Las cartas de Pedro de Valdivia : la fundación de Santiago y la génesis de un espacio dependiente*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1995, p. 1- 24.

<sup>143</sup> BARRIERA Darío Gabriel, *Ouvrir des portes sur la terre : microanalyse de la construction d'un espace politique Santa Fe, 1573-1640*, traduit par GODICHEAU François, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2016, p. 24.

<sup>144</sup> LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole : de Colomb à Bolivar*, Paris, Belin, 2004, (Belin sup), p. 171.

<sup>145</sup> GUTIÉRREZ Ramón, *Arquitectura y urbanismo en Iberoamérica*, 2e édition, Madrid, Editions Catedra, 2002. « La imagen física de la "ciudad" debía cumplir a la vez con un carácter didáctico, capaz de generar el sistema de comprensión. Por ello se estipulaba que las casas debían estar de forma tal "que cuando los indios la vean les cause admiración y entiendan que los españoles pueblan allí de asiento y les teman y respeten para desear su amistad y no les ofender". »

en Amérique un autre environnement importé d'Europe. *Ouvrir des portes sur la terre* propose l'analyse la plus récente sur cette construction d'un espace politique en Amérique hispanique<sup>146</sup>. Considérant la fondation de la ville de Santa Fe dans le Río de la Plata, l'auteur met un point d'honneur à démontrer que l'espace est une création artificielle qui n'a pas de justification naturelle et qui est entièrement dédié au service de l'expansion de la Monarchie. Les quelques mots de l'auteur expriment d'une meilleure façon ce que nous souhaitons exprimer :

« Mais elle fut mise en place comme ville, et – dans son autonomie relative – elle pesa sur l'étendue comme une technologie de transformation du paysage, elle spatialisa – elle européenisa – cette terre qui n'était pas d'Europe et qui, tout à coup, était intégrée à un ensemble qui avait recours à des terres lointaines et à des humanités inconnues pour continuer à obtenir de la rente : comme dans un jeu d'images décalées, le passé et l'avenir étaient évoqués lors de scènes qui montraient les rôles d'un féodalisme dont l'agonie ne faisait que commencer.<sup>147</sup> »

Cependant, l'auteur reste ancré dans une vision hispanocentrée qui ne restitue pas les visions alternatives de l'espace. Il ne cache pas son but de premier réintégrer la période coloniale dans l'histoire argentine, trop longtemps marginalisée et rejetée. Mais il rate par la même occasion l'opportunité de montrer que d'autres approches de l'espace, nous pensons aux visions indiennes, proposent des organisations politiques du paysage alternatives la société hispanique à la même période.

Toutes ces approches se nourrissent du renouvellement de l'histoire juridique dans les années 1980. Le contexte dans les universités latino-américaines et péninsulaires est à l'ouverture de la recherche libérée du poids directionnel des régimes autoritaires. L'un des grands tenants de cette nouvelle histoire juridique est le portugais António Manuel Hespanha dont le livre *Vísperas del Leviatán* préfigure les biais utilisés encore aujourd'hui par des historiens comme Barriera. Il y écrivait alors une définition de l'espace politique que nous partageons pleinement dans le présent mémoire et que nous espérons faire transparaître dans notre étude de cas :

---

<sup>146</sup> BARRIERA Darío Gabriel, *Ouvrir des portes sur la terre*, *op. cit.*

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 489.

« Plus encore que sa réalité significative, la division politique de l'espace est aussi un instrument de pouvoir (ou un "équipement politique") qui sert tant pour l'organisation et la perpétuation du pouvoir de certains groupes sociaux comme pour l'expropriation d'autres groupes.<sup>148</sup> »

L'historien invite les chercheurs à se détacher d'une histoire institutionnelle classique pour davantage ouvrir les perspectives de recherches vers des thèmes plus prosopographiques. Cette ouverture peut s'avérer dangereuse si elle prend la tournure d'une sociologie cynique où tout discours institutionnel n'est que pure façade sans conviction servant uniquement à renouveler la domination de corps sociaux sur d'autres corps<sup>149</sup>. Certes, les sphères du pouvoir regorgent de parcours personnels peu scrupuleux et immoraux. Mais si la recherche se contentait de renouveler la démonstration d'un pouvoir « dont les manifestations muent sans changer de nature<sup>150</sup> », elle tomberait dans un cercle fermé qui se répéterait sans cesse. Pour se dégager de ce nœud, Jean-Pierre Dedieu problématise ce qui selon lui relève de la pertinence d'une « *approche fine de la prosopographie* » :

« Ce qui soude les agrégats ici étudiés, c'est le fait que l'ensemble de leurs membres se sont trouvés confrontés à des circonstances concrètes similaires : nomination dans un même corps administratif, présence dans la même prison... Comment ont-ils individuellement réagi ? Ont-ils dégagé des réponses communes ? Si oui, sur quels instruments se sont-ils appuyés, sur quels processus ? Unité donc de la problématique sous la diversité des champs d'application, dans la prise au sérieux des acteurs qui ne sont plus de simples hypostases d'entités prédéfinies, mais des individualités véritables, capables de combiner des facteurs complexes pour élaborer une réponse personnelle, en même temps que fondée sur des règles socialement acceptables, à des situations qui mettent en jeu des facteurs multiples<sup>151</sup>. »

---

<sup>148</sup> M. HESPANHA António, *Vísperas del Leviatán. Instituciones y poder político (Portugal, siglo XVII)*, Madrid, Taurus Humanidades, 1989, p. 78. « Más allá de su realidad significante, la división política del espacio es también un instrumento de poder (o un "aparato político") que sirve tanto para la organización y perpetuación del poder de ciertos grupos sociales como para la expropiación de otros grupos. »

<sup>149</sup> DESCIMON Robert, SCHAUB Jean-Frédéric et VINCENT Bernard, *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal (16e-19e siècle)*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1997, p. 12- 13.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>151</sup> DEDIEU Jean-Pierre, « Une approche "fine" de la prosopographie », dans, DESCIMON Robert, SCHAUB Jean-Frédéric et VINCENT Bernard, *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal (16e-19e siècle)*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1997, p. 235- 236.

Enfin, une tendance historiographique oriente son regard sur les failles et les limites de la construction des espaces politiques. L'un de ces angles consiste à étudier les conflits de juridiction, notamment au sein de la Monarchie hispanique elle-même. En effet, l'ordonnement des territoires du Nouveau Monde au sein de la Monarchie et par rapport aux autres puissances européennes relève de choix matériels et idéologiques. Des historiens ont justement voulu souligner que ce projet n'allait pas forcément de soi, qu'il relevait de décisions prises selon les conjonctures du moment et qu'elles apportèrent leur lot de tensions. Le travail de Marta Milagros del Val Mingo pose les bases des problématiques que cette historiographie pose<sup>152</sup>. Plusieurs éléments concourent à alimenter ces rivalités : les lacunes des connaissances géographiques, le manque de précision des documents d'attributions territoriales, la division des responsabilités à plusieurs échelles administratives ou les écarts démographiques entre les régions. Grâce à cette approche, certains paradigmes peuvent apparaître désuets et relancer des débats historiographiques. Par exemple, Vida Marques dénonce la lecture traditionnelle de la construction de l'État du Maranhão pendant l'Union ibérique qui consistait à dire que les résistances locales préfiguraient un nationalisme portugais anti-castillan. Aux antipodes de ces explications identitaires, elle suggère que ce sont des raisons économiques et administratives qui firent échouer les expéditions castillanes dans le territoire américain de la Couronne portugaise<sup>153</sup>. Le présent travail se rapproche de ce pan de l'historiographie puisqu'il démontre que la Guajira fut l'objet de tensions juridiques intenses dont l'issue n'était aucunement prédéterminée puisqu'elle répondait à des problèmes de conjonctures continuellement en mouvement.

---

<sup>152</sup> MINGO Marta Milagros del Vas, « La problemática de la ordenación territorial en Indias (ss. XVI - XVIII) », dans *Revista Complutense de Historia de América*, vol. 25, 1999, p. 67- 98.

<sup>153</sup> MARQUES Guida, « Entre deux empires : le Maranhão dans l'Union ibérique (1614-1641) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 23 mars 2010.

## L'historiographie de la Guajira

Nous abordons ici la production historique sur la région de la Guajira pendant la période moderne. Il convient de souligner que la majeure partie des références a été rédigée par des chercheurs colombiens et vénézuéliens. Aussi, l'accès à certaines d'entre elles nous a été restreint voire impossible, car il est difficile de trouver des livres et des articles de revue en version papier en France ou même des numérisations sur internet. Nous espérons grandement que notre séjour à Séville durant l'année 2018/2019 nous permettra d'avoir accès à une plus ample bibliographie, ce qui devrait être le cas à la vue des catalogues en ligne des bibliothèques universitaires sévillanes et de celle de l'*Archivo General de Indias*. Pour les travaux qui ont pu être consultés dans le cadre de ce mémoire de première année, ils ont été rapprochés selon la catégorisation qui suit. Tout d'abord, la production historiographique a retracé la chronologie de la Conquête de la Guajira qui a la particularité de n'avoir été partiellement achevée qu'à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La plus grosse production qui ait été faite sur la région porte davantage sur son histoire économique, plus particulièrement au XVI<sup>e</sup> siècle, qui est concentrée sur la pêche d'huîtres perlières par une main-d'œuvre mise en esclavage. Enfin, les Indiens ont fait l'objet de questionnements par l'anthropologie, à travers des travaux ethnographiques menés sur les populations occupant actuellement la région, les Wayúu, à la fois sur le territoire national de la Colombie et sur celui du Venezuela. En conclusion de cette brève introduction, la principale limite émise à cette historiographie est qu'elle est majoritairement consacrée aux XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Le XVII<sup>e</sup> siècle a été peu étudié, sous la justification d'un manque de sources permettant de l'aborder. Notre chronologie de ce travail de première année aborde les premières décennies de ce siècle, mais cette chronologie pourrait changer en fonction du dépouillage des sources qui sera effectué l'an prochain à Séville.

### **L'histoire d'une conquête inachevée**

La situation administrative de la Guajira est très ambiguë durant le XVI<sup>e</sup> siècle. L'identité institutionnelle du découpage politique de la carte de la Guajira apparaît de plus en plus claire grâce aux recherches des historiens, mais suscite tout de même des divergences entre les travaux. La péninsule fait l'objet du premier peuplement continental par les Espagnols lors

de l'attribution de la *gobernación* de Coquibacoa à Alonso de Ojeda qui y débarque en 1502<sup>154</sup>. Cet établissement ayant été vite abandonné à cause du manque d'accès à l'eau potable et une mutinerie parmi les premiers habitants, la région ne fait l'objet d'un second peuplement que dans en 1535/6 par les Espagnols ou Allemands venant du Venezuela<sup>155</sup>. Cette nouvelle population est également éphémère, et ce sont les habitants de l'île de Cubagua, au large du Venezuela, qui décident de venir s'installer sur le littoral nord de la Guajira, attirés par la richesse de ses fonds marins en perles<sup>156</sup>. Les historiens ont permis de montrer que la ville n'est pas restée fixe et qu'elle a opéré plusieurs déplacements sur les côtes de la péninsule jusqu'à se fixer définitivement sur l'actuelle localisation de la ville de Riohacha. La ville a donc changé plusieurs fois de noms durant le XVI<sup>e</sup> siècle : *Nuestra Señora de las Nieves* puis *Ranchería de las Perlas de Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Cabo de la Vela* pour finalement s'appeler *Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Río de la Hacha y su Granjería de Perlas* en 1545<sup>157</sup>. Toujours est-il que la situation administrative de la Guajira à une échelle régionale reste floue. Les limites de cette juridiction restent incertaines, même dans des études cartographiées<sup>158</sup>. L'historiographie n'évoque pas suffisamment cette ambiguïté qui règne et c'est ce que nous nous proposons d'éclairer dans le présent travail. Cependant, nous ne nous étalerons pas au-delà des premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle pour cette année. Un travail sur l'ambiguïté de cette situation qui se maintient jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle reste donc à effectuer. Toutefois, cette chronologie de l'histoire politique de la *gobernación* de Río de la Hacha au-delà des années 1540 ne peut se faire qu'en glanant les informations dans divers articles abordant d'autres sujets. À ce jour, nous n'avons pas trouvé de travail se dédiant entièrement à

---

<sup>154</sup> MARÍN María Teresa Zubiri, *Problemática acerca de las primeras gobernaciones en Coquibacoa (Venezuela)*, Barcelone, Universitat de Barcelona, 1996, p. 221.

<sup>155</sup> MORALES PADRÓN Francisco et TOVAR Ignacio, *Atlas histórico cultural de América*, op. cit.

PÉREZ Demetrio Ramos, « Alonso de Ojeda en el gran proyecto de 1501 y en el tránsito del sistema de descubrimiento y rescate al de poblamiento », art. cit.

<sup>156</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », dans *Huellas*, n° 49 et 50, 1997, p. 33- 51. ACUÑA José Polo, « Aspectos históricos de Riohacha durante el periodo colonial », dans *Historia Caribe*, vol. 2, n° 3, 1998, p. 33- 48. MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, *Una empresa de perlas: los Barrera en el Caribe*, Diputación Provincial de Huelva, 1993, p. 9- 38.

<sup>157</sup> ACUÑA José Polo, « Aspectos históricos de Riohacha durante el periodo colonial », art. cit., p.33-34.

CURVELO Weidler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », dans, OBSERVATORIO DEL CARIBE COLOMBIANO (éd.), *Revista Aguaita*, n° 6, 2002, p. 14- 27.

<sup>158</sup> MORALES PADRÓN Francisco et TOVAR Ignacio, *Atlas histórico cultural de América*, op. cit.



ce moment clé de 1593 du rattachement de la région à la *gobernación* de Santa Marta. Ce moment serait un parfait sujet illustrant ce que la nouvelle histoire politique de la Monarchie hispanique veut montrer : une construction du territoire institutionnel fondé non pas sur une directive royale centralisée, mais sur la négociation entre acteurs locaux, la Couronne et ses représentants.

Le biais par l'histoire politique et militaire de la région de Santa Marta plutôt que de Río de la Hacha apporte également son lot d'informations. Puisque la Guajira incorpore juridiquement le champ d'action du gouverneur de Santa Marta, certains des événements qui s'y déroulent ont été recensés dans ces travaux. Tout d'abord, l'historien et ethnologue colombien Ernesto Restrepo Tirado a publié en 1929 une histoire de la province de Santa Marta, qui a été rééditée en 1953 et en 1975<sup>159</sup>. Le livre se divise en plusieurs chapitres qui suivent les dates d'administration de chaque gouverneur de Santa Marta. L'œuvre est massive et détaillée sur le plan politique et militaire, ce qui permet d'avoir un aperçu des incursions espagnoles depuis cette partie de la Colombie en territoire guajiro dans le cadre juridictionnel de Santa Marta. Dans les années 1970, Trinidad Miranda Vázquez publie un petit livre sur l'histoire du gouvernement de Santa Marta de la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>160</sup>. Ce petit fascicule a l'avantage de relater des événements du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui est rare dans l'historiographie sur la Guajira. En outre, il fournit une liste chronologique des gouverneurs en poste durant les deux siècles qui permet de repérer les moments d'instabilité politique, de rapprocher les patronymes aux grandes familles de la région et Séville et de nous constituer un repère lorsque ces noms apparaissent dans les sources. Enfin, l'anthropologue François-René Picon dédie la deuxième partie de son livre *Pasteurs du Nouveau Monde* à l'histoire de la Guajira, qui est la région étudiée du livre<sup>161</sup>. Bien que son travail soit de prime abord ethnographique, son passage par l'ethnohistoire l'a mené à consulter des sources espagnoles de l'*Archivo General de la Nación* à Bogotá concernant les rapports entre Espagnols et Indiens avec la méthodologie de l'historien.

Le reste de l'historiographie se concentre sur le XVIII<sup>e</sup> siècle. Deux historiens colombiens se sont penchés sur cette période depuis les années 1990. José Trinidad Polo Acuña

---

<sup>159</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta : Conquista*, Bogotá, Colombie, Instituto Colombiano de Cultura, 1975.

<sup>160</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, Séville, Espagne, Escuela de estudios hispano-americanos, 1976.

<sup>161</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, op. cit.

s'est spécialisé sur les rapports entre les Indiens guajiros et la Colombie naissante au XIX<sup>e</sup> siècle. Il a ainsi démontré qu'une concurrence s'établit entre les jeunes républiques du Venezuela et de la Colombie dans un processus d'extension de l'État sur la Guajira. Chacune veut y projeter son modèle d'État-nation dans une entreprise de colonisation. Au milieu de cette rivalité, les Wayúu défendent leur modèle d'organisation sociale autour de la parenté<sup>162</sup>. De même, il a porté son étude sur la place des provinces de la Caraïbe dans le processus d'indépendance de la Grande Colombie. Il apparaît que les intérêts personnels et de parenté des Indiens avec la société créole ont eu une forte incidence dans le choix des groupes indiens pour prendre le parti de l'Indépendance ou de la Couronne<sup>163</sup>. En outre, son regard s'est élargi au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il perçoit comme un moment essentiel pour les Indiens guajiros de consolidation de la communauté ethnique face aux changements majeurs de ce siècle. Premièrement, ils s'insèrent dans un espace caribéen de plus en plus partagé entre les puissances européennes et que la Couronne des Bourbons d'Espagne replace au centre de ses ambitions. Deuxièmement, les communautés de Guajiros intègrent les circuits de contrebande, avec les Espagnols ou les autres nations européennes, et tissent des liens avec la société créole par le métissage qui, au lieu de désintégrer la communauté indienne, la renforce, car elle permet d'établir des alliances dans leur conception de parenté indienne<sup>164</sup>. La figure du cacique Cecilio López Sierra, chef indien métis, qu'il analyse figure à lui seul l'*agency* qu'il veut réhabiliter aux Guajiros. Son travail permet de nuancer la dualité résistance/acculturation des Indiens en soulignant la complexité et l'ambivalence des acteurs de la Guajira au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>165</sup>. Eduardo Barrera Monroy a étudié plus en profondeur les rivalités entre Guajiros et Espagnols au XVIII<sup>e</sup> siècle dans son livre *Mestizaje, comercio y resistencia*<sup>166</sup>, ouvrage qui est la publication de sa thèse soutenue en 1992. Cet historien colombien démontre avec brio le processus de métissage

---

<sup>162</sup> ACUÑA José Polo, « Territorios indígenas y estatales en la península de La Guajira (1830-1850) », dans, ACUÑA José Polo, *Historia social del Caribe colombiano. Territorios, indígenas, trabajadores, cultura, memoria e historia*, Cartagena, Colombie, La Carreta Editores Universidad de Cartagena, 2011, p. 13- 46.

<sup>163</sup> ACUÑA José Polo, « Los indígenas de la Guajira en la independencia de las provincias caribeñas de la Nueva Granada: una aproximación », dans, PONTIFICIA UNIVERSIDAD JAVERIANA (éd.), *Memoria y Sociedad*, vol. 15, n° 30, 2011, p. 21- 37.

<sup>164</sup> ACUÑA José Polo, « Identidad étnica y cultura en una frontera del Caribe: La Guajira, 1700-1800 », dans, OBSERVATORIO DEL CARIBA COLOMBIANO (éd.), *Revista Aguaita*, n° 8, 2002, p. 13- 31.

<sup>165</sup> ACUÑA José Polo, « Una mediación fallida: las acciones del cacique Cecilio López Sierra y el conflicto hispano-wayúu en La Guajira 1750-1770. », dans *Historia Caribe*, vol. 2, n° 4, 1999, p. 67- 76.

<sup>166</sup> BARRERA MONROY Eduardo, *Mestizaje, comercio y resistencia*, *op. cit.*

qui se développe au XVIII<sup>e</sup> siècle entre Indiens de la Guajira et Européens. Celui-ci se construit autour des réseaux commerciaux licites et surtout illicites, puisque la Guajira est l'une des portes d'entrée en Amérique espagnole de la contrebande caribéenne. Son apport à l'historiographie de la région est en soi important, car il s'agit d'une des rares contributions scientifiques uniquement focalisées sur la péninsule. Il faut surtout saluer la capacité de l'auteur à replacer les populations amérindiennes en tant qu'acteur conscient des changements qui s'opèrent dans la Caraïbe au XVIII<sup>e</sup> siècle et capables de se positionner dans les tensions. Le principal postulat de son livre revient à démontrer que le métissage des Guajiros fut un processus assumé par les Amérindiens comme un outil de résistance. En incorporant les éléments culturels de l'Autre, les Guajiros n'ont pas dénigré leur propre identité puisqu'ils la plaçaient bien au-dessus de ce que les Européens ont pu leur apporter.

L'histoire de la Conquête de cette région retentit également dans la mémoire de la construction des « nations » latino-américaines. La Guajira géographique étant aujourd'hui partagée entre la Colombie et le Venezuela, certains historiens ne se cachent pas de proposer une lecture de l'histoire de la région dans le sens d'une justification ou d'une contestation de la frontière politique qui y est actuellement établie. Ainsi, Pablo Ojer a avancé que le Venezuela détient une légitimité à détenir la Guajira actuelle puisqu'historiquement la Nouvelle Grenade n'a jamais su dominer la région alors que les établissements de la capitainerie du Venezuela autour du Lac de Maracaibo ont su le faire<sup>167</sup>. Il convient donc de prévenir le lecteur qu'une telle historiographie au service des idées politiques de leurs auteurs existe, et qu'il faut s'en prémunir dans un respect de l'objectivité scientifique.

Passer par la perspective téléologique est risquée pour notre cas d'étude, car elle peut amener à se détourner d'une étude sérieuse des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles vers la recherche de permanences et de continuités avec le XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, étant donné la faible épaisseur bibliographique concernant le XVII<sup>e</sup> siècle de la Guajira, la connaissance de ces travaux sur le XVIII<sup>e</sup> siècle s'avère nécessaire. D'ailleurs, lesdits auteurs cités précédemment dans ce paragraphe confessent la pauvreté des études sur ce siècle et appellent à ce que des historiens comblerent ce vide.

---

<sup>167</sup> OJER Pablo, *El golfo de Venezuela: una síntesis histórica*, Caracas, Universidad católica Andrés Bello, Facultad de humanidades y educación Institutos humanísticos de investigación, 1983.

## Considérations économiques sur la Guajira

Les perles furent la motivation des Espagnols à s'installer sur le littoral de la Guajira. Cette ressource faisait partie des plus lucratives qui soient produites en Amérique au début de la période coloniale. Les premiers établissements perliers en Amérique apparaissent sur les îles vénézuéliennes de Margarita et de Cubagua dans les années 1510<sup>168</sup>. Durant deux décennies, la pêche des huîtres se fait intensivement en employant les Indiens de la région et du littoral du continent. La motivation des Espagnols à transférer leurs pêcheries de ces îles à la côte colombienne vient du tarissement des perles à cause d'une pêche trop prédatrice et qui ne permet pas le renouvellement de la population des huîtres. La majeure partie des travaux abordant les pêcheries de perles en Amérique détaillent les techniques employées et la journée typique des esclaves plongeurs<sup>169</sup>. Les chercheurs ont permis de distinguer deux populations qui étaient asservies pour la pêche au XVI<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord, ce furent les Indiens en provenance majoritaire des îles caribéennes et de la côte de la Terre Ferme, très peu viennent de l'intérieur des terres de la Guajira<sup>170</sup>. Au fur et à mesure du XVI<sup>e</sup> siècle, la Couronne établit de plus en plus de restrictions quant à l'emploi d'Indiens pour de telles activités, qui ne sont

---

<sup>168</sup> WARSH Molly A., « Enslaved Pearl Divers in the Sixteenth Century Caribbean », dans *Slavery & Abolition*, vol. 31, n° 3, septembre 2010, p. 345- 362.

OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe: nueva Cadiz de Cubagua*, Caracas, Fundación John Boulton, 1977.

<sup>169</sup> SOCORRO VÁSQUEZ C., « Perlas, cadenas y avemarias La esclavitud en La Guajira del siglo XVI », dans, PONTIFICIA UNIVERSIDAD JAVERIANA (éd.), *Universitas Humanística*, vol. 39, n° 39, 1994, p. 69- 74.

BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », dans *Boletín Cultural y Bibliográfico*, vol. 39, n° 61, 2002, p. 2- 33.

GONZÁLEZ Tatiana, « Pesquería de perlas durante la Colonia en Nuestra Señora de los Remedios : del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1538-1545) », dans *Jangwa Pana*, vol. 2, n° 1, 2002, p. 26- 34.

NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha : Rebelión y resistencia esclava (1570-1615) », dans *Historia Caribe*, vol. III, n° 8, 2003, p. 35- 50.

WARSH Molly A., « Enslaved Pearl Divers in the Sixteenth Century Caribbean », *art. cit.*

BUENO JIMÉNEZ Alfredo, « La “granjería de las perlas” en el Nuevo Mundo », dans *Cuadernos americanos*, vol. 4, n° 142, 2012, p. 83- 111.

<sup>170</sup> BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », *art. cit.*

pas souvent appliquées<sup>171</sup>. Finalement, le roi et ses représentants locaux parviennent à interdire cette pratique à la fin des années 1560 et obligent le recours aux esclaves noirs, jusque-là employés à l'approvisionnement en vivres et bois de la pêcherie. Ces esclaves constituent pour le reste de la période la principale main-d'œuvre des plongeurs<sup>172</sup>. L'historienne María Cristina Navarrete analyse la vie de ces esclaves jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle en portant son attention sur les formes de résistances et les grandes révoltes que cette population produit<sup>173</sup>. Une histoire sociale des pêcheries de perles a commencé à se manifester à travers les travaux de cette historienne.

De même, des études ont apporté un éclairage sur les différentes catégories de populations de ces établissements. L'organisation socio-politique des habitants des pêcheries et de la ville de Riohacha est divisée en plusieurs catégories distinctes. Au sommet de la société se trouvent les *señores de canoas*, les investisseurs espagnols dans la production de perles, qui ne vivent pas tous dans la Guajira. Certains habitent dans la proche ville de Santa Marta, d'autres à Santo Domingo sur l'île d'Hispaniola et certains n'ont jamais mis les pieds en Amérique puisqu'ils gèrent leurs affaires depuis Séville en envoyant des membres de leur famille sur place<sup>174</sup>. Puis se trouvent les employés des *haciendas* espagnols, à savoir les majordomes et canotiers de bateaux de pêche, qui administrent les esclaves noirs et indiens chargés de la production et de l'alimentation des habitants. Des travaux plus approfondis ont été menés sur des catégories de populations de ces établissements spécifiques que sont les pêcheries de perles, comme ce fut le cas pour la place des femmes indiennes et noires<sup>175</sup>. L'organisation institutionnelle des établissements est régulée par les Lois Nouvelles de Charles Quint en 1542, augmentées par les ordonnances du règne de Philippe II<sup>176</sup>. Cependant, ces établissements sont aussi un lieu de fraudes et d'exactions que la Couronne tente d'empêcher

---

<sup>171</sup> EUGENIO MARTÍNEZ María Ángeles, *Los últimos esclavos indígenas en la pesquería de perlas del Río de la Hacha : la provisión de Felipe II para su liberación (1567)*, Las Palmas de Gran Canaria, Cabildo de Gran Canaria, 2000, p. 948- 963.

<sup>172</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*

<sup>175</sup> MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, « Situación de la mujer en las rancherías de perlas del Cabo de la Vela », dans *Hojas de Warmi*, n° 13, 2002, p. 95- 111.

<sup>176</sup> COMPAÑY Francisco Domínguez, « Municipal Organization of the Rancherías of Pearls », dans *The Americas*, vol. 21, n° 1, 1964, p. 58- 68.

en mandatant des inspections<sup>177</sup>. Si ces inspections constatent des travers, peu de mesures sont prises par les inspecteurs et celles qui le sont ne sont pas suivies, marqueur de la corruption déjà institutionnalisée par les élites économiques de Riohacha<sup>178</sup>.

Dès le XVI<sup>e</sup>, des réseaux de contrebandes se tissent dans la Guajira<sup>179</sup>. Ce sujet de l'illégalité commerciale fut l'une des portes d'entrée de l'historiographie sur la région. Celles-ci sont d'abord le fait des esclaves qui cachent le produit de leur pêche et les font sortir de la pêcherie avec le concours des femmes esclaves qui ont une plus grande mobilité dans la pêcherie<sup>180</sup>. Les Espagnols ne sont pas non plus en reste dans cette pratique. *Señores de canoas* et majordomes fraudent le Trésor royal en occultant des perles au *quinto real*<sup>181</sup>. Les corsaires et flibustiers français, anglais puis hollandais au XVII<sup>e</sup> sillonnent les eaux de la Guajira. À certaines occasions, ils attaquent la ville de Riohacha pour la piller<sup>182</sup> en trouvant l'aide des esclaves. À d'autres moments, ils commercent avec ses habitants en dehors de toute légalité<sup>183</sup>. Enfin, ils entrent en contact avec les Guajiros dans des criques loin du regard des Espagnols où ils échangent armes et munitions<sup>184</sup>. Les Portugais autorisés à pratiquer le commerce d'esclaves dans les Amériques ne sont pas en reste dans le trafic illicite. L'Autrichien Christian Cwik a détaillé comment une famille d'anciens juifs convertis établis au Portugal, les Gramaxo, s'est établie dans les grands ports de la Caraïbe à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et, sous couvert de traite négrière, fait passer des perles, du sel et du bois brésil en douce entre Riohacha, Carthagène et Curaçao<sup>185</sup>.

---

<sup>177</sup> GONZÁLEZ Tatiana, « Pesquería de perlas durante la Colonia en Nuestra Señora de los Remedios », *art. cit.*

<sup>178</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*

<sup>179</sup> GONZÁLEZ-PLAZAS Santiago, *Pasado y presente del contrabando en la Guajira : aproximaciones al fenómeno de ilegalidad en la región*, Bogotá, Universidad del Rosario, Facultad de Economía; Centro de Estudios y Observatorio de Drogas y Delito, 2008.

<sup>180</sup> BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », *art. cit.*, p.9.

<sup>181</sup> BUENO JIMÉNEZ Alfredo, « La “granjería de las perlas” en el Nuevo Mundo », *art. cit.*, p.105.

<sup>182</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p.39.

<sup>183</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, *op. cit.*, p.125

<sup>184</sup> ACUÑA José Polo, « Aspectos históricos de Riohacha durante el periodo colonial », *art. cit.*, p.48.

<sup>185</sup> CWIK Christian, « Curazao y Riohacha: dos puertos caribeños en el marco del contrabando judo (1650-1750) », dans *Ciudades portuarias en la Gran Cuenca del Caribe : visión histórica*, Ediciones Uninorte, Barranquilla, Jorge Enrique Elias Caro y Antonio Vidal Ortega, 2010, p. 296.

L'âge d'or de la pêche de perles se termine dès le XVI<sup>e</sup> siècle, à un moment où les fonds exploités se tarissent<sup>186</sup>. L'historiographie ne fait qu'évoquer ce moment sans entrer dans les détails, alors que le début du XVII<sup>e</sup> siècle est un tournant pour l'économie de la région si l'on en croit les quelques mentions qui sont faites de ce moment<sup>187</sup>. Les *señores de canoas* tournent leurs investissements vers la production de maïs, bois brésil, sucre, tabac et surtout vers l'élevage de bovins<sup>188</sup>. La volonté est de ne plus se restreindre à une exploitation du littoral, mais à celle des terres, ce qui conduit à une confrontation avec les Guajiros déjà présents. À trop avoir focalisé la recherche sur la production de perles, l'histoire économique a donné l'image d'une Guajira entièrement dédiée à la monoproduction. Pourtant, l'activité pastorale est prédominante dans l'exploitation du sol dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Faire une histoire économique de la région peut amener à s'ouvrir vers d'autres champs de l'histoire. Celle-ci pourrait se faire autour d'une histoire environnementale : dans une région réputée aride et semi-désertique, l'accès quotidien à l'eau douce doit être raisonné pour pouvoir survivre et abreuver les troupeaux. Comment faire pour gérer cette ressource convoitée dans un contexte d'affrontement entre Indiens et Espagnols ? L'élevage peut également être la clé d'un travail d'histoire culturelle centrée sur le passage de cette pratique européenne dans le monde indigène. Ce travail a déjà été effleuré par l'anthropologie historique.

### **Les travaux ethnographiques et ethnohistoriques**

Les Wayúu constituent l'ethnie majoritaire actuelle de la Guajira. Dans les sources espagnoles, le mot « wayúu » pour les désigner n'apparaît nulle part et il leur est préféré la nomination de « guajiro » ou « goajiro ». Cependant, les sources ne font pas seulement état de la présence des Guajiros et elles nomment plusieurs autres groupes indiens : Cocinas, Eneales ou encore Macuiras. Établir une ascendance directe entre les Wayúu et les Guajiros du XVI<sup>e</sup> siècle pose déjà un premier problème. Ce fait est d'autant plus véridique que, comme le rappelle l'anthropologue et historien colombien Gerardo Ardila, les Espagnols au XVI<sup>e</sup> siècle vivaient surtout sur le littoral et avaient une connaissance limitée des Indiens vivants en dehors de la

---

<sup>186</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p.48

<sup>187</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p.290-292

<sup>188</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p.49

bande côtière<sup>189</sup>. Ardila pense même que l'identité wayúu ne serait apparue qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il emploie même le mot « d'ethnogenèse » et décrit ainsi ce qui pour lui furent les habitants de la Guajira avant le XVIII<sup>e</sup> siècle :

« Comme j'ai voulu le montrer de manière très schématique, il y a des données concluantes pour penser que ceux que les Espagnols appelèrent “*indios guajiros*” jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient un conglomerat de sociétés socialement, culturellement, historiquement et politiquement différentes, lesquelles occupaient la péninsule à travers une continuelle succession d'accords, d'alliances, de guerres et de disputes, mais que durant les trois siècles depuis l'arrivée des Européens ils souffrirent des transformations très importantes qui inclurent un complexe processus d'ethnogenèse dans les échelles de l'identification communautaire, qui aujourd'hui se manifeste encore parmi les Wayúu<sup>190</sup>. »

Cet avis est partagé avec d'autres auteurs tel Eduardo Barrera Monroy qui identifie au XVIII<sup>e</sup> quatre groupes ethniques en dehors des métissages : les Wayúu et Cocinas, les Paraujanos (aujourd'hui les Agnous qui vivent dans l'État de Zulia au Venezuela), les Espagnols et les esclaves d'origine africaine<sup>191</sup>. Ne l'abordant que sommairement puisque son étude se concentre sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, il approuve l'idée que l'introduction de l'élevage et de l'équitation dans la vie économique des Indiens de la Guajira a fait du cheval un référent culturel nouveau qui est vite devenu central dans l'identité wayúu. Le cheval serait donc à la fois un catalyseur entre les différentes communautés de la région et un moyen de domination par le changement du rapport entre l'homme et son espace qu'il apporte. Il reprend cette idée chez l'anthropologue français François-René Picon qui situe l'introduction du cheval chez les Guajiros au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>192</sup>. L'idée est forte, mais les arguments de Picon pour la défendre ont tous en commun une importante faiblesse : l'auteur ne sollicite presque aucune source du XVII<sup>e</sup> siècle. Son livre se divise en deux parties : une partie d'étude de terrain ethnographique qu'il

---

<sup>189</sup> ARDILA Gerardo, « Cambio y permanencia en el Caribe colombiano tras el contacto con Europa : una mirada desde la Guajira », dans *Cartagena de Indias en el siglo XVI*, Cartagena, Banco de la Republica, 2009, p. 35- 68.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 52. « Como he tratado de mostrar de manera muy esquemática, hay datos suficientes para pensar que lo que los españoles llamaron “*indios guajiros*” hacia el final del siglo XVIII era un conjunto de sociedades social, cultural, histórica y políticamente diferentes, las cuales ocupaban la península mediante una continua sucesión de acuerdos y alianzas y guerras y disputas, pero que durante los tres siglos desde la llegada de los europeos sufrieron transformaciones muy importantes que incluyeron un complejo proceso de etnogénesis en las escalas de identificación comunitaria, que hoy se manifiesta aun entre los Wayúu. »

<sup>191</sup> BARRERA MONROY Eduardo, *Mestizaje, comercio y resistencia*, *op. cit.*, p.30-31.

<sup>192</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, *op. cit.*



effectue dans les années 1970 et où il analyse l'organisation sociale, politique et économique des Wayúu et une partie historique où il retrace l'histoire de la péninsule depuis la période précolombienne. Ses sources sont diverses et bien organisées puisqu'il sollicite tant la tradition orale que les résultats des fouilles archéologiques, les archives nationales et les chroniqueurs espagnols. Néanmoins, malgré cette difficulté à saisir le moment de l'adoption de ces techniques d'élevage, Picon apporte énormément d'éclaircissements sur l'incompréhension permanente des Espagnols pour leur voisin dans les sources :

« Outre cette mobilité physique, l'une des principales difficultés que rencontraient les Espagnols pour soumettre les Guajiros provenait de la multiplicité des groupes qui se définissaient parfois par rapport à un territoire, parfois par rapport à un chef. D'un jour à l'autre, ce dernier pouvait voir son influence diminuer ou s'étendre au sein de son groupe, et devenir l'allié ou l'adversaire des Espagnols : c'est la fameuse "inconstance" des Guajiros dont parlent tous les textes.<sup>193</sup> »

Les Guajiros sont les Indiens les plus présents au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais qu'en est-il des autres, et plus particulièrement des Cocinas qui apparaissent le plus souvent dans les sources ? Pour Petra Josefina Moreno, ce sont des Guajiros qui n'ont jamais adopté l'élevage, continuant de vivre de la chasse et de la collecte et prônant une attitude belliciste envers les autres Indiens et les Européens en menant des attaques et des vols d'animaux<sup>194</sup>. Sur la non-adoption de l'élevage, José Trinidad Polo Acuña rejoint le postulat de Guajiros qui se sont ou ont été marginalisés. Leur distinction réside dans leur refus de tout métissage avec les Espagnols et le rejet des pratiques espagnoles. Les conflits récurrents entre Cocinas, Guajiros et Espagnols les auraient conduit à la disparition au XVIII<sup>e</sup> siècle : « *D'autre part les Indiens cocinas, qui se virent condamnés à la disparition, produit des expéditions militaires d'extermination impulsées par les Hispaniques et les Wayúu*<sup>195</sup>. » Il est donc difficile d'établir une identification des

---

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 208

<sup>194</sup> MORENO Petra Josefina, *Guajiro-Cocinas. Hombres de Historia, 1500-1800*, Madrid, Universidad Comptense, 1983. Citée dans

BARRERA MONROY Eduardo, *Mestizaje, comercio y resistencia, op. cit.* La thèse de Petra Josefina Moreno n'a pas pu être consultée pour le présent travail, bien que son intitulé laisse augurer de grands apports. Nous espérons pouvoir y avoir accès lors de notre échange universitaire à Séville en septembre 2018, puisque ladite thèse fut soutenue à Madrid.

<sup>195</sup> POLO ACUÑA José, « Los Wayúu y los Cocinas: dos caras diferentes de una misma moneda en la resistencia indígena en la Guajira, siglo XVIII », dans *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, vol. 26, 19 novembre 1999, p. 8- 9. « Por otro los indios Cocinas, que se vieron condenados a la desaparición, producto de las expediciones militares de exterminio impulsadas por los hispanos y los Wayúu. »

identités ethniques présentes. D'ailleurs, Guajiros, Cocinas ou encore Eneales sont-ils si distincts au point de les identifier comme des groupes ethniques ? José Polo Acuña parle de « *segmentation ethnique* » inspirée du travail de Robin Fox sur ce point : « *Nous entendons la segmentation ethnique dans le sens qu'emploie Robin Fox pour désigner la scission qui a eu lieu à l'intérieur d'un lignage*<sup>196</sup>. » Ces pistes sont donc à envisager pour mieux saisir la réalité des groupes présents dans la Guajira du XVII<sup>e</sup> siècle, car c'est à ce siècle que l'historiographie prétend qu'un changement de rapport de domination s'établit entre eux sans jamais oser se lancer dans l'étude de cette période. La question du métissage est aussi à poser dans ce cadre. Ce point a été abordé par José Polo Acuña pour le XVIII<sup>e</sup> siècle à partir des recensements des années 1770<sup>197</sup>.

Depuis que l'Européen a posé le pied en Guajira, les populations amérindiennes de la région lui ont toujours résisté, que soit par des faits guerriers, mais aussi par le maintien d'une culture qui se laisse difficilement acculturer. À l'instar d'autres régions de l'Amérique, comme l'Auracanie, les Guajiros ont su intégrer dans leur schéma culturel des référents identitaires et des produits européens, mais sans pour autant se voir aliéner et désagrégier leur indianité, leur essence *guajira*. Ainsi se présente le postulat intéressant et pertinent de José Polo Acuña pour son étude de la « frontière » guajira au XVIII<sup>e</sup> siècle :

« En conséquence, nous soutenons que l'ethnicité a joué un rôle important dans la configuration du tissu culturel frontalier *guajiro*, parce que bien qu'elle fut soumise constamment aux pressions d'une part du pouvoir espagnol à la tête des autorités civiles, religieuses (missions capucines) et militaires (campagnes de pacification et réduction), elle prévalut et assimila des éléments des autres sans se désintégrer<sup>198</sup>. »

Des réminiscences de ces assimilations sont peut-être à chercher dans la tradition orale véhiculée par les Wayúu aujourd'hui ? Un regard porté sur la mythologie des Guajiros contemporains renvoie à des récits dont l'objectif est d'expliquer l'univers et non de transmettre

---

<sup>196</sup> POLO ACUÑA José, « Los Wayúu y los cocina », *art. cit.* « Entendemos la segmentación étnica en el sentido que la emplea Robin Fox para designar la escisión que ha tenido lugar al interior de un linaje. »

<sup>197</sup> ACUÑA José Polo, « Identidad étnica y cultura en una frontera del Caribe: La Guajira, 1700-1800 », *art. cit.*

<sup>198</sup> POLO ACUÑA José, *Etnicidad, conflicto social y cultura fronteriza en la Guajira (1700-1850)*, *op. cit.*, p. III. « En consecuencia, sostenemos que la etnicidad ha desempeñado un papel importante en la configuración del tejido cultural fronterizo guajiro, porque a pesar de que estuvo sometida constantemente a presiones por parte del poder español en cabeza de las autoridades civiles, religiosas (misiones capuchinas) y militares (campañas de pacificación y reducción), ésta prevaleció y asimiló elementos de los otros sin desintegrarse. »

une mémoire historique avec des dates, des acteurs et des événements<sup>199</sup>. Michel Perrin, anthropologue français, explique qu'il est compliqué de déceler une histoire linéaire des Guajiros, même dans les détails des récits qu'il a compilés. Il attribue cette particularité, et nous concluons cette partie historiographique avec ses mots, au passé mouvementé de ce peuple qui a du continuellement repenser le monde qui l'entourait :

« Détachés de groupes Arawak initialement localisés dans le bassin amazonien, fixés ensuite dans un territoire aux caractères physiques opposés à ceux de leur territoire originel, puis malmenés par "l'Histoire", les Goajiro n'auraient jamais eu le temps de parfaire leur mythologie, ou n'auraient pas éprouvé le besoin de le faire... D'autre part leur habitat dispersé a contribué à l'imperfection d'une mythologie qui se transmet par petits groupes dont le potentiel de mémoire est évidemment réduit et l'intérêt pour des constructions intellectuelles rigoureuses moins grand. Peut-être aussi est-ce en raison de cette imperfection même que durant des siècles de nombreux traits de la société occidentale ont pu être intégrés sans difficulté dans cet univers intellectuel relativement lâche ?<sup>200</sup> »

---

<sup>199</sup> PERRIN Michel, *Le chemin des Indiens morts. Mythes et symboles goajiro.*, 3e édition, Paris, Editions Payot et Rivages, 1996, p. 250.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 252.

# Plan détaillé de l'étude de cas

## Chapitre 1 : Río de la Hacha, une enclave politique aux marges de la Monarchie hispanique

### *Partie I : Une ville nomade dans le Nouveau Monde*

- a. La vie éphémère de la Nouvelle Cadix des Indes
- b. Une première migration au Cabo de la Vela
- c. La fixation définitive au Río de la Hacha

### *Partie II : Les différentes occupations de l'espace rural*

- a. Les pêcheries de perles
- b. L'or de Buritaca
- c. L'élevage dans les savanes d'Orino

### *Partie III : Une enclave politique connectée*

- a. Antécédents de la famille Castellanos
- b. Le contrôle des institutions municipales et ses dérivés

## Chapitre 2 : La frontière vécue par la *gobernación* de Santa Marta

### *Partie I : Les gouverneurs et les frontières de la Guajira*

- a. La vaine incorporation de la Guajira
- b. Les rapports tendus avec Río de la Hacha

### *Partie II : L'évêché de Santa Marta à l'épreuve de la frontière*

- a. La conquête spirituelle
- b. L'Eglise et les tensions juridiques locales

### *Partie III : L'incorporation de Río de la Hacha par Santa Marta. La fin d'une autonomie ?*

- a. Quelle place pour Río de la Hacha dans la *gobernación* de Santa Marta ?
- b. Les limites de l'union

## Chapitre 3 : La Guajira et ses multiples frontières

### *Partie I : Résistances et acculturations indiennes*

- a. Un état des lieux de la présence indienne au moment de la Conquête
- b. Résistances et acculturations

### *Partie II : Les premières communautés afro-guajiras*

- a. Les motivations de la résistance afro-guajira
- b. Le marronnage dans les confins de la péninsule

### *Partie III : Perspective d'une histoire connectée de la Guajira, la flibuste dans les Caraïbes*

- a. La stratégie des flibustiers dans les Caraïbes
- b. La Guajira dans l'échiquier des nations européennes

## **Chapitre 1 : Río de la Hacha, une enclave politique aux marges de la Monarchie hispanique**

Situé aux marges de la Monarchie hispanique, la juridiction de Río de la Hacha offre un parfait laboratoire d'étude d'une société de frontière en Amérique espagnole. La ville au cœur de la juridiction s'illustre tout d'abord par un nomadisme répétitif qui imprègne son identité. Le cas d'étude de cette ville s'avère indispensable à qui veut appréhender ce que nous nommons la frontière guajira car il s'agit de l'une des portes d'entrée immanquables vers cet espace depuis la société hispanique. En outre, ses projections sur le territoire guajiro encore à conquérir dépendent d'un désir de productions économiques diverses qui justifient l'occupation ou non des différents environnements de la péninsule. Enfin, une étude de parcours de vie conclut cette première partie autour de la figure du maréchal Miguel de Castellanos. Ce personnage central de la vie municipale dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle illustre la pratique du pouvoir telle qu'elle est faite dans cette enclave politique. Ses réseaux de clientèles et d'alliances ouvrent une perspective d'étude de la Guajira vers une histoire connectée.

## Partie I : Une ville nomade dans le Nouveau Monde

La ville de Nuestra Señora Santa María de los Remedios s'illustre pour être une ville qu'Alain Musset qualifierait de « nomade »<sup>201</sup>. En effet, avant de se fixer à l'embouchure du río Ranchería, les *vecinos* de la ville ont migré à deux reprises d'un bout à l'autre de la mer des Caraïbes. L'histoire de cette migration souligne une appartenance de la ville plus prononcée à l'espace maritime qu'au territoire continental sud-américain.

### **a. La vie éphémère de la Nouvelle Cadix des Indes**<sup>202</sup>

Afin de mieux comprendre ce qui fait de la ville de Río de la Hacha une enclave politique dans l'espace caribéen, un retour aux premières heures de sa fondation s'avère nécessaire. Curieusement, cette histoire commence à plus d'un millier de kilomètres de la Guajira, sur une île au large du Venezuela aujourd'hui presque déserte : Cubagua. Cette petite île de presque 17 km<sup>2</sup> comprise dans l'archipel margaritain fut durant le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle l'une des îles les plus attractives à l'implantation de colons espagnols en raison de la richesse de ses fonds marins en huîtres perlières. De quelques cahutes d'une pêcherie en 1516, la population passe à un millier d'habitants à la fin des années 1520<sup>203</sup>. Cet établissement connut donc une ascension juridique rapide : « en 1521 elle cesse d'être une ranchería et devient un asiento. En 1526 elle devient une villa, et en 1528 une ciudad<sup>204</sup> ». La ville qui porte le nom de Nueva Cádiz bénéficie d'un statut exceptionnel pour favoriser son développement et attirer de nouveaux habitants et capitaux. Gouvernée par un *alcalde* indépendant des proches gouverneurs de Paria, elle n'avait à rendre de compte que devant l'Audience de Santo Domingo et directement au Conseil des

---

<sup>201</sup> MUSSET Alain, *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2002, (Civilisations et Sociétés, 109).

<sup>202</sup> Pour une meilleure orientation géographique de la lecture, voir l'annexe n°7.

<sup>203</sup> WARSH Molly A., « Enslaved Pearl Divers in the Sixteenth Century Caribbean », *art. cit.*, p. 346.

<sup>204</sup> OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe*, *op. cit.*, p. 87. « en 1521 deja de ser una ranchería y se conierte en asiento. En 1526 llega a ser villa, y en 1528 ciudad. ».

Indes<sup>205</sup>. Ce particularisme suit l'histoire de la ville tout au long de sa migration. L'existence de Nueva Cádiz s'acheva aussi vite qu'elle naquit. Alors que les bancs d'huîtres perlières ne produisent plus suffisamment depuis 1537, un violent raz-de-marée détruit la cité de pierre en 1541<sup>206</sup>. Le poète Juan de Castellanos qui s'y trouvait au moment des faits décrit dans ses chants la fureur de la tempête qui ravagea l'île<sup>207</sup>.

### **b. Une première migration au Cabo de la Vela**

Toutefois avant que le désastre ne s'abatte, les *señores de canoas* envoient prospecter leurs *factores* tout autour de la mer des Caraïbes à la recherche de nouvelles perles. L'un d'entre eux, Diego de Almonte, au service de l'entreprise commerciale la plus importante de l'île, celle de Juan de la Barrera et de Rodrigo de Gibraleón<sup>208</sup>, découvre un site prometteur en 1538 au nord de la Guajira, en un lieu connu sous le nom du Cabo de la Vela<sup>209</sup>. Après l'obtention d'une cédula royale autorisant l'établissement de pêcheries sur cette côte<sup>210</sup>, les *haciendas* des habitants de la Nueva Cádiz déplacent leurs activités au Cabo, érigeant à cet endroit les premières baraques. Pour les *vecinos* de la Nueva Cádiz, le territoire de la Guajira ne doit pas être un lieu de résidence permanent comme le stipule une cédula du roi contraignant les *vecinos* à laisser un dixième de leurs haciendas sur l'île de Cubagua<sup>211</sup>. En outre, le climat de la région s'avère hostile et rude comme en témoigne le poète Juan de Castellanos : « *C'est une côte de chardons et d'épines, / stérile et de sables secs ; / les personnes qui par ces parages en sont /*

---

<sup>205</sup> HELMER Marie, « Cubagua, l'île des perles [Cedulario de la Monarquía española relativo a la Isla de Cubagua (1523-1550), 2 vol. : I (1523-153-1) ; II (1535-1550). Etude préliminaire et notes par Enrique Otte.] », dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 17, n° 4, 1962, p. 757.

<sup>206</sup> LANGUE Frédérique, *Histoire du Venezuela : de la conquête à nos jours*, Paris, Montréal, l'Harmattan, 1999, (Horizons Amériques latines), p. 25.

<sup>207</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, Madrid, M. Rivadeneyra, 1857 [1589], p. 149- 151.

<sup>208</sup> MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, *Una empresa de perlas, op. cit.*

<sup>209</sup> CURVELO Weildler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 15.

<sup>210</sup> A.G.I., Santo Domingo 1121, L 3, fol. 172 v° : Le 25 octobre 1538, cédula royale autorisant les *vecinos* de Cubagua à pêcher des perles dans la province de Venezuela et Cabo de la Vela.

<sup>211</sup> *Ibid.*, fol. 173 v°-174 r° : Le 21 mars 1539, cédula royale autorisant le transfert des *haciendas* au Cabo de la Vela.

*voisines sont mauvaises à l'extrême et bestiales* »<sup>212</sup>. Dans un premier temps, il s'agit davantage d'une extension territoriale de la ville vénézuélienne répondant à une offre économique. Néanmoins, la région proche manque d'un accès à l'eau et au bois, nécessaire pour pouvoir s'alimenter de nourriture cuite. La situation était analogue à Cubagua où les habitants faisaient acheminer de l'eau par barque depuis le continent. La même stratégie est mise en œuvre avec le río Ranchería, ou de la Hacha, au sud-ouest<sup>213</sup>. En 1539, une nouvelle pêcherie est établie entre ces deux points, sur les rivages de la lagune de San Juan<sup>214</sup>, qui s'avère beaucoup plus abondant que le Cabo de la Vela, devenant rapidement le centre économique de la présence *cubaguense*<sup>215</sup>.

Face aux problèmes déjà cités que connaît Nueva Cádiz, les *vecinos* commencent dès 1540 à transférer les institutions municipales vers le site du Cabo de la Vela. Lors du mois de mars 1539, le roi et son Conseil avaient rédigé des cédules permettant le transfert des autorités municipales et royales vers le nouveau lieu et définissant les privilèges de celui-ci. Un examen de ces lettres s'impose, puisque la future ville de Río de la Hacha en conserve les franchises. Pour ce faire, trois cédules royales datées du 1<sup>er</sup> mai 1543 indiquent les privilèges statuant la situation de la ville. Le roi Charles, à la demande personnelle d'un des *vecinos* de Cubagua ayant fait le déplacement jusqu'à la cour de Barcelone, octroie à la pêcherie de perles du Cabo de la Vela la titulature de ville : « *Nous ordonnons qu'aujourd'hui et d'ici même, que ledit village se nomme et s'intitule la ville de Nuestra Señora Santa María de los Remedios et qu'elle bénéficie des prééminences, prérogatives et immunités qu'elle peut et doit bénéficier pour être ville*<sup>216</sup> ». La justification d'un tel acte découle du déménagement des *vecinos* de Nueva Cádiz

---

<sup>212</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, *op. cit.*, p. 230.: « Es costa de cardones y de espinas, / estéril y de secos arenales ; / gentes que por allí le son vecinas / en extremo son malas y bestiales ».

<sup>213</sup> BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », *art. cit.*

<sup>214</sup> Le site est actuellement occupé par un village du nom de Manaure

<sup>215</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*, p. 34. *Cubaguense* : gentilité des habitants de Cubagua.

<sup>216</sup> A.G.I., Santo Domingo 1121, L 3, fol. 201 r<sup>o</sup> : Le 1<sup>er</sup> mai 1543, cédule royale octroyant le titre de « ville » à Nuestra Señora de los Remedios du Cabo de la Vela : « mandamos que ahora y de aquí adelante, que el dicho pueblo se llame e intitule la ciudad de Nuestra Señora Santa María de los Remedios y que se goce de las preeminencias, prerrogativas e inmunidades que puede y debe gozar por ser ciudad ».



vers le Cabo<sup>217</sup>. Cette situation devait rendre compliquée toute activité municipale sur l'île vénézuélienne, car bien que les *vecinos* ne soient pas contraints d'habiter dans leur *casa poblada*<sup>218</sup> pour conserver ce statut ceux détenant un office devaient néanmoins faire des trajets jusqu'à Cubagua pour que le *cabildo* continue de gouverner.

Les pouvoirs qu'exerce la municipalité établie ne se limitent pas aux bornes de l'espace urbain. Le roi accorde en effet un espace juridictionnel aux instances municipales de huit lieues alentour<sup>219</sup> sur lequel elle peut et doit exercer les pouvoirs judiciaires<sup>220</sup>. Il s'agit là de prérogatives propres au droit des villes où les *alcaldes ordinarios* exerçaient la justice. En revanche, les *vecinos* du Cabo de la Vela conservent leur affiliation pour les appels à la justice auprès de l'Audience de Santo Domingo qu'ils détenaient du temps de Cubagua, ce qui n'est pas sans poser de problème de frontières juridictionnelles lorsque l'Audience de Santa Fe de Bogotá voit le jour en 1548 : « [que] les appels qu'à ladite justice s'interjetteraient doivent aller et aillent à notre Audience et Chancellerie royale de l'île Hispaniola<sup>221</sup> ». Un protagoniste reste perdant dans l'affaire : le gouverneur de Santa Marta qui voit naître cette enclave politique dans sa juridiction. Avant que ces Espagnols ne s'y installent, le Cabo de la Vela servait de frontière plus ou moins accordée entre les gouverneurs allemands du Venezuela et les gouverneurs de Santa Marta. Cette démarcation n'était suivie d'aucune présence effective d'Espagnols de l'une ou de l'autre région, aussi il planait un vide juridique sur ces confins. Les entrepreneurs de perles ont ainsi pu jouer sur cette ambiguïté afin de consolider leur autonomie

---

<sup>217</sup> *Ibid.* : « nos ha hecho relación que en el dicho pueblo [del Cabo de la Vela] se han ido a vivir todos los vecinos que había en la ciudad de Cádiz de la isla de Cubagua ».

<sup>218</sup> L'un des critères pour être *vecinos* consistait à être propriétaire d'une *casa poblada*, c'est-à-dire une maison où les familiers du propriétaire devaient en permanence résider.

<sup>219</sup> *Ibid.*, fol. 202 r° : Le 1<sup>er</sup> mai 1543, cédula royale octroyant 8 lieues de juridiction à la municipalité de Nuestra Señora de los Remedios du Cabo de la Vela : « damos y señalamos a la dicha ciudad de Nuestra Señora Santa María de los Remedios ocho leguas de término por cada parte así de la una parte de la costa como de la otra como la tierra adentro ».

<sup>220</sup> *Ibid.* : « Y queremos y mandamos que en las dichas ocho leguas de término que nos damos a la dicha ciudad la nuestra justicia que fueren ella tenga jurisdicción civil y criminal y pueda visitar los dichos términos y conocieron primera instancia de las causas y otras que en ellos acá cayeron ».

<sup>221</sup> *Ibid.* : « las apelaciones que de la dicha justicia se interpusieren hayan de ir y vayan a la nuestra Audiencia y Chancillería real de la isla Española ».

politique<sup>222</sup>. Ils obtinrent du roi une complète éviction des gouverneurs, prolongeant le lien avec leur ancien habitat jusque dans leurs rapports directs au pouvoir royal :

« Et parce que ladite ville de Cadix n'était sujette à aucune *gobernación* et fut toujours gouvernée par ses *alcaldes ordinarios* et immédiatement à ceux de notre Conseil des Indes et à notre Audience et Chancellerie royale de l'île Hispaniola ; et pour être ladite ville de Nuestra Señora de los Remedios aux confins des *gobernaciones* de Santa Marta et Venezuela, chacun de leurs gouverneurs prétendent être dans leur *gobernación* ce qui pourrait donner lieu entre eux à un scandale, vous nous avez supplié que nous vous fassions la grâce d'envoyer que ladite ville de Nuestra Señora de los Remedios ne soit sujette à aucune desdites *gobernaciones* ou déclarer dans quelle circonscription elle était [...] ce qui [...] fut accordé<sup>223</sup>. »

Cette position privilégiée n'est pas sans créer de remous avec ces voisins lésés d'une part de leur gouvernement. Le gouverneur de Santa Marta Alonso Luis de Lugo se rend en personne réclamer puis prendre par la force une part des perles pour son salaire et une part des biens des défunts<sup>224</sup>. C'était sans compter sur la ténacité des *vecinos* de Nuestra Señora de los Remedios qui firent remonter l'affaire jusqu'au Conseil des Indes, se concluant par la dévolution des biens usurpés et un rappel à l'ordre par le prince Philippe du gouverneur.

Ainsi, l'association juridique et territoriale des îles de l'archipel de Margarita et du littoral de la Guajira permet le transfert des institutions d'un espace à l'autre sans jamais rompre les liens entre eux<sup>225</sup>. La ville a opéré sa première migration.

---

<sup>222</sup> CURVELO Weildler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 4- 5.

<sup>223</sup> A.G.I., Santo Domingo 1121, L 3, fol. 201 r<sup>o</sup>-201 v<sup>o</sup> : Le 1<sup>er</sup> mai 1543, cédule royale octroyant le titre de « ville » à Nuestra Señora de los Remedios du Cabo de la Vela : « Y porque la dicha ciudad de Cádiz no estaba sujeta a gobernación alguna y siempre fue gobernada por sus alcaldes ordinarios e inmediata a los del nuestro Consejo de las Indias y a la nuestra Audiencia y Chancillería real de la isla Española; y por estar la dicha ciudad de Nuestra Señora de los Remedios en los confines de las gobernaciones de Santa Marta y Venezuela, cada uno de los gobernadores de ellas pretenden estar en gobernación sobre lo cual podría conceder entre ellos escándalo, nos suplicasteis os hiciésemos merced de mandar que la dicha ciudad de Nuestra Señora de los Remedios no fuese sujeta a ninguna de las dichas gobernaciones o declarar en cual demarcación de ellas estaba [...] lo cual [...] fue acordado ».

<sup>224</sup> GONZÁLEZ Tatiana, « Pesquería de perlas durante la Colonia en Nuestra Señora de los Remedios », *art. cit.*

<sup>225</sup> OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe*, *op. cit.*, p. 88. « Ya en 1542 afirman “ser una misma cosa” el grupo insular margariteño y la Guajira ».

### c. La fixation définitive au Río de la Hacha

La ville de Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Cabo de la Vela, déjà une fois nomade dans son existence, s'apprête en 1544 à entamer un second voyage. Les conditions d'existence sur la pointe aride de la péninsule ont rendu tout maintien d'une vie urbaine laborieux et dangereux. À l'instar de la citation qu'en fait Guerra Curvelo<sup>226</sup>, le chroniqueur fray Pedro Simón rappelle un siècle plus tard les raisons de ce déplacement :

« En premier, ne pas avoir d'eau pour boire, de pierre ni de bois pour édifier des maisons, ni même de bois pour le service ; en second, se voir tant infestés des indiens Goagiros et Cocinas, qui les poursuivaient de façon que la plupart des fois qu'ils sortaient chercher de l'eau aux points d'eau, qui étaient dans les terres, éloignées de la ranchería, c'était au prix de la mort ou du sang<sup>227</sup>. »

Quant au choix du lieu du río de la Hacha, il revient à son antériorité d'occupation pour acheminer de l'eau vers le Cabo de la Vela ainsi qu'aux conditions naturelles plus favorables à l'occupation humaine :

« les mêmes officiers et tous connaissent l'avantage que cette pêcherie recevrait à passer à peupler ledit *río de la Hacha*, parce que c'est une province où il y a de l'eau et des terres pour les labours et l'élevage, que tout ceci manque où à présent ils sont, et même on s'attend à ce qu'ils découvrent des mines d'or et d'autres profits [...] ils demandent que les mêmes justice et officiers passent là-bas à occuper leurs offices, qu'à la vérité il conviendrait qu'ainsi on l'ordonne<sup>228</sup>. »

---

<sup>226</sup> CURVELO Weildler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 6.

<sup>227</sup> SIMÓN Pedro, *Noticias históricas de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales*, Bogotá, Imprenta de Medardo Rivas, 1882, p. 225. « lo primero, no tener agua para beber, piedra ni madera para edificar casas, ni aun leña para el servicio; lo segundo, verse tan infestados de los indios Goagiros y Cocinas, que los perseguían de manera que las más veces que salían a traer agua para beber de unos jagüeyes, que estaban la tierra adentro, apartados de la ranchería, les había de costar muertes o sangre. »

<sup>228</sup> FRIEDE Juan, *Documentos inéditos para la historia de Colombia: coleccionados en el Archivo general de Indias de Sevilla*, Bogota, Colombie, Academia Colombiana de Historia, 1955-1960, 10 vol., vol. 8.: « Los mismos oficiales y todos conocen el beneficio que aquella pesquería recibiría en pasarse a poblar el dicho Río de la Hacha, porque es provincia donde hay agua y tierras para labranzas y crianzas, que todo esto falta donde al presente están, y aun se espera que descubrirán minas de oro y otros aprovechamientos [...] piden que la misma justicia y oficiales se pasen allí a ejercer sus oficios, que en la verdad convendría que así se proveyese ».

Toutefois, le site d'accueil choisi répète un litige juridictionnel : cette région fait partie de la juridiction de la *gobernación* de Santa Marta. Le poète Castellanos informe son lecteur que le gouverneur Luis de Lugo (1541-1544) y avait envoyé un certain Luis Pardo pour y peupler un village du nom de Villaviciosa dans le but de contrebalancer l'influence des pêcheurs de perles dans la région<sup>229</sup>. Le poète est le seul à mentionner cet établissement préexistant, ce qui laisse à penser que ledit village n'a pas dû poser trop de rivalité aux habitants du Cabo de la Vela lors de leur migration. En outre, les rapports hebdomadaires entre Villaviciosa et Nuestra Señora de los Remedios nécessaires à l'approvisionnement de la seconde par la première devaient avoir permis de tisser des liens fructueux entre les deux populations. Mais l'intégration du village de Pardo par les pêcheurs de perles n'empêche pas la provocation que doit avoir ressentie le gouverneur de Santa Marta en voyant cette enclave politique s'établir plus avant dans sa juridiction. Théoriquement, le *cabildo* s'établissant dans la *gobernación*, il lui revenait de lui prêter allégeance. Surtout le gouverneur pouvait s'octroyer le droit de percevoir un salaire dans la caisse royale de la ville qui ne manquait pas d'être richement pourvue par le très lucratif commerce de perles. Les *vecinos* du Cabo de la Vela avait tout prévu en menant en amont de leur migration des tractations administratives avec l'Audience de Santo Domingo et le roi pour garantir la pérennité de leur autonomie au río de la Hacha.

En 1545, une instruction de l'Audience de Santo Domingo<sup>230</sup> fut envoyée au Conseil des Indes afin de recevoir une autorisation de procéder au transfert de la ville<sup>231</sup>. Les magistrats de l'Audience ont tout autant intérêt de soutenir les habitants dans leur requête de garder leur autonomie, car cela lui permettait de garder une mainmise directe sur le *cabildo*. Ce qui transparaît comme le plus frappant dans cette enquête, c'est l'opposition fortement prononcée de rester indépendant vis-à-vis du pouvoir du gouverneur, au point d'accepter de rester dans le désert du nord de la péninsule plutôt que d'avoir une vie plus douce, mais sans autonomie politique :

---

<sup>229</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, *op. cit.*, p. 252. « Y en el mismo lugar pobló Luis Pardo / Un pueblo que llamó Villaviciosa, / Que fue por don Alonso Luis de Lugo, / Por ponelles encima cierto yugo ».

<sup>230</sup> A.G.I., Patronato 195, R 13 : Enquête de l'Audience de Santo Domingo sur la population du Río de la Hacha, 11 janvier 1545.

<sup>231</sup> CURVELO Weidler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 14.

« Parce que si la population qui là-bas, audit Río de la Hacha soit établie, soit sujette à la *gobernación* et juridiction dudit don Alonso [Luis de Lugo], il apparaît à ce témoin qu'il serait bien mieux au Cabo de la Vela, sans faire de migration, qui ne soit audit Río. Parce que ledit Alonso commet de grandes injustices et dommages aux *vecinos* qui sont sous sa juridiction et il leur prend leurs biens par la force et contre leur volonté, sans les écouter et sans cause ni raison aucune et de fait, parce qu'il est gouverneur et justice sur la terre<sup>232</sup> »

Le roi finit par maintenir l'ensemble des privilèges du Cabo de la Vela à la ville qui se fait désormais connaître sous le nom de Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Río de la Hacha<sup>233</sup> ainsi que ses 8 lieues de juridiction, n'en déplaie au gouverneur de Santa Marta<sup>234</sup>.

L'île de la Margarita devient le nouveau centre de l'industrie des perles en Amérique en 1573 lorsque de nouvelles ressources de perles sont trouvées sur la petite île proche de Coché<sup>235</sup>. Une partie des pêcheries de perles avec la caisse royale attenante<sup>236</sup> sont déplacées vers l'île Margarita. Dans les faits, ce sont les pêcheurs de Río de la Hacha qui se sont rendus sur l'archipel margaritain pour chercher de nouvelles perles. Les liens qui unissent ces deux espaces de la Caraïbe ne se sont pas coupés depuis le transfert des institutions municipales au Cabo de la Vela et ils sont bien au contraire à l'origine de ces expéditions. La primauté de la découverte leur revient donc, quand bien même l'île de la Margarita pratique également la pêche de perles. Le roi les récompense de cette découverte en leur octroyant cette extension territoriale de leurs activités dans la région qui fut autrefois leur premier établissement en Amérique. Cet exemple

---

<sup>232</sup> FRIEDE Juan, *Documentos inéditos para la historia de Colombia, op. cit.*, vol. 8.: « porque si la población que allí, en el dicho Río de la Hacha se hubiese de hacer, hubiese de estar sujeta a la gobernación y jurisdicción del dicho don Alonso [Luis de Lugo], le parece de este testigo qué estaría muy mejor en el Cabo de la Vela, sin hacer mudanza, que no en el dicho Río. Porque el dicho don Alonso hace grandes injusticias y agravios a los vecinos que están debajo de su jurisdicción y les toma su hacienda por fuerza y contra su voluntad, sin oírles y sin causa ni razón alguna y de hecho, por ser gobernador y justicia de la tierra ».

<sup>233</sup> A.G.I., Caracas 1, L 1, fol. 124 v°-125 v° : Le 14 septembre 1547, cédule royale octroyant le nom de ville de Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Río de la Hacha et permettant à la ville de garder les privilèges obtenus au Cabo de la Vela.

<sup>234</sup> *Ibid.*, fol. 127 r°-128 r° : Le 13 octobre 1547, cédule royale octroyant 8 lieues de juridiction à la municipalité de Nuestra Señora de los Remedios de Río de la Hacha.

<sup>235</sup> OTTE SANDER Enrique, *Cedularios de la monarquía española de Margarita, Nueva Andalucía y Caracas (1553-1604). T. I. cedulario de Margarita (1553-1604) / compilación y estudio preliminar por Enrique Otte*, Caracas, Edición de la Fundación John Boulton Fundación Eugenio Mendoza y Fundación Shell, 1967, p. XV.

<sup>236</sup> A.G.I., Caracas 2, L 1, fol. 14 r°-15 r° : Le 25 novembre 1574, cédule royale autorisant les haciendas et la caisse royale de Río de la Hacha à migrer vers Coché.

manifeste pleinement le principe qui régit la mobilité de la ville depuis ces origines : l'éternelle quête de nouvelles perles. Néanmoins, la ville de Río de la Hacha n'effectue pas de nouvelle migration. Les *dueños de canoas*<sup>237</sup> qui détiennent des *haciendas de perlas* sur la Guajira font le transfert de leurs propriétés grâce à l'autorisation royale sans avoir à renoncer à leur privilège de *vecino riohachero*<sup>238</sup>.

Ville nomade qui s'est cherché un endroit rentable et habitable, Río de la Hacha est pleinement tournée vers l'espace atlantique et caribéen. La pêche des perles l'a menée vers les rivages de la Terre Ferme et c'est également cette pêche qui dicta son occupation d'une Guajira qui reste éminemment sous le contrôle des populations préhispaniques.

---

<sup>237</sup> *Dueños de canoas* est une autre appellation qui désigne les *señores de canoas*, cette élite économique et politique des pêcheries de perle américaines.

<sup>238</sup> Gentilité de Río de la Hacha.

## Partie II : Les différentes occupations de l'espace rural

La motivation première de la présence espagnole en Guajira consiste à exploiter ses ressources pour en tirer un bénéfice financier, tant pour les particuliers que pour la Couronne. Les différentes productions économiques initiées sont autant de fronts d'expansion où la « frontière » se modélise et elles dévoilent le type de rapport qu'entretient la société hispano-américaine avec son espace environnant. Ces productions sont au nombre de trois : les pêcheries de perles, les exploitations minières et l'élevage de bétail.

### **a. Les pêcheries de perles**

La pêcherie de perles justifie l'arrivée des Espagnols sur le littoral de la Guajira, elle préexiste à la migration des *vecinos* de Cubagua et à l'érection de la ville de Nuestra Señora de los Remedios. Ce type d'établissement fait l'objet de différentes dénominations dans les sources dont les significations ne doivent pas être confondues : *ranchería*, *granjería*, *pesquería* et *hacienda de perlas*<sup>239</sup>. Les pêcheries de perles sont des établissements à caractère mobile puisqu'elles se déplacent en fonction de l'abondance et du tarissement des perles qu'elles extraient des fonds marins<sup>240</sup>. Pour la région de la Guajira, la côte nord allant du Cabo de la Vela jusqu'au Río de la Hacha constitue le littoral où se déplacent les pêcheries de perles du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. La première d'entre elles est établie au site du Cabo de la Vela en 1538. La plupart des auteurs s'accordent pour situer l'un des sites de pêche au niveau de la lagune de San Juan dans les années 1540<sup>241</sup>. La localisation précise des différents sites est difficilement identifiable, les sources ne donnent que peu d'indications géographiques sur ce point. Il n'est pas impossible qu'à partir des années 1570, la pêcherie se soit rapprochée de la ville pour des raisons de sécurité par rapport les Indiens, voire que les activités de pêches cessèrent pendant de longues périodes :

---

<sup>239</sup> Voir le Glossaire.

<sup>240</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*, p. 34.

<sup>241</sup> MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, *Una empresa de perlas*, *op. cit.*, p. 13.

SOCORRO VÁSQUEZ C., « Perlas, cadenas y avemarías La esclavitud en La Guajira del siglo XVI », *art. cit.*, p. 72.

GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*

« En plus des autres dommages référés que lesdits Indiens firent auxdits troupeaux, ils furent à la *granjería de las perlas* et dans ses *rancherías*, ils tuèrent quantité d'Espagnols de ceux qui s'y trouvaient. Et si certains, avec les Noirs de la *pesquería de perlas*, avec beaucoup d'empressement, ne se furent jetés à l'eau et ne s'embarquèrent comme ils s'embarquèrent dans les canoës qui étaient ancrés dans le port de ladite *granjería*, ce témoin pense pour sûr que les Indiens les auraient tous tués et brûlé les canoës comme ils firent avec les maisons de ladite *ranchería*, qu'on nomme depuis La *Ranchería Quemada*. Et ce témoin le vit comme *señor de canoas* que, voyant les dommages que lesdits Indiens avaient faits et ceux que d'ordinaire ils faisaient, ce témoin et les autres *señores de canoas* dépeuplèrent et retirèrent la *granjería de perlas*, et elle fut plusieurs années sans la repeupler<sup>242</sup> ».

En outre à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle les pêcheries sont presque à l'arrêt de leurs activités, les canoës pourrissent depuis des années dans la vase du río *Ranchería* « *pour avoir approvisionné et non abandonné la pesquería, cela leur fut très coûteux pour n'avoir pêché aucune chose durant plusieurs années*<sup>243</sup> ». Le début du XVII<sup>e</sup> siècle marque en effet un ralentissement de l'activité jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui ne revient jamais à son intensité du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>244</sup>. Outre la guerre et le manque de ressources, la concurrence des pêcheries de perles en pleine expansion sur la côte pacifique de la Nouvelle Espagne, en particulier dans le Golfe de Californie, met à mal la productivité déclinante dans l'espace caribéen. Enfin, les

---

<sup>242</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 29v<sup>o</sup>-30 r<sup>o</sup> : Questionnaire auprès de *vecinos* de Río de la Hacha sur les rapports avec les Indiens de la région. Réponses du 5<sup>ème</sup> témoin reçues le 3 novembre 1607. « Demás de los daños referidos que los dichos indios hicieron en los dichos hatos, fueron a la granjería de las perlas. Y en las rancherías de ellas, mataron cantidad de españoles de los que en ella había. Y si algunos con los negros de la pesquería de perlas, con mucha presteza, no se echaron al agua y embarcaron como se embarcaron en las canoas, que estaban surtas en el puerto de la dicha granjería, tiene este testigo por muy sin duda que a todos los mataran los dichos indios y quemaran las canoas como hicieron en las casas de la dicha ranchería, por lo cual desde entonces acá se llama La *Ranchería Quemada*. Y vio este testigo como señor de canoas que, viendo daños que los dichos indios habían hecho y los que de ordinario hacían, este testigo y los demás señores de canoas despoblaron y alzaron la granjería de perlas, y estuvo muchos años sin poblarse en ella. ».

<sup>243</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 15, N 112, fol. 1 r<sup>o</sup> : Le 15 octobre 1612, lettre du gouverneur de Santa Marta, Diego de Argote : « por aquel haber sustentado y no desamparado la granjería, les ha sido de grandísima costa por no haberse pescado cosa alguna en muchos años ».

<sup>244</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 49.



manufactures d'imitation de gemmes à Venise dévaluent le prix des perles américaines sur le marché européen<sup>245</sup>.

Cette forme d'occupation du territoire n'en reste pas moins vivace jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle où les perles de Río de la Hacha restent encore célèbres<sup>246</sup>. Par ailleurs, la permanence de sa présence en fait le point de peuplement hispanique le plus à l'ouest de la frontière guajira. Visuellement, une pêcherie ressemble à un conglomérat de cahutes faites de bois tressé et couvertes de paille, le tout encerclé d'une palissade pour la protéger des dangers extérieurs<sup>247</sup>. Une récente fouille archéologique menée sur le site du Cabo de la Vela enseigne qu'elle suivait un schéma de ségrégation dans l'espace entre Espagnols libres et esclaves indiens et africains<sup>248</sup>. Effectivement, la population se compose essentiellement d'Indiens capturés ou acquis dans des *rescates* venant essentiellement des Petites Antilles, du Venezuela, de la Sierra Nevada de Santa Marta et parfois du Brésil. En revanche, peu furent les Indiens de la Guajira même à servir de plongeurs dans les pêcheries espagnoles<sup>249</sup>. Serait-ce le signe d'une première résistance aux Espagnols ? Quoi qu'il en soit, la main-d'œuvre indigène fut progressivement remplacée par la main-d'œuvre africaine au cours des années 1570 à la suite d'un arrêt promulgué par le gouverneur de Santa Marta au nom du roi<sup>250</sup>. Le reste des habitants se compose d'esclaves noirs, de femmes indiennes pour les services quotidiens et des quelques canotiers et majordomes blancs au service des *dueños de canoas* qui n'y sont jamais présents<sup>251</sup>. L'administration de cet établissement relève d'une législation particulière, essentiellement décidée sous le règne de Philippe II, qui lui attribue son propre conseil municipal constitué d'un *alcalde* et de quatre députés<sup>252</sup>. Ces postes sont détenus par les *dueños de canoas* résidant à Río de la Hacha,

---

<sup>245</sup> MOSK Sanford A., « Spanish Pearl-Fishing Operations on the Pearl Coast in the Sixteenth Century », dans *The Hispanic American Historical Review*, vol. 18, n° 3, 1938, p. 392- 400.

<sup>246</sup> JULIÁN Antonio, *La Perla de la América provincia de Santa Marta, reconocida, observada y expuesta en discursos históricos*, Paris, impr. de Thuno, 1854 [1784].

<sup>247</sup> BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », *art. cit.*, p. 4.

<sup>248</sup> BERNAL AVÉRALO Marcela, « Control social en el asentamiento colonial Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Cabo de la Vela », dans, INSTITUTO COLOMBIANO DE ANTROPOLOGÍA E HISTORIA (ICANH) (éd.), *Revista Colombiana de Antropología*, vol. 51, n° 2, décembre 2015, p. 241- 263.

<sup>249</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*, p. 38- 39.

<sup>250</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 38.

<sup>251</sup> GONZÁLEZ Tatiana, « Pesquería de perlas durante la Colonia en Nuestra Señora de los Remedios », *art. cit.*, p. 29.

<sup>252</sup> *Recopilación de Leyes de las Indias*, Loi II, Titre XXV, Livre IV : Cédule de Philippe II du 24 mai 1579.

cumulant les offices de la ville et de la pêche<sup>253</sup>, qui tardent à appliquer leur création puisqu'en 1600, une cédula royale exige qu'un *cabildo* soit présent sur le site<sup>254</sup>. Comme le souligne Francisco Domínguez Compañy<sup>255</sup>, les pêcheries de perles sont l'une des rares organisations hispaniques en Amérique qui tiennent des réunions de *cabildo* ouvertes, ce qui ouvre la participation à la politique locale aux *vecinos* autres que ceux de la municipalité. La pêche de perle reproduit en un espace réduit les institutions municipales et la ségrégation ethnique dans l'espace propre aux villes hispano-américaines, vitrine de la société hispano-américaine en territoire indien.

### **b. L'or de Buritaca**

Dès les années 1540, les *dueños de canoas* conduisent des expéditions de recherche de nouvelles sources de profits possibles dans la région. Celles-ci sont sûrement motivées par l'inquiétude de voir un jour la production de perles décliner par épuisement de la ressource dont il faut prévoir la compensation. Le massif de la Sierra Nevada toute proche captive leur curiosité à savoir si elle ne regorgerait pas de gisement aurifère ou argentifère. Après quelques recherches dans cette région, ce qui signifie pénétrer dans la juridiction du gouverneur de Santa Marta. En 1548, ils érigent un village dans la vallée de Buritaca où, semble-t-il, une mine d'or a été découverte. En concédant la possession de ce nouvel espace à la ville de Río de la Hacha, le roi permet aux *dueños de canoas* d'organiser juridiquement ce village qui se voit doté de ses propres *alcaldes*, d'une maison de fonte de l'or et d'une église<sup>256</sup>. Bien que la mine ne s'avère pas suffisamment abondante pour remédier à la fin prochaine des perles, son attribution à la ville des pêcheurs et son rattachement à l'Audience de Santo Domingo constituent un véritable pied de nez au gouverneur de Santa Marta qui se voit lésé d'une partie de son territoire et des

---

<sup>253</sup> Une loi interdit le cumul d'offices en plus de ceux du *cabildo* de la pêche, ce qui indique que cette vénalité des charges exista dans la pratique. *Ibid.*, Loi IV : Ordonnance 14 de Philippe II, 18 mai 1591.

<sup>254</sup> A.G.I., Caracas 1, L 3, fol. 37 v<sup>o</sup>-38 r<sup>o</sup> : Le 13 octobre 1600, cédula royale demandant au gouverneur des informations sur le *cabildo* de la pêche de perles de Río de la Hacha.

<sup>255</sup> COMPAÑY Francisco Domínguez, « Municipal Organization of the Rancherías of Pearls », *art. cit.*

<sup>256</sup> CURVELO Weidler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 18.

ressources qu'il contient. Dans la même vallée de Buritaca, ils développent des activités agricoles et d'élevage par le travail d'Indiens des pêcheries de perles<sup>257</sup>.

### c. L'élevage dans les savanes d'Orino

Une autre ressource potentielle, qui peut éviter la ruine des perles, génère un investissement croissant de la part des *dueños de canoas* : l'élevage. Un phénomène similaire à celui des premières îles caribéennes découvertes par Colomb se dessine pour Río de la Hacha. En effet, à cause de la fin du cycle de l'or et l'appel des conquêtes continentales, les grands propriétaires de l'île d'Hispaniola avaient investi dans l'élevage à grande échelle, davantage pour la production de cuir à destination des marchés européens que de la viande<sup>258</sup>. Il semblerait que la même opération se soit produite pour les habitants de la Guajira. Cette activité requiert cependant de grands espaces et des ressources hydriques pour nourrir le bétail. Un élan d'occupation des terres de la péninsule s'instaure en direction de l'est, en plein territoire indien, dans les savanes d'Orino<sup>259</sup>. Les terres semblent d'ailleurs plus que propices à l'élevage puisqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ces savanes sont les plus peuplées en bétail de toute la région, *gobernación* de Santa Marta incluse :

« En revanche ces troupeaux de bétail fondés dans les savanes de Orino acquièrent de l'importance où en 1594 le gouverneur de Manso de Contreras fonda un village appelé Adelantado. [...] Les têtes de bétail atteignaient le numéro de 40.000.<sup>260</sup> »

La frontière s'exprime magistralement dans ces établissements pastoraux par l'introduction d'animaux domestiques jusqu'alors inconnus des Indiens et la détérioration du paysage déjà sec de la Guajira que causa certainement l'intensité de l'activité d'élevage. Ces troupeaux furent

---

<sup>257</sup> MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, *Una empresa de perlas*, op. cit., p. 28.

<sup>258</sup> SEBASTIÁN Lorenzo Eladio López y et MORENO Justo Luis del Río, « La ganadería vacuna en la isla Española (1508-1587) », dans, UNIVERSIDAD COMPLUTENSE MADRID (éd.), *Revista complutense de historia de América*, n° 25, 1999, p. 11- 49.

<sup>259</sup> Cf. carte Annexe 3.

<sup>260</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, op. cit., p. 64. « En cambio sí tuvieron importancia aquellos hatos de ganado fundados en las sabanas de Orino donde en 1594 el gobernador Manso de Contreras fundó el pueblo llamado del Adelantado. [...] Las cabezas de ganado alcanzaban el número de 40.000. »

sources de tensions avec les Indiens qui les attaquaient régulièrement. Lorsqu'ils le faisaient, les témoignages insistaient sur la perte du cuir de ces exploitations ce qui révèle que ce produit constituait la principale perte économique pour eux<sup>261</sup>. Face à ces attaques, les *dueños* tentent de convaincre le roi de leur venir en aide, non pour soutenir la production de perles, mais afin que perdure l'expansion agricole vers des savanes propices à l'élevage :

« Ce témoin sait en tant que personne qui depuis longtemps réside dans cette ville que, si lesdits Indiens étaient assujettis et pacifiés de manière à ce qu'avec sécurité les *vecinos* de cette ville puissent avoir dans lesdites savanes d'Orino leurs troupeaux de bétail peuplés, cela serait d'un grand bénéfice à la Real Hacienda, puisque de ces savanes ils pourraient élever jusqu'à cent mille têtes de bétail au maximum pour être comme elles sont l'une des meilleures savanes connues dans les Indes, pour ne pas avoir de tigres ni de lions ni d'autres animaux ni vermines qui nuisent au bétail, et pour cela il se multiplie dans lesdites savanes et plus ; et ainsi, comme il l'affirme, il serait d'un grand bénéfice à ladite Real Hacienda pour l'important *diezmo* qu'il procurerait. Et il serait d'un grand bénéfice et satisfaction pour les *vecinos* de cette ville.<sup>262</sup> »

La baisse de la production de perles, tant qu'elle restait spatialement limitée à quelques points de la côte, ne suscita pas tant de velléités avec les Indiens locaux, hormis pour se procurer de l'eau. Ces tensions prirent plutôt de l'ampleur quand les *vecinos* de Río de la Hacha commencèrent à s'intéresser aux terres d'Orino pour faire paître leurs troupeaux. L'espace d'intermédiaire entre la société hispanique et la société indienne se cristallise autour de ces plaines où les Indiens ont nettement l'avantage en repoussant continuellement les installations

---

<sup>261</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 34 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « quemaron los dichos indios en los dichos hatos mucha cantidad de cueros de vaca al pelo que en ellas había ».

<sup>262</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 22 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « este testigo sabe cómo persona que a mucho tiempo que está en esta ciudad, que si los dichos indios se allanasen y pacificasen de manera que, con seguridad, los vecinos de esta ciudad pudiesen tener en las dichas sabanas de Orino sus hatos de ganado poblados, sería de mucho acrecentamiento a la Real Hacienda, respeto de que en ellas se podrían criar de cien mil cabezas de ganado para arriba por ser como son unas de las mejores sabanas que se sabe que hay en las Indias, por no haber en ellas tigres ni leones ni otros animales ni sabandijas que hagan mal al ganado y por lo cual se multiplica en las dichas sabanas con grande extremo; y así, como dicho tiene, por el mucho diezmo que daría. Y sería de mucho acrecentamiento y provecho a los vecinos de esta ciudad. ».

agricoles espagnoles<sup>263</sup>. Notre postulat est que la frontière se fige pendant le XVII<sup>e</sup> siècle autour de ces savanes, institutionnalisant des rapports de forces et d'échanges entre les deux mondes autour de points naturels de cet environnement. Mais nous réservons cette démonstration au travail que nous dédions l'année prochaine sur la Guajira.

---

<sup>263</sup> Le corpus de source suivant comporte sur plus de trente ans de multiples répétitions, année après année, de troupeaux installés dans l'Orino puis repoussés par les Indiens, puis réinstallés, etc. : A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119 : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607

### Partie III : Une enclave politique connectée

Le cas d'étude de la ville de Río de la Hacha avec les privilèges qui lui furent accordées par la Couronne se révèle être un gouvernement de nature oligarchique entre les mains de l'élite économique : les *dueños de canoas*. De ce constat, nous entendons comprendre la pratique du pouvoir par ce groupe dominant dans la juridiction autonome et réduite qui fut celle de Nuestra Señora de los Remedios del Río de la Hacha. Cette approche retrace ainsi le parcours de l'un de ces seigneurs des canoës, le maréchal Miguel de Castellanos, qui apparaît comme une figure politique centrale dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Personnage autant récurrent dans la bibliographie que dans les sources, son assise politique sur le conseil municipal et sur les *vecinos* prédomine durant les années 1560-1580 et la volonté du *cabildo* se trouve être bien souvent la sienne. Bien entendu, la situation d'autonomie de la ville, son importance économique tournée vers les perles et sa position de ville-frontière face aux Indiens de la Guajira furent des conditions favorables à l'ascension de ce personnage. Les autres leviers de son pouvoir résident dans sa richesse personnelle, dans ses réseaux d'influence et de clients qu'il entretient ainsi que d'un emploi de la violence physique lorsqu'il ne reste plus aucun autre recours.

#### **a. Antécédents de la famille Castellanos**

L'arrivée des Castellanos en Amérique remonte à la génération du grand-père du maréchal. Celui-ci, qui portait également le nom de Miguel de Castellanos, faisait partie des anciens soldats de sa Majesté ayant servi dans les guerres d'Italie et dans les Flandres :

« Et ledit Miguel de Castellanos, son bisaïeul, après avoir fait quelques services pour notre royale Couronne en l'année 1515 dans la guerre et la bataille d'Uldrense [difficilement lisible] et dans les guerres d'Italie, de Frise et de Gueldre en charge et office honorables, faisant office de maître de camp général et conduisant à Sa Sainteté une ambassade particulière de la part du seigneur empereur Maximilien avec cent Allemands en présents de ceux qui furent prisonniers dans la bataille du Château de Beribia. Et sa personne étant recommandée par deux de ses lettres, il passa

aux Indes durant le commencement de la découverte où il occupa l'office de comptable de ma Real Hacienda sur l'île de San Juan de Puerto Rico.<sup>264</sup> »

Avant d'occuper son poste à San Juan de Puerto Rico, il opéra comme comptable royal à Cumana<sup>265</sup> lorsque cette région fut concédée à Bartolomé de las Casas<sup>266</sup>. Ce bisaïeul continua de servir le roi en ses Indes occidentales en assumant la charge du premier *tesorero real* de sa Real Hacienda à Cubagua en 1528.<sup>267</sup> Il est très probable qu'il eut fini ses jours dans la péninsule ibérique, ayant obtenu une licence pour rentrer en Espagne en 1530<sup>268</sup>, car sa mort est attestée en 1531<sup>269</sup>.

Ce même document informe le lecteur du transfert de la charge de *tesorero* en héritage à Francisco de Castellanos, père du maréchal. Né à Sahagún dans la région de Burgos, il épousa Inés de Ocampo, également originaire de Castille dans la ville de Zamora<sup>270</sup>. Si la procédure d'attribution reste entre les mains du roi, l'office n'en reste pas moins transmis au sein de la famille. Francisco fait partie des personnages influents de Nueva Cádiz puis du Cabo de la Vela. En plus d'occuper le poste de *tesorero real*, donc défendant les intérêts financiers de la Couronne pour cette production très lucrative que sont les perles, Enrique Otte indique qu'il vécut un moment à la Cour d'Espagne où il devint un homme de confiance auprès de l'impératrice. Celle-ci aurait fait en sorte que dès 1529 il soit nommé *regidor* du *cabildo* de la

---

<sup>264</sup> A.G.I., Quito 54, N 13 : Information d'office et rapport de Juan Sarmiento de Villandrado, *vecino* de Quito, 1680 : « Y el dicho Miguel de Castellanos, su bisabuelo, después de haber hecho algunos servicios a mi Corona Real el año de quinientos y quince en la guerra y batalla del Uldrense y en las guerras de Italia, Frisa y Gredes, en cargo y oficio honrosos, haciendo oficio de maestro de campo general y llevando a su Santidad particular embajada de parte del señor emperador Maximiliano y cien alemanes de presente de los que fueron presos en el reencuentro del Castillo de Beribia. Y recomendado su persona por dos cartas suyas, pasó a las Indias en el principio de su descubrimiento donde hizo oficio de contador de mi Real Hacienda de la isla de San Juan de Porto Rico. »

<sup>265</sup> Région à l'Est du Venezuela

<sup>266</sup> OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe*, *op. cit.*, p. 310.

<sup>267</sup> A.G.I., Panama 234, L 3, fol. 223 r°-223 v° : Le 12 septembre 1528, provision royale nommant *tesorero* de l'île de Cubagua Miguel de Castellanos.

<sup>268</sup> A.G.I., Panama 234, L 4, fol. 92 r°-92 v° : Licence à Miguel de Castellanos pour venir en Espagne.

<sup>269</sup> *Ibid.*, fol. 116 r°-117 v° : Provision royale concédant à Francisco de Castellanos, fils de Miguel de Castellanos, la charge de *tesorero* de l'île de Cubagua, qu'il obtint de son père avant sa mort.

<sup>270</sup> A.H.N., Om Caballeros Santiago, Exp. 6330, fol. 3r° : Concession du titre de Chevalier de l'Ordre de Santiago à Francisco de Peralta et de Castellanos, *alguacil mayor* de l'Inquisition de Río de la Hacha, 1637.

Nueva Cádiz alors qu'il ne quitta la Cour qu'en 1531<sup>271</sup>. Francisco de Castellanos fait partie de la génération des *dueños de canoas* qui déplacèrent les activités de pêche vers la Guajira en 1539 puis les instances municipales dans le courant des années 1540.

C'est sur l'île de Cubagua que Miguel de Castellanos vit le jour, à une date qui reste inconnue. Son mariage avec Juana de Ribas<sup>272</sup> relève de l'alliance matrimoniale entre la famille des Castellanos, qui occupe depuis trois générations la charge de *tesorero*, la famille des Ribas, dont le père de l'épouse, Juan, fut un des membres de l'élite économique et occupa des charges comme *procurador*<sup>273</sup> et *alcalde ordinario* en 1543<sup>274</sup>. Ainsi, les multiples héritages et les alliances contractées par des mariages des Castellanos font du maréchal un personnage ancré dans la vie politique de sa ville de résidence, Río de la Hacha. En outre, sa tante María de Barrionuevo se trouve être l'épouse d'Alonso de la Barrera, détenteur d'une hacienda de perles à Río de la Hacha et fils du plus important des *señores de canoas* de l'Amérique, Juan de la Barrera<sup>275</sup>. Son fils vend la propriété de son père en 1562 au maréchal Miguel de Castellanos dans des circonstances qui échappent à l'entendement de María Angeles Eugenio puisque ce fils, Hernando, continua de résider dans la ville portuaire plus de quinze années après la vente<sup>276</sup>. Toujours est-il qu'à la fin des années 1560, le maréchal possède l'une des trois haciendas de perles restantes dans la ville et continue de résider sur place à la différence d'autres *señores de canoas* qui gèrent leurs affaires depuis Séville<sup>277</sup>. Sa position économique à l'entrée des années 1570 est plus que confortable dans les confins de la Monarchie et se double alors d'une assise politique.

---

<sup>271</sup> OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe*, *op. cit.*, p. 310- 311. « entre 1529 y 1531, se convirtió en el hombre de confianza de la emperatriz, que ya en junio de 1529 lo nombró regidor de Nueva Cádiz. ».

<sup>272</sup> A.H.N., Om Caballeros Santiago, Exp.6330, fol. 3r° : Concession du titre de Chevalier de l'Ordre de Santiago à Francisco de Peralta et de Castellanos, *alguacil mayor* de l'Inquisition de Río de la Hacha, 1637.

<sup>273</sup> OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe*, *op. cit.*, p. 351.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 498.

<sup>275</sup> MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, *Una empresa de perlas*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 27. Ana de la Barrera et son époux Melchor Maldonado gèrent l'hacienda qu'ils ont hérité de Juan de la Barrera depuis Séville en Espagne sans jamais avoir franchi l'Atlantique.



## **b. Le contrôle des institutions municipales et ses dérives**

Miguel de Castellanos n'a pas bonne presse dans les sources qui le mentionnent et dans la bibliographie qui l'évoque. Rafael David Nieto Bello développe une partie de son étude de la *gobernación* de Santa Marta en la confrontant aux « *esclavagistes provenant de Río de la Hacha comme le maréchal Miguel de Castellanos*<sup>278</sup> ». Dans les cartes qu'il joint à sa publication, une figure de la légende représente un espace maritime et terrestre d'« influence du Maréchal Castellanos<sup>279</sup> », comme si la juridiction de la ville se confondait avec le pouvoir du maréchal. Deux des corpus de sources consultées sont des pièces qui portent préjudice à Castellanos à deux moments de son existence. Le premier regroupe des lettres et témoignages des frères de Lerma, *vecinos* de Río de la Hacha, s'étant exilé en 1577 à Santa Marta et dénonçant la tyrannie du maréchal dans leur ville d'origine<sup>280</sup>. Le second compile des lettres, témoignages et ordonnances rédigés sous la direction de Gaspar de Torres, juge de l'Audience de Santo Domingo débarqué à Río de la Hacha en janvier 1588 pour prélever le montant d'une amende imputée au maréchal<sup>281</sup>. Celui-ci fut en effet accusé d'avoir participé à un commerce de contrebande d'esclaves avec le corsaire anglais John Hawkins. Le contexte de rédaction de ces sources met en évidence la controverse qui entoure ce personnage sur sa pratique du pouvoir discrétionnaire.

C'est que le cadre de la juridiction, dont le seul contrôle peut venir de l'Audience de Santo Domingo et du Conseil des Indes, permet au maréchal d'avoir une marge de manœuvre sans qu'une instance locale supérieure n'y contrevienne. Les frères de Lerma font état des carences d'inspection de la cour d'Hispaniola pour être trop distante de la Guajira :

---

<sup>278</sup> NIETO BELLO Rafael David, *Por el Buen gobierno y Provecho de los Indios naturales: una etnohistoria del conocimiento a través de las Relaciones Geográficas y Cartas de gobierno de la gobernación de Santa Marta (1574-1585)*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia (ICANH), Área de Historia, 15 décembre 2017, p. 8- 9.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>280</sup> A.G.I., Santa Fe 124, N 25 : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha.

<sup>281</sup> A.G.I., Santo Domingo 51, R 10, N 101 : *Expediente* sur l'attitude de l'évêque de Santa Marta à l'encontre du juge de commission Gaspar de Torres quand il fut à récupérer la dette de Miguel de Castellanos envers la Real Hacienda de Santo Domingo (1587-1588).

« Pour ne pas y avoir [à Río de la Hacha] plus de justice que celle des *alcaldes ordinarios* chaque année dont les juges supérieurs sont le président et les *oidores* de la Royale Audience de Santo Domingo de l'île Hispaniola qui est depuis l'outremer à plus de cent cinquante lieues.<sup>282</sup> »

De surcroît, les moyens militaires du maréchal s'avèrent être les meilleurs pour protéger la ville des incursions indiennes de la proche frontière avec les populations de la Guajira comme le présente l'évêque Sebastián de Ocando auprès du roi :

« le maréchal Miguel de Castellanos *vecino* de cet établissement de Río de la Hacha est puissant dans ce village et a beaucoup d'esclaves et est très craint des Indiens qui sont de guerre ici et amène ceux de paix quand il le souhaite contre les Français, il a les moyens d'approvisionner des soldats dans ce village pour sa défense, tous les autres *vecinos* sont très pauvres, seul cet homme riche et habile à la guerre [que l'on fait] dans cette terre et s'il ne défend pas ce village, il n'y a aucune défense.<sup>283</sup> »

La riche propriété de Miguel de Castellanos s'avère être un rempart contre la perte de Río de la Hacha qui menace constamment de se dépeupler face aux attaques répétées dont elle est la cible, tant par les Indiens que par les flibustiers, et la difficulté croissante de trouver de nouvelles perles sur le littoral de la péninsule.

Le maréchal a conscience de sa position indispensable et en tire parti pour asseoir son pouvoir. Au fil des années, il a su placer les membres de sa famille, ses amis et ses clients aux postes clés de la municipalité<sup>284</sup>. Grâce à cela, il contrôle l'ensemble des organes décisionnels et judiciaires de la ville. Pour entretenir ses obligés, il ne se prive pas de spolier les biens de ses

---

<sup>282</sup> A.G.I., Santa Fe 124, N 25, fol. 2 v° : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha : « por no haber en ella más justicia de los alcaldes ordinarios cada año cuyos jueces superiores son el presidente y oidores de la Real Audiencia de Santo Domingo de la isla Española que está desde el ultramar más de ciento y cincuenta leguas. »

<sup>283</sup> Lettre de l'évêque Sebastián de Ocando au roi de 1580 citée dans LANGEBAEK Carl Henrik, *Indios y españoles en la antigua provincia de Santa Marta, Colombia: Documentos de los siglos XVI y XVII*, Bogotá, Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales, Centro de Estudios Socioculturales e Internacionales (CESO), Ediciones Uniandes, 2007, p. 57.

<sup>284</sup> A.G.I., Santa Fe 124, N 25, fol. 2 v° : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha : « d'ordinaire il y place les *regidores* et *alcaldes ordinarios*, choisissant ses parents et amis, lesquels en tout et pour tout n'administrent la justice et ne font pas d'autre chose sinon ce que ledit maréchal veut et ordonne » ; « de ordinario pone los regidores y alcaldes ordinarios en ella, eligiendo a sus parientes y amigos, los cuales en todo y por todo no administran justicia ni hacen otra cosa sino lo que el dicho mariscal quiere y ordena ».

rivaux politiques<sup>285</sup> et de les couvrir judiciairement lorsque ceux-ci commettent délits et crimes :

« [Il peut] oser, ledit Pedro Álvarez de León, à faire ce qui est dit pour être parent dudit maréchal et être certain que pour être [le maréchal] la justice, il ne devait pas le punir [...]. Et en plus de cela, le témoin vit que ledit Pedro Álvarez de León en cette même année de 1577, après que ce soit passé ce qui fut déclaré, entra dans la maison d'une veuve *vecina* de ladite ville du Río de la Hacha qui s'appelle María de Vera, femme honorable. Et il eut avec elle de vilains mots, l'appelant putain et en plus de cela il la frappa avec un bâton [illisible] ce qui lui fit un bleu. Et elle fut de cela plusieurs jours malades [...] [et il le fit] parce qu'il disait qu'elle donnait ses amours à d'autres et non audit Pedro Álvarez de León.<sup>286</sup> »

Protégé lui-même par la justice de sa ville, il n'est pas impossible que le maréchal se soit adonné à la contrebande d'esclaves, ce dont il fut accusé. Le fait est qu'en 1567, le maréchal qui partit en délégation auprès d'Hawkins se vanta d'avoir refusé le commerce avec lui, mais que, les Anglais engageant le combat, la ville fut contrainte d'accepter l'achat d'esclaves noirs<sup>287</sup>. Les marins anglais présentent un tout autre discours, affirmant qu'« *en partie par le désir de Noirs des Espagnols, et en partie par amitié avec le Trésorier [Miguel de Castellanos], nous obtînmes un commerce secret : après quoi les Espagnols eurent recours à nous pendant la nuit et nous achetèrent le nombre de 200 Noirs*<sup>288</sup> ». Le cas de Castellanos expose les possibilités de contrebande qui s'offrent à la Guajira, loin du regard des agents de la Couronne.

---

<sup>285</sup> *Ibid.*, fol. 8 v° : « et le même chagrin s'empara dudit Gerónimo de Lerma Saldaña avec Baltasar de Castellanos, frère dudit maréchal, de la part dudit frère pour ne pas lui avoir donné lesdites maisons » ; « y la misma pesadumbre tomó el dicho Gerónimo de Lerma con Baltasar de Castellanos, hermano del dicho mariscal por parte del dicho su hermano por no haberle dado las dichas casas ».

<sup>286</sup> *Ibid.* fol 7 v°-8 r° : « atreverse el dicho Pedro Álvarez de León a hacer lo que dicho tiene fue mediante ser pariente del dicho mariscal y estar cierto que por ser lo la justicia no le había de castigar [...] Y demás de eso, vio este testigo que el dicho Pedro Álvarez de León en este mismo año de setenta y siete después de lo que declarado tiene, entró en casa de una viuda vecina de la dicha ciudad del Río de la Hacha que se llama María de Vera, mujer honrada. Y hubo con ella palabras feas, llamándola de puta y demás de ello le dio con un palo [illisible] que le hizo un cardenal y estuvo de ello muchos días enferma [...] porque decía que daba sus amores a otros y no al dicho Pedro Álvarez de León. »

<sup>287</sup> RUMEU DE ARMAS Antonio, *Los viajes de John Hawkins a América (1562-1595)*, Editorial Católica Española, Séville, Escuela de Estudios Hispano-americanos, 1947, p. 422- 423.

<sup>288</sup> HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, Edimbourg, E. & G. Goldsmid, 1890 [1598-1600], 16 vol., p. 173. « as partly by the Spaniards desire of Negroes,

Cet acte de contrebande vaut au maréchal une sévère punition devant la justice de Santo Domingo que le juge de commission Gaspar de Torres vient percevoir au début de l'année 1588. Ce que le juge n'avait pas prévu, c'est que Castellanos va tout mettre en œuvre pour repousser l'échéance en activant l'ensemble de son réseau et que le juge restera plusieurs mois bloqués dans le port de Río de la Hacha. Le recours au réseau du *dueño de canoas* informe l'historien de l'ampleur de l'influence de la petite ville de pêcheurs de perles, étendant son influence non pas aux confins de la Guajira, mais à l'étendue de la région caribéenne. Tout d'abord, pour achever de confirmer la mainmise du maréchal sur le conseil municipal de la ville, le juge fait arrêter et priver de leurs biens l'ensemble des *regidores* et des *alcaldes ordinarios* pour ne pas mettre leur bonne volonté dans l'application de la justice<sup>289</sup>. Alors que le juge ne parvient pas à réunir l'ensemble des esclaves noirs que comprend l'amende, une embarcation venue de l'île de Margarita fait escale au port de Río de la Hacha sur sa route vers Carthagène des Indes. En effet, le port de Río de la Hacha est une escale prisée pour qui vient du Levant et souhaite se ravitailler sans avoir à faire un détour dans les ports vénézuéliens. Il se trouve alors que les esclaves à bord sont la propriété du gouverneur de Margarita, Juan Sarmiento de Villandrado, et beau-fils de Miguel de Castellanos<sup>290</sup>. Torres perçoit alors les esclaves comme ceux de Hawkins que le maréchal avait placés dans la dot du mariage de sa fille et il se met à traquer les autres dots de la descendance du maréchal. Castellanos avait poursuivi la politique d'alliance matrimoniale de ses parents en se rapprochant de l'archipel margaritain, riche en perles et donc

---

and partly by friendship of the Treasurer, we obtained a secret trade : whereupon the Spaniards resorted to us by night, and bought of us to the number of 200 Negroes. »

<sup>289</sup> A.G.I., Santo Domingo 51, R 10, N 101, fol 1 v° : *Expediente* sur l'attitude de l'évêque de Santa Marta à l'encontre du juge de commission Gaspar de Torres quand il fut à récupérer la dette de Miguel de Castellanos envers la Real Hacienda de Santo Domingo (1587-1588). : « et il commanda que soient gardés dans ladite prison les *alcaldes* et *regidores* pour être des personnes de mauvaise confiance, sous certaines peines et avertissements. Et il commanda aussi qu'ils soient tous séquestrés et tous les biens qui se trouvent être les leurs » ; « Y mandó que lo tuviesen en custodia en la dicha prisión los alcaldes y regidores por ser personas de mala confianza, so ciertas penas y apercibimiento. Y mandó asimismo que se le secrestasen todos y cualesquier bienes que se hallan ser suyos. »

<sup>290</sup> *Ibid.* fol. 2 v° : « Et étant arrivé dans ce port de l'île de Margarita dans une barque de Domingo de Vera veinte esclavos pertenecientes a don Juan Sarmiento de Villandrado, gouverneur de l'île Margarita et beau-fils du maréchal Miguel de Castellanos, qui allaient de passage pour Carthagène. » ; « Y habiendo llegado a este puerto de la isla Margarita en una canoa de Domingo de Vera veinte esclavos pertenecientes a don Juan Sarmiento de Villandrado, gobernador de la isla Margarita y yerno del mariscal Miguel de Castellanos, que iban de paso para Cartagena »

en investissement, via le mariage de sa fille Juana, ainsi que d'autres entrepreneurs de Río de la Hacha comme Francisco Maldonado avec sa fille Inés. Depuis sa détention, le maréchal emploie sa dernière arme de défense en initiant une procédure d'enquête de la Sainte Inquisition contre Torres grâce à ses amitiés avec l'évêque de Santa Marta<sup>291</sup>. Le coup est dur pour le juge qui reste bloqué à Río de la Hacha avec cette enquête portant atteinte à son honneur, ce qui le discrédite devant « la plèbe ignare<sup>292</sup> ».

Miguel de Castellanos est le portrait type du *dueño de canoas* à Río de la Hacha au XVI<sup>e</sup> siècle. Sa famille participa aux balbutiements de la pêche des perles en Amérique et contribua à faire du peuplement qui l'accompagne une entreprise mobile. L'autonomie politique de la ville et la situation de frontière de la Monarchie contraignent les *vecinos* à se défendre par leurs propres moyens, ce qui est profitable à l'enrichissement personnel grâce à la contrebande conduisant à l'assise d'un pouvoir presque mafieux du maréchal. La ville n'en reste pas moins un espace connecté à sa région et à l'espace caribéen. Toutefois, les riahacheros ne sont pas les seuls à s'intéresser à la péninsule de la Guajira puisque les gouverneurs de la région souhaitent également inclure dans leurs juridictions cette frontière de l'Amérique espagnole.

---

<sup>291</sup> *Ibid.* fol. 4 r<sup>o</sup> : « en cette journée, au soir, étant ledit licencié Torres dans sa maison vint à elle Francisco de Montesinos, clerc de l'Évangile. Et il apporta une ordonnance pour notifier audit licencié, laquelle ordonnance était de sa seigneurie du seigneur évêque par laquelle il notifia audit licencié que parce que ledit seigneur évêque avait certaines raisons à traiter avec ledit licencié touchant au Saint-Office de l'Inquisition et qu'il lui commandait en vertu de la sainte obéissance et sous peine d'excommunication majeure et de mille pesos d'argent que ledit licencié Torres ne sorte de cette ville par mer ni par terre » ; « en este dicho día por la tarde, estando el dicho licenciado Torres en su casa, vino a ella Francisco de Montesinos, clérigo de Evangelio. Y trajo un auto para notificar al dicho licenciado el cual auto era de su señoría del señor obispo por la cual se le notificó al dicho licenciado que porque el dicho señor obispo tenía ciertas causas que tratar con el dicho licenciado tocantes al Santo Oficio de la Inquisición, y que él mandaba en virtud de Santa obediencia y so pena de excomunióon mayor y mil pesos de plata que el dicho licenciado Torres no salga de esta ciudad por mar ni por tierra ».

<sup>292</sup> *Ibid.* fol 15 v<sup>o</sup> : « el vulgo indocto [...] dependen las honras de los hombres ».

## Chapitre 2 : La frontière vécue par la *gobernación* de Santa Marta

Nous avons jusqu'ici abordé la migration d'une ville du Nouveau Monde, Nuestra Señora de los Remedios, jusqu'à l'embouchure du río Ranchería, à la frontière de la Guajira péninsulaire, où elle s'est fixée pour ne plus jamais la quitter. Dans notre première partie, nous avons annoncé les prémices des relations qu'ont pu entretenir les *vecinos* de cette ville avec le pouvoir gouvernemental voisin, celui de Santa Marta, qui s'avèrent être tendus et crispés sur la question de l'autonomie de Río de la Hacha. Une frontière est donc apparue entre ces deux juridictions dans un milieu où une frontière entre société hispanique et société indienne préexistait. Dans ce second chapitre, nous souhaitons présenter le vécu de ces frontières du point de vue de Santa Marta et comprendre comment cette juridiction a participé à sa façon à les façonner, tout comme ces frontières ont façonné en retour la *gobernación* de Santa Marta. Nous revenons tout d'abord sur l'action du gouverneur de Santa Marta, ainsi que sur son voisin du Venezuela, durant la période où Río de la Hacha reste un voisin indépendant de son pouvoir. En parallèle, l'évêque qui siégeait à Santa Marta se trouvait être le pasteur des croyants de la juridiction de Río de la Hacha. La juridiction ecclésiastique, qui ne suivait pas la juridiction civile en ce qu'elle incorporait Río de la Hacha, ajouta à l'ambiguïté et les tensions qui pouvaient s'exercer entre le conseil municipal des pêcheurs de perles et le gouverneur de Santa Marta. En outre, ces deux institutions, le gouverneur et l'Eglise, proposaient une approche différente de la conquête de la Guajira indienne et s'avéraient être les plus investis à la réduction de ces païens rebelles à leurs yeux. L'année 1593 marqua un tournant pour la région : le roi autorisait l'incorporation de Río de la Hacha à la *gobernación* de Santa Marta. Cela signifiait-il la fin de l'autonomie politique des pêcheurs de perles ? La réalité s'avéra beaucoup plus complexe et les frontières ne disparurent pas totalement avec ce changement.

## Partie I : Les gouverneurs et les frontières de la Guajira

L'histoire de la constitution des *gubernaciones* de la Terre Ferme est celle, comme dans beaucoup d'autres juridictions territoriales d'Amérique, d'une entreprise incomplète et inachevée. Depuis les premiers soubresauts de l'éphémère *gobernación* de Coquibacoa jusqu'à l'entrée dans le XVII<sup>e</sup> siècle, aucune des *gubernaciones* de cet espace de la Caraïbe n'a su asseoir son pouvoir sur l'entièreté de son territoire juridictionnel. La péninsule de la Guajira constitue l'une de ces failles entre la *gobernación* de Santa Marta et celle du Venezuela. Par ailleurs, cette situation a permis, comme nous l'avons démontré dans la première partie, aux pêcheurs de Cubagua de constituer une enclave politique autonome sur cet espace<sup>293</sup>. Ainsi, les carences du système gouvernemental ont permis la pérennisation de la frontière guajira, tant face aux Indiens que face aux pêcheurs de perles. Par leurs actions et leurs discours, les gouverneurs ont façonné l'originalité de cette frontière dans l'espace caribéen tout comme les événements et les acteurs de la Guajira ont eu des incidences sur leurs sphères de contrôle.

### **a. La vaine incorporation de la Guajira**

La Guajira occupa à partir du XVI<sup>e</sup> siècle une position de frontière entre les institutions gouvernementales coloniales en construction. En 1528 d'abord, une capitulation royale octroya à la famille des banquiers allemands Welser de Augsbourg<sup>294</sup> le droit à la conquête et à l'occupation du territoire compris entre le Cabo Maracapaná<sup>295</sup> et le Cabo de la Vela<sup>296</sup>. Bien que les connaissances géographiques de ce territoire restaient imprécises, aux yeux de la législation royale la partie orientale de la péninsule tombait sous l'autorité du premier gouverneur de cette province, Amborsius von Ehinger<sup>297</sup>. Les Vénézuéliens<sup>298</sup> ne portèrent

---

<sup>293</sup> Río de la Hacha n'a pas non plus pu perdurer sans ces voisins gouverneurs, ce à quoi nous revenons dans cette partie.

<sup>294</sup> Importante famille de banquiers allemands du début de la Renaissance qui s'illustrèrent notamment dans l'appui financier nécessaire à Charles Quint pour obtenir la couronne impériale en 1519.

<sup>295</sup> Actuellement situé à l'emplacement de la ville de Cumaná.

<sup>296</sup> MORALES PADRÓN FRANCISCO et TOVAR IGNACIO, *Atlas histórico cultural de América*, op. cit., p. 228.

<sup>297</sup> L'un des représentants des intérêts financiers des Welser en Amérique, il fut le premier gouverneur de la province du Venezuela (1529-1531) après l'attribution de celui-ci aux Welser.

<sup>298</sup> Au sens d'habitants de la *gobernación* coloniale du Venezuela (ne pas confondre avec l'Etat actuel).

qu'un intérêt limité à la Guajira dont la rudesse du climat et l'hostilité des Indiens étaient connus. Hormis Nicolás de Federman qui déplaça la première ville de Maracaibo non loin du Cabo de la Vela en 1536<sup>299</sup>, l'essentiel de l'effort de conquête s'orienta d'abord vers les hauts plateaux andins à la recherche de l'or des Muisca<sup>300</sup> et de l'El Dorado ; puis en direction de l'Orient. D'ailleurs, Coro se voit amputée de son siège de la *gobernación* pour une ville dont l'orientation laissait présager le désir d'exploration à l'est : Santiago de León de Caracas<sup>301</sup>. Néanmoins, l'arrivée des pêcheurs de Cubagua au Cabo de la Vela suscita une réaction contrariée de la part du gouverneur. Georg Hohermut von Speyer, ou Jorge de Espira<sup>302</sup>, menace rapidement d'envoyer une troupe de soldats pour expulser ces intrus et dénonce auprès du roi une atteinte à son autorité<sup>303</sup>. Par la suite, la Guajira reste un front délaissé par les Vénézuéliens jusqu'à ce que la seconde fondation de Maracaibo en 1574, proche de la péninsule, suscite à nouveau leur intérêt. Depuis cette ville, siège de la province de la Nouvelle Zamora, des expéditions militaires sont diligentées vers la péninsule qui échappe encore à la Monarchie. Ce fut le cas en 1591 du capitaine Juan de Guillen qui fonde un village, San Juan de Guillen, à quelques lieues du Río de la Hacha dans les savanes de Orino<sup>304</sup>. L'intérêt commun de Maracaibo et de Río de la Hacha à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle est de faire fructifier le commerce entre les deux villes afin de proposer une autre voie que le commerce maritime sujet aux attaques des

---

<sup>299</sup> Cf. « Introduction générale », p. 7-8.

<sup>300</sup> Les Muisca, ou Chibchas, était un peuple préhispanique de la région des hauts plateaux du Cundinamarca actuel (région de Bogotá).

<sup>301</sup> LANGUE Frédérique, *Histoire du Venezuela, op. cit.*, p. 51. « Caracas s'impose très rapidement comme centre organisateur d'une économie et d'un espace régional. Ceci avant même de devenir le siège des institutions politiques, administratives ou religieuses de la Capitainerie générale. Caracas, ou plus précisément Santiago de León de Caracas (la ville fut placée sous la protection de Saint Jacques, apôtre de l'Espagne), fut fondée relativement tard, en 1567. »

<sup>302</sup> 6<sup>ème</sup> gouverneur de la province du Venezuela (1535-1540)

<sup>303</sup> CURVELO Weidler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 5.

<sup>304</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 9 v<sup>o</sup>: Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « Depuis la région de la lagune de Maracaibo, par ordre du gouverneur du Venezuela, entra le capitaine Juan Guillen avec quantité de soldats et il installa ses gens dans les savanes de l'Orino, à sept lieues de cette ville [Río de la Hacha] d'où, par ordre de la justice de celle-ci, lui fut envoyé des gens de guerre à son aide. [...] il y fonda un village qu'il nomma San Juan de Guillen. » ; « por la parte de la laguna de Maracaibo, por orden del gobernador de Venezuela, entró el capitán Juan Guillen con cantidad de soldados y asentó su gente en las sabanas de Orino, cosa de siete leguas de esta ciudad, de donde por orden de la justicia de ella le fue gente de guerra a la ayuda. [...] fundó un pueblo que se llamó San Juan de Guillen. »



corsaires. Contrairement à leurs attentes, le projet s'avère impossible à accomplir tant que les Guajiros ne cessent de mener des raids sur les marchands et les biens qui circulent entre les deux villes<sup>305</sup>.

Toutefois, l'essentiel de l'effort de colonisation fut davantage mobilisé par la *gobernación* de Santa Marta que par son voisin oriental. Afin de prendre le contrôle de la terre et des hommes de la Guajira, les Samarios adoptent la stratégie de l'implantation de villages composés essentiellement de soldats<sup>306</sup>. Ce front pionnier est la plupart du temps préalablement favorisé par une tractation de paix avec les autorités indiennes locales, pensant ainsi pouvoir se prémunir de toute velléité au prix de la parole donnée. Parmi toutes ces tentatives, nous pouvons citer les établissements éphémères dans la Macuira (1577), San Juan de Guillen (1591) et Pedraza de Campos (1592). Après que le village de San Juan de Guillen fut incendié et sa population massacrée par les Indiens de la région<sup>307</sup>, les autorités de Río de la Hacha reçurent une délégation des Indiens Guajiros et Cosinas donnant la paix et affirmant qu'ils ne furent en rien acteurs du massacre perpétré. Les sources laissent transparaitre une méconnaissance des groupes indiens de la région par les Espagnols, ce qui leur fait dire que les Indiens sont de « mauvaise paix » et qu'on ne peut pas leur faire confiance. En vérité, les Espagnols ne saisissent pas toutes les subtilités des alliances indiennes en présence et confondent souvent les chefs indiens avec lesquels ils ont conclu une paix, s'offusquant lorsqu'ils ceux-ci brisent ces accords alors qu'ils sont attaqués par un autre groupe. Les situations s'aggravant, les autorités n'ont d'autre choix que de faire appel au gouverneur de Santa Marta pour les secourir<sup>308</sup>. Celui-

---

<sup>305</sup> *Ibid.* Fol. 3 r<sup>o</sup>: « C'est la cause pour laquelle ne se déplace ni ne transporte sur le chemin qui de cette ville [Río de la Hacha] va pour celle de Maracaibo, *gobernación* de Venezuela, et d'autres régions de celle-ci » ; « es causa que no se ande ni trajine el camino que de esta ciudad va para la de Maracaibo, gobernación de Venezuela, y otras partes de ella »

<sup>306</sup> Pour un meilleur aperçu des villages espagnols de la Guajira, voir annexe n°3.

<sup>307</sup> *Ibid.*, fol. 36r<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « à minuit vint audit village une grande multitude d'Indiens Guajiros comme Cosinas et Eneales. Et ils tuèrent ledit capitaine Juan Guillen et la majeure partie de ses soldats. Et ce témoin resta blessé par trois flèches, et les laissant pour morts il s'échappa. Et lesdits indiens brûlèrent ledit village. » ; « a media noche vinieron al dicho pueblo gran multitud de indios así Guajiros como Cosinas y Eneales. Y mataron al dicho capitán Juan Guillen y la mayor parte de sus soldados. Y este testigo quedó flechado con tres flechazos, y por dejarlos por muerto se escapó. Y los dichos indios quemaron el dicho pueblo. »

<sup>308</sup> *Ibid.*, fol. 36 v<sup>o</sup> : « et ledit *cabildo*, justice et *regimiento* de cette ville envoya demander du secours au licencié Francisco Manso de Contreras, qui en ce temps était gouverneur de la province de Santa Marta » ; « el dicho

ci joignit ces hommes à ceux de la ville et participa à la fondation du village de Pedraza de Campos. Ces villages s'apparentent davantage à des avant-postes fortifiés dont le but est de freiner les attaques des Indiens, allant parfois jusqu'à se doter d'un fortin : « *Et ce témoin et quelques soldats se retranchèrent dans un fortin qu'ils avaient terminé d'ériger l'après-midi même*<sup>309</sup>. » Le point de vue des Espagnols développe l'image de soldats respectueux des paix tractées au contraire des Indiens qui, de mauvaise foi, cherchent à tout prix à relancer les hostilités. Juan de Castellanos présente quant à lui les Espagnols comme des voisins violents et cupides, ce qui a pu nourrir une envie de vengeance chez les Guajiros :

« Etant alors les Lerma un certain jour / Entre eux, sans suspicion de ses pleurs, / un cacique important leur apporta / quelques bijoux d'un or de mauvaise qualité ; / et Juan de Lerma qui les reçut, / avec colère, sans garder sa décence, / avec les présents, pour ne pas les voir précieux, / au cacique le frappa dans les naseaux<sup>310</sup>. »

Les violences quotidiennes de part et d'autre conduisent inmanquablement à la destruction de tous ces villages et à l'extermination de leurs habitants. A aucun moment, les Espagnols, de quelque *gobernación* que ce soit, ne parviennent à installer durablement des colons au-delà de la frontière des savanes de l'Orino.

## **b. Les rapports tendus avec Río de la Hacha**

Pour repousser la menace des Indiens belliqueux, le *cabildo* de Río de la Hacha et les gouverneurs voisins sont prêts à laisser leurs rivalités réciproques pour combiner hommes et moyens dans la fondation de ces villages. Toutefois, Río de la Hacha reste une épine dans le pied de Santa Marta qui souhaite limiter ses ingérences dans la région. Pour légitimer la fondation d'un village dans la Macuira, le gouverneur Lope de Orozco va jusqu'à déclarer que

---

cabildo, justicia y regimiento de esta ciudad envió a pedir socorro al licenciado Francisco Manso de Contreras que en aquel tiempo era gobernador de la provincia de Santa Marta. »

<sup>309</sup> *Ibid.*, fol. 9 v° : « Y este testigo y algunos soldados se hicieron fuerte en una fuertecillo que habían acabado de hacer aquella tarde. »

<sup>310</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, *op. cit.*, p. 257. « Estando pues los Lermas cierto día / Entrellos, sin sospecha de su lloro, / Un principal cacique les traía / Algunas joyas no de muy buen oro ; / Y el Juan de Lerma que las recibía, / Con ira, sin guardalle su decoro, / Con los dones, por vellos no ser ricos, / Al cacique le dió por los hocicos. »

les Indiens souhaitent de tout cœur la présence des Samarios sur leurs terres pour les protéger des exactions de Río de la Hacha :

« Et je suis en chemin pour aller peupler un village à côté du village de Cabo de la Vela, aux confins de cette *gobernación* où il y a beaucoup de naturels désireux de chrétiens [...] et les mêmes naturels désirent grandement que s'établisse un village de chrétiens parmi eux pour les abandons qu'ils reçoivent des *vecinos* de Río de la Hacha parce qu'ils les enlèvent pour leur service et labours<sup>311</sup> »

En outre, le gouverneur se nourrit des guerres de familles de Río de la Hacha en employant dans la fondation de Santa Ana les frères Lerma, ennemis de Miguel de Castellanos ayant intenté un procès à l'encontre du maréchal<sup>312</sup>. Selon les dires du poète Juan de Castellanos, une rumeur circulait selon laquelle le meurtre des frères par les Indiens de la Macuira aurait été fomentée par ledit maréchal :

« Le peuplement provoqua la colère / du maréchal Miguel de Castellanos : / ils le diffament, ce que je crois être mensonge / et invention de perfides chrétiens : / mais ils disent enfin que par son commandement / il forma une rébellion d'une bande barbare.<sup>313</sup> »

Toute opportunité d'affaiblir la ville indépendante à son pouvoir se devait d'être saisie. Dans ce contexte, les actions du maréchal Miguel de Castellanos étaient souvent sujettes à discorde et Lope de Orozco poursuit ses plaintes auprès du roi quant à l'attitude prédatrice du maréchal envers ses sujets. En effet, des esclaves noirs provenant de Río de la Hacha mènent des raids en-dehors de la limite juridictionnelle accordée à la ville afin d'enlever des populations indiennes et de les ramener au service de leurs maîtres<sup>314</sup>. L'affaire se répète d'ailleurs en 1589

---

<sup>311</sup>A.G.I., Santa Fe 49, R 9, N 32, fol. 1 v° : Le 6 février 1577, lettre du gouverneur de Santa Marta, Lope de Orozco, sur le rapt d'Indiens par les *vecinos* de Río de la Hacha : « Y estoy de camino para ir a poblar otro pueblo junto al pueblo del Cabo de la Vela, términos de esta gobernación, adonde hay muchos naturales deseosos de cristianos [...] y desean grandemente los mismos naturales que se pueble un pueblo de cristianos entre ellos por las dejaciones que reciben de los vecinos del Río de la Hacha porque los traen para su servicio y labranza. »

<sup>312</sup> A.G.I., Santa Fe 124, N 25 : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha.

<sup>313</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias, op. cit.*, p. 256. « La población causó no poca ira / al mariscal Miguel de Castellanos : / infámanlo, más creo ser mentira / e invención de pérfidos cristianos : / pero dicen al fin que por su mando / formó rebelión bárbaro bando. »

<sup>314</sup>A.G.I., Santa Fe 49, R 9, N 32, fol. 1 r° : Le 6 février 1577, lettre du gouverneur de Santa Marta, Lope de Orozco, sur le rapt d'Indiens par les *vecinos* de Río de la Hacha.

sous le gouvernorat de Francisco Marmolejo et une fois encore, le gouverneur reste impuissant face à la situation du fait de n'avoir aucune autorité légale sur les *dueños de canoas* :

« Et bien que de mon côté j'eus fait ce qui était possible pour extirper un tel commerce pernicieux, je n'eus pas le pouvoir d'y remédier pour ne pas avoir sur cette terre commandement ni juridiction.<sup>315</sup> »

Une telle situation nuit aux habitants de La Ramada et du Valle de Upar, les deux principales régions des enlèvements, dont les Indiens qui leur avaient été répartis disparaissent. De surcroît, la vengeance des communautés indiennes victimes de ces enlèvements se retourne contre le pouvoir de Santa Marta lors de révoltes difficiles à surmonter comme celle de 1583 par les indiens Tupes du Valle de Upar<sup>316</sup>.

Ainsi, la *gobernación* de Santa Marta apparaît comme un acteur central de la frontière guajira. Son poids militaire est le seul de la région à pouvoir faire fléchir les Indiens en tant de guerre. Río de la Hacha de ce point de vue devient dépendante de l'appui défensif que lui procure son voisin occidental. Toutefois, la frontière administrative entre les deux juridictions entache leurs relations. Projets d'alliances indiennes du côté de Santa Marta et raptés d'Indiens du côté de Río de la Hacha accentuent tout au long du siècle la rivalité des pouvoirs en présence.

---

<sup>315</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 11, N 42, fol. 2 v° : Le 15 juillet 1589, lettre du gouverneur de Santa Marta, Francisco Marmolejo, demandant à devenir gouverneur de Río de la Hacha : « Y aunque de mi parte yo he fecho lo posible para extirpar tan pernicioso trato, no he sido poderoso para remediarlo por no tener en aquella tierra mando ni jurisdicción ».

<sup>316</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, *op. cit.*, p. 36.

## Partie II : L'évêché de Santa Marta à l'épreuve de la frontière

La conquête des âmes de la Guajira n'obtint un résultat guère plus abouti que la conquête des corps. Les tentatives de christianisation existèrent néanmoins dans la péninsule et elles furent répétées à plusieurs reprises jusqu'à la fin de la période coloniale. Toutefois, les Guajiros opposèrent une résistance tout aussi tenace face aux hommes en soutane qu'aux hommes en armes. Au-delà de cet échec, les autorités ecclésiastiques surent jouer avec l'ambiguïté juridique que présentait Río de la Hacha pour défendre leurs intérêts lorsque leurs objectifs contrevenaient à ceux des autorités civiles. L'objet du conflit entre l'Eglise et les conquistadores se fonda surtout sur le sort des Indiens entrés dans la Monarchie hispanique. En considérant la vision du clergé, la frontière riohachera ne posait aucun souci et, bien au contraire, elle avait tout intérêt à la maintenir étant donné les avantages qu'elle lui apportait.

La légitimité de la conquête de l'Amérique par les royaumes ibériques repose sur la christianisation dans la foi catholique des hommes et des femmes du Nouveau Monde. Les papes de la Renaissance octroyèrent au roi d'Espagne le devoir de convertir les Indiens. Ils lui donnèrent les moyens de cette entreprise en le titularisant protecteur de l'Eglise américaine dans le cadre de ce que l'on nomme le *patronato real* ou *regio patronato*. Le roi décidait ainsi des nominations des évêques et appuyait matériellement l'Eglise en échange de quoi il décidait des implantations des ordres réguliers dans les régions américaines<sup>317</sup>. En l'occurrence, les Franciscains et les Dominicains détenaient leurs propres couvents à Río de la Hacha<sup>318</sup>. En plus de cette présence monacale, la ville comprenait une église dédiée à Santa María de los Remedios, un hôpital ainsi qu'un chapelain dans la pêcherie de perle dont la présence était obligatoire selon les Lois des Indes<sup>319</sup>.

---

<sup>317</sup> LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole, op. cit.*, p. 153- 154.

<sup>318</sup> VIGNAUX Sophie, *L'Eglise et les Noirs dans l'Audience du Nouveau Royaume de Grenade*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2014, (Voix des Suds), p. 231.

<sup>319</sup> *Recopilación de Leyes de las Indias*, Loi XIV, Titre XXV, Livre IV : Ordonnance 8 de Philippe II.

### a. La conquête spirituelle

L'ensemble de ces religieux devaient pourvoir au service des cérémonies ainsi qu'à la christianisation des Indiens et des Noirs présents sur le sol de la péninsule. Les moines créaient ainsi des doctrines, c'est-à-dire des paroisses indiennes où ils devaient administrer le catéchisme et faire entrer les âmes à leur charge dans la communauté des chrétiens. En principe, ils devaient connaître et maîtriser les langues indiennes<sup>320</sup>, mais beaucoup ignoraient ces idiomes<sup>321</sup> d'autant plus que les Indiens, acheminés de force dans les haciendas des *dueños de canoas*, parlaient des langues différentes. Les doctrines avaient pour sièges les villages fondés dans l'Orino et les établissements agricoles des *dueños de canoas*. Aussi, le sort de ces religieux rejoignait celui des villageois morts dans les attaques indiennes :

« Et à ces endroits [les troupeaux], ils tuèrent beaucoup de personnes, tant espagnoles que gens de service, et parmi eux un clerc ordonné de l'Évangile, naturel de cette ville [Río de la Hacha] duquel, ce témoin, qui fut de ceux à voir le mal qu'ils avaient fait dans lesdits troupeaux, découvrit la moitié dudit clerc brûlé.<sup>322</sup> »

L'échec de ces doctrines doit cependant être soupesé à sa juste valeur. Les « gens de service » mentionné dans cette citation, qui sont les Indiens et les Noirs esclaves des *dueños de canoas*, reçurent des enseignements de la foi catholique puisqu'à d'autres moments ils sont présentés comme étant « chrétiens<sup>323</sup> ». Parmi les Indiens non-assujettis aux autorités hispaniques, certains individus apparaissent dans les sources avec une double identité : une identité indienne et une identité hispanique :

« Un jour, vers l'après-midi, un indien Guajiro qui se disait être Juanillo Bachiller, accompagné de vingt indiens, entrèrent dans la maison de ce témoin avec leurs arcs et flèches et ils encerclèrent la cour intérieure. Et ledit Juanillo Bachiller lui demanda avec énormément d'orgueil et de rage et avec liberté qu'il lui donne une indienne nommée Ursula au service de la belle-mère de ce témoin pour coucher avec elle. Et il leur répondit que [illisible] de faire un tel accord comme celui

---

<sup>320</sup> LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole, op. cit.*, p. 155.

<sup>321</sup> VIGNAUX Sophie, *L'Église et les Noirs dans l'Audience du Nouveau Royaume de Grenade, op. cit.*, p. 233.

<sup>322</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119 doc. 3, fol. 13 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « Y en ellos mataron mucha gente, así españolas como gente de servicio, y entre ellos a un clérigo ordenado de Evangelio, natural de esta ciudad, al cual este testigo, que fue uno a ver el daño que habían hecho en los dichos hatos, halló la mitad del dicho clérigo quemado ».

<sup>323</sup> *Ibid.* fol. 29 v° ; fol. 31 v°.

qu'ils lui demandaient, qu'ils s'en retournent. Et ledit indien Juanillo Bachiller persévéra à ce qu'il devait la leur donner et le témoin que non. Et à la suite de cela, il parla dans sa langue aux autres indiens qu'il amenait avec lui, lesquels armèrent leurs arcs, y plaçant leurs flèches. Et ils tinrent ce témoin encerclé et bien qu'ils étaient sur le point de vouloir le flécher, celui-ci dit audit Juanillo Bachiller qu'il ne pouvait pas donner ladite indienne pour ce qu'ils lui demandaient d'en faire parce qu'elle s'était enfuie apeurée par eux.<sup>324</sup> »

Après cela, les Indiens cherchent dans la cuisine du *vecino* la présence d'Ursula en vain. Juanillo Bachiller, cet indien *ladino* puisqu'il parle en castillan à Francisco de Troya et *en lengua* avec ses compagnons, pénètre sans trop de souci avec vingt autres indiens dans la ville de Río de la Hacha où, dans la fin de la journée, ils commettent quelques atrocités. Ce meneur d'indiens semble connaître la ville qu'il parcourt, il frappe aux portes où il sait qu'il va trouver ce qu'il désire : chez de Troya il requiert l'indienne Ursula, chez Agustín de Lepe ils se servent en chemises de Rouen puis ils demandent au vieil Hurtes de Velazco un peu de vin. En cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle, le guajiro Juanillo Bachiller se dévoile à l'historien comme l'une de ces figures de l'entre-deux que l'histoire connectée se plaît à décrire. Il possède un nom chrétien venant sûrement d'un baptême, il maîtrise au moins deux langues dont une européenne, il connaît l'ordonnancement d'une maison espagnole, il se vêtit d'un vêtement européen et pour couronner cette acculturation il consomme le vin des Espagnols. Juanillo n'a rien de l'indien nu et pouilleux et se nourrissant de galettes de ses propres excréments comme se plaît à la même époque à décrire Juan de Castellanos. A un moment ou un autre de son existence, Juanillo a forcément connu le sacrement du baptême et en eut une compréhension suffisamment claire pour se présenter comme Juanillo Bachiller devant les Espagnols et avec son nom guajiro devant ses semblables. L'hypothèse d'un métis hispano-guajiro peut être également avancée, mais les sources ne transmettent pas suffisamment d'information pour la valider.

---

<sup>324</sup> *Ibid.* fol. 38 r<sup>o</sup>- 38 v<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « un día sobre tarde, un indio Guajiro que se decía Juanillo Bachiller acompañado con otros veinte indios entraron en casa de este testigo con sus arcs y flechas y les cercaron el patio. Y el dicho Juanillo Bachiller le pidió con grandísima soberbia e ira y con libertad que le diese una india nombrada Úrsula del servicio de la suegra de este testigo para echarse con ella. Y les respondió que [illisible] de hacer semejante negocio como él que le pedían, que se fuesen hora buena. Y el dicho indio Juanillo Bachiller perseveró en que se la habían de dar y este testigo que no. Y en esto habló en lengua a los demás indios que traía consigo, los cuales enarcaron sus arcs, poniendo sus flechas en ellos. Y a este testigo le tenían cercado y aun que le estaban amagando para el efecto que le pedían, demás que ella se había huido de temor de ellos. ».

## **b. L'Eglise et les tensions juridiques locales**

L'Eglise joue aussi son rôle dans la jalousie que nourrit l'autonomie de Río de la Hacha chez les gouverneurs de Santa Marta. Selon les cédules royales qui statuent les droits de la ville, les limites du diocèse de Santa Marta ne concordent pas avec celles des juridictions civiles si bien que l'évêché de Santa Marta inclut la paroisse du Cabo de la Vela puis de Río de la Hacha<sup>325</sup>. Les liens qui se tissent entre la communauté des pêcheurs de perles et l'évêque de Santa Marta s'instaurent très tôt dans un climat de cordialité et d'aide mutuelle au point que l'évêque fray Martín de Calatayud pense un temps faire de Río de la Hacha le siège de son évêché<sup>326</sup>.

Au contraire, les relations entre l'évêque et le gouverneur tendent à s'envenimer autour de la question indienne. Le franciscain Sebastián de Ocando occupant cette charge à partir de 1579 dénonce la grande mortalité des Indiens imputés aux mauvais traitements causés par les Espagnols : « *Dans ses témoignages, le franciscain insiste sur le fait que la province avait 20.000 indiens mais qu'aujourd'hui elle n'en avait que 2.000, lesquels les Espagnols exploitaient sans miséricorde, jusqu'au point que beaucoup préféreraient le suicide plutôt que de continuer à supporter la situation.*<sup>327</sup> ». Son animosité envers Lope de Orozco l'amena excommunier le gouverneur, puis à s'installer pendant onze années à Río de la Hacha. Bien évidemment, Ocando fut reçu par l'éminent maréchal de cette ville avec lequel ils trouvèrent un point commun dans leur querelle avec Orozco<sup>328</sup>. La résidence de l'évêque en dehors de la juridiction de Santa Marta le rend presque invulnérable pour le gouverneur qui, désespéré, en vient à écrire au roi pour qu'il remédie à la situation du mieux possible :

« Avec le révérend évêque de cette province, don fray Sebastián de Ocando, je me suis vu dans d'épuisants chagrins [...] et l'affaire est arrivé à une telle rupture qu'il m'a excommunié. [...] Et

---

<sup>325</sup>A.G.I., Santo Domingo 1121, L 3, fol. 199 v°-200 r° : Cédule royale rappelant les droits accordés à la ville du Cabo de la Vela, 1<sup>er</sup> mai 1543.

<sup>326</sup> CURVELO Weildler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », *art. cit.*, p. 15.

<sup>327</sup> LANGEBAEK Carl Henrik, *Indios y españoles en la antigua provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 53. « En sus testimonios, el franciscano insiste en que la Provincia había tenido 20.000 indios pero que ahora tan sólo tenía 2.000, a quienes los españoles explotaban inmisericordemente, hasta el punto que muchos preferían el suicidio a seguir soportando la situación. »

<sup>328</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 190.



sa colère est telle qu'aucun ordre n'a d'effet sur lui. Et il s'en est allé vivre à Río de la Hacha, où il réside [...] Je supplie humblement que votre Majesté fournisse sur cela ce qui convient le mieux au service de votre Majesté, de manière à ce que nous ayons la paix.<sup>329</sup> »

Pour avoir duré onze années la résidence de l'évêque à Río de la Hacha, c'est que le conflit avec le gouverneur ne s'est pas limité au seul Lope de Orozco mais également à ses successeurs. Jusqu'aux années 1590, la ville autonome grâce à sa particularité juridique a pu servir d'appui au prélat sans que celui-ci n'ait à quitter son diocèse.

Ce qui était un privilège accordé par Charles Quint aux riohacheros se retrouve instrumentalisé au profit des intérêts de chacun des acteurs de la région. La frontière dans son sens juridique s'affirme dans sa nature d'outil politique dans les tensions institutionnelles de la Monarchie hispanique. Cette situation originale trouve cependant un achèvement au tournant de l'année 1593 lorsque le roi prend la décision d'octroyer au gouverneur de Santa Marta la province de Río de la Hacha.

---

<sup>329</sup>A.H.N., Diversos Colecciones 45, N 16, fol. 8 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> Le 4 juin 1581, état de la *gobernación* de Santa Marta par son gouverneur Lope de Orozco : « Con el reverendo obispo de esta provincia, don fray Sebastián de Ocando, me he visto en hartas pesadumbres [...] y ha venido el negocio a tanto rompimiento que me ha tenido excomulgado [...] Y es tanta su cólera que no hay orden con él para que se haga efecto. Él se ha ido a vivir al Río de la Hacha, donde reside allí [...] Suplico humildemente a vuestra Majestad provea sobre esto lo que mejor convenga al servicio de vuestra Majestad de forma que tengamos paz. »

### Partie III : L'incorporation de Río de la Hacha par Santa Marta. La fin d'une autonomie ?

Le 17 janvier 1593, le roi prend la décision d'accorder au gouverneur de Santa Marta Manso de Contreras et à ses successeurs le gouvernement de la province de Río de la Hacha. Cette décision, qui marque un changement radical dans la situation juridique de la Guajira, ne va pas pourtant de soi. Avant que la décision royale ne soit actée, deux courants se dessinent : l'un enjoignant à l'union des provinces voisines et l'autre incitant à une autonomie plus exacerbée de Nuestra Señora de los Remedios. Toutefois, la période des années 1590 s'avère tout autant préjudiciable aux Riohacheros qu'aux Samarios et la prise de fonction du gouverneur permet de pallier à certains de ces problèmes. Peut-on dès lors évoquer la fin de l'autonomie des pêcheurs de perles ? Pas tout à fait, car les pouvoirs du gouverneur rencontrent une résistance, qui met à mal l'harmonisation administrative désirée, de l'autre côté de la mer des Caraïbes dans les couloirs de l'Edificio de las Casas Reales<sup>330</sup> de Saint-Domingue.

#### **a. Quelle place pour Río de la Hacha dans la gobernación de Santa Marta ?**

Nous nous sommes attelés dans les précédentes démonstrations à démontrer l'exceptionnelle position qu'occupait Río de la Hacha en termes de juridiction civile et les litiges que cette situation engendrait. Considérant les problèmes de défense militaire précaires de la province, divers projets de réforme sont pensés et réfléchis des deux côtés de l'Atlantique. L'évêque Ocando, si ce n'est pas Miguel de Castellanos à travers lui, invite le Conseil royal à considérer la possibilité de titulariser le maréchal capitaine de la ville, la plus haute autorité militaire de la circonscription, afin qu'il défende le mieux possible le port contre les corsaires français<sup>331</sup>. Le Conseil des Indes considère quant à lui la possibilité d'élever la ville au rang de *gobernación* qui engloberait la juridiction municipale et quelques villages de Santa Marta et du Venezuela :

« Il paraît au Conseil qu'au service de votre Majesté il convient que celle-ci [Nuestra Señora de los Remedios] soit une *gobernación* en soi et lui soient annexés quelques vilages desdites

---

<sup>330</sup> L'Edificio de las Casas Reales était le siège de l'Audience royale de Saint-Domingue sur l'île d'Hispaniola.

<sup>331</sup> LANGEBAEK Carl Henrik, *Indios y españoles en la antigua provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 57.

*gubernaciones* de Santa Marta et du Venezuela qui, pour être distants de leurs chefs-lieux où résident les gouverneurs de celles-ci, s'en sont ensuivis et s'ensuivent beaucoup d'inconvénients qui cesseront avec ceci.<sup>332</sup> »

Ni l'une, ni l'autre des deux propositions ne sont suivies dans leur intégralité par le roi. Un poste de capitaine de la ville voit bien le jour en décembre 1583, mais sa titulature revient au chevalier de Calatrava Luis de Leiva, *dueño de canoas* de Río de la Hacha et de Margarita, et non au maréchal de Castellanos<sup>333</sup>. De son côté, le gouverneur de Santa Marta additionne les démarches afin d'obtenir à son profit le gouvernement de la ville. Francisco Marmolejo<sup>334</sup> et Manso de Contreras<sup>335</sup> dénoncent des problèmes d'un autre ordre, à savoir l'enlèvement d'Indiens et les abus commis par les institutions municipales, qui « *ne pourront disparaître si ne les gouverne une seule personne.*<sup>336</sup> » En contrepartie, ils proposent donc d'incorporer la province de Río de la Hacha dans leur propre *gobernación*<sup>337</sup> pour que de leur commandement les soucis que causent les *vecinos* de cette ville soient réglés.

La décision royale, actée au 17 janvier 1593, rend raison au gouverneur en lui attribuant les pouvoirs judiciaires, militaires et tous les autres pouvoirs ordinaires d'un gouverneur des Indes sur la province de Río de la Hacha. La décision fut certainement motivée par le mauvais gouvernement des *alcaldes ordinarios*<sup>338</sup> ainsi que la précarité du système de défense qui s'est

---

<sup>332</sup>A.G.I., Indiferente 740, N 41, fol. 41 v° : Le 28 avril 1582, proposition du Conseil des Indes d'élever la juridiction de Río de la Hacha au rang de *gobernación*. « Parece al Consejo que al servicio de Vuestra Majestad conviene que aquella sea gobernación de por sí y se le anexasen algunos pueblos de las dichas gobernaciones de Santa Marta y Venezuela, que por estar muy distantes de las ciudades cabezas donde residen los gobernadores de ellas, se han seguido y siguen muchos inconvenientes que cesarán con esto. »

<sup>333</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 10, N 41, fol. 8 r°-9 v° : 1585-1588, *expediente* de Luis de Leiva, capitaine général de Río de la Hacha, demandant que soient respectées ses prééminences.

<sup>334</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 11, N 42, fol. 2 r°-v° : Le 15 juillet 1589, lettre du gouverneur de Santa Marta, Francisco Marmolejo, demandant à devenir gouverneur de Río de la Hacha.

<sup>335</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 12, N 44 : Le 26 juillet 1592, lettre du gouverneur de Santa Marta, Manso de Contreras, demandant à devenir gouverneur de Río de la Hacha.

<sup>336</sup> *Ibid.*, fol. 2 r° : « Estas no podrán faltar si no les gobierna una sola persona. »

<sup>337</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 11, N 42, fol. 2 r° : Le 15 juillet 1589, lettre du gouverneur de Santa Marta, Francisco Marmolejo, demandant à devenir gouverneur de Río de la Hacha. « En premier, il demande qu'on lui concède juridiction sur la ville de Río de la Hacha qui est peuplée dans la démarcation de ladite province avec les pleins pouvoirs » ; « Lo primero pide se le conceda jurisdicción en la ciudad del Río de la Hacha que está poblada en la demarcación de la dicha provincia con poderes plenos ».

<sup>338</sup> Cf. la 1<sup>ère</sup> phrase de l'Annexe n°1.

montré au cours des quinze années passées dépendante de l'appui de Santa Marta<sup>339</sup> et de Carthagène des Indes<sup>340</sup>. Pour José Polo Acuña, l'une des raisons qui justifient la décision du roi réside dans la faillite de la productivité des perles. La crise générée porte alors préjudice à la ville qui voit sa capacité d'expansion et de croissance mise à mal<sup>341</sup>. Il s'avère que cet acte conduisit à améliorer certaines des défaillances précédemment citées.

En premier lieu, Manso de Contreras initia conjointement la construction d'un fort à Santa Marta et un second à Río de la Hacha<sup>342</sup>. Le *castillo* San Jorge orienté vers le littoral devait permettre la défense de ville face aux corsaires en priorité<sup>343</sup>. De fait, Río de la Hacha devenait la seconde ville la plus importante de la province, voire plus peuplée que celle de Santa Marta à l'entrée au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>344</sup>. Ne pouvant pas être présent en permanence, une nouvelle figure fit son entrée dans la vie politique locale : le lieutenant du gouverneur<sup>345</sup>. L'une des pertes majeures de la ville dans l'union fut donc celle du contrôle de la violence publique. De plus, la combinaison des deux provinces fut d'un grand bénéfice pour la défense de la Monarchie hispanique. L'administration commune permet une meilleure circulation des informations qui fut d'un grand secours pour le gouverneur de Santa Marta lorsqu'il apprit que Francis Drake approchait avec une importante flotte en décembre 1595<sup>346</sup>. Usant d'astuce et de duperie, il trompa le corsaire anglais sur une rançon qu'il avait promis de payer, faisant attendre les Anglais à Río de la Hacha pendant quinze journées qu'il employa à prévenir les ports de la Caraïbe jusqu'à Panama<sup>347</sup>.

Sur le plan économique, les *dueños de canoas* ne produisaient plus autant de perles que par le passé. Entre les révoltes d'esclaves, les ressources qui se tarissaient et les années de guerre

---

<sup>339</sup> La succession des corps armés venant de Santa Marta le prouve dans la source : A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3 : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607.

<sup>340</sup> A.G.I., Santa Fe 66, N 56 : Le 3 novembre 1592, copie d'une lettre de la municipalité de Río de la Hacha au gouverneur de Carthagène des Indes demandant de l'aide face aux attaques d'Indiens.

<sup>341</sup> POLO ACUÑA José, *Etnicidad, conflicto social y cultura fronteriza en la Guajira (1700-1850)*, op. cit., p. 12.

<sup>342</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, op. cit., p. 199.

<sup>343</sup> A.G.I., Mapa Panama 279 : Le 10 août 1606, tracé du fort San Jorge de Río de la Hacha.

<sup>344</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, op. cit., p. 54.

<sup>345</sup> Littéralement, celui qui est le « tenant » du pouvoir du gouverneur dans la ville en son absence.

<sup>346</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 17, N 120 : Le 24 mars 1596, lettre du gouverneur de Santa Marta, Manso de Contreras, sur le récent passage de Francis Drake et son armada.

<sup>347</sup> HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, Edimbourg, E. & G. Goldsmid, 1890 [1598-1600], 16 vol., p. 305.

avec les Indiens, la production était clairement en chute libre, ce qui induisait que les profits des *dueños* et de la Couronne en étaient nettement impactés. Les gouverneurs appuyèrent les *dueños* du mieux qu'ils le purent pour défendre leurs intérêts et permettre la reprise de la pêche. Au lendemain de la destruction de la ville par Francis Drake, ils obtinrent du roi, au nom des *vecinos* de Río de la Hacha, des privilèges et exemptions d'impôts pour permettre de concentrer les dépenses de la communauté dans la réédification de la ville. Certains frais passèrent ainsi sur le compte du Trésor royal de la ville<sup>348</sup> tandis que certaines dispenses furent refusées<sup>349</sup>, mais l'entremise du gouverneur est à chaque fois présente. Pour aider à la relance de la pêche de perles, les gouverneurs obtiennent du roi des réductions sur certaines taxes<sup>350</sup> et l'avantage non négligeable de ne pas finir exécuté à mort pour dettes impayées de leurs *haciendas de perlas*<sup>351</sup>. Le gouverneur Diego de Argote s'implique dans la relance de l'activité de pêche jusqu'à donner de sa personne, partant plusieurs jours avec quelques Indiens plongeurs mener des expertises jusqu'au Cabo de la Vela<sup>352</sup>. Grâce aux gouverneurs, la pêche de perles reprend à un moment où les *dueños de canoas* désespéraient de devoir dépeupler Río de la Hacha<sup>353</sup>. Quand bien même la situation économique ne s'améliore guère dans les décennies qui suivent<sup>354</sup>, les gouverneurs appuient de leur nom chacune de ces demandes.

---

<sup>348</sup> A.G.I., Caracas 1, L 2, fol. 47 v° : Le 22 mai 1597, cédula royale ordonnant à la Real Hacienda de Río de la Hacha de couvrir les frais de messes de l'église de la ville pendant quatre ans.

<sup>349</sup> *Ibid.*, fol. 64 r°-v° : le 18 janvier 1597, cédula royale refusant que les taxes sur les marchandises de Río de la Hacha soient abaissées pour financer la réparation d'édifices publics.

<sup>350</sup> *Ibid.*, fol. 11 v° - 12 r° : Le 20 février 1593, cédula royale réduisant l'*almojarifazgo* et l'*alcabala* de Río de la Hacha sur les produits alimentaires de 15% à 7,5%.

<sup>351</sup> *Ibid.*, fol. 12 r°-v° : Le 20 février 1593, cédula royale interdisant d'exécuter les *señores de canoas* pour dette dans leurs activités de pêche de perles.

<sup>352</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 48.

<sup>353</sup> A.G.I., Santo Domingo 869, L 6, fol. 78 v° - 79 r° : Le 3 avril 1610, cédula royale ordonnant au gouverneur de Santa Marta d'empêcher les *dueños de canoas* de dépeupler Río de la Hacha.

<sup>354</sup> Des réductions du quint (*quinto*) royal sur les perles, abaissé au dixième (*diezmo*) puis le vingtième (*veinteno*), se répètent en 1617 (A.G.I., Santa Fe 66, N 57), en 1623 (A.G.I., Santa Fe 66, N 57, fol. 2 r°-v°) et en 1629 (A.G.I., Santa Fe 66, N 57, fol. 1 r°-v°).

## **b. Les limites de l'union**

L'abolition de la frontière juridique n'apporte cependant pas que des avantages à l'ancienne élite de Río de la Hacha. Les caisses royales de Santa Marta, qui doivent servir de dépôt pour prélever les salaires des officiers dont celui du gouverneur, brillent non pas de l'or qu'elles contiennent, mais par leur absence de fonds. Au contraire celle de Río de la Hacha ne se tarit jamais grâce à la production de perles. Pour reprendre une phrase de Pierre Ragon : « *sans pour autant renoncer à leur loyauté envers le roi, les officiers de la Couronne pouvaient toujours utiliser leur position afin de développer leurs affaires personnelles.*<sup>355</sup> » Ainsi, Manso de Contreras fut déchu de son poste pour avoir détourné des fonds dédiés à la construction des forts de Santa Marta et Río de la Hacha<sup>356</sup>. De même, le roi se voit forcé de signaler à Andrés de Salcedo, gouverneur de 1608 à 1610, d'arrêter de faire payer son salaire par la Real Hacienda sur les entrées de cargaisons d'esclaves noirs dans la pêcherie de perles<sup>357</sup>. La vénalité des gouverneurs est ancrée dans la pratique de l'office puisque son prédécesseur s'adonnait déjà à cette irrégularité :

« Pour couvrir les siens son prédécesseur exhorta, à travers son lieutenant à Río de la Hacha, aux officiers royaux de le payer sur les sommes qui entraient dans ces caisses royales des esclaves qui au compte de Santa Marta étaient vendus à terme.<sup>358</sup> »

Les pratiques de fraudes et de détournement d'argent existaient bien avant que la frontière administrative ne tombe du fait des *dueños de canoas* eux-mêmes. Mais avec l'entrée du pouvoir gouvernemental dans les affaires municipales, les parts du gâteau devaient se partager à une plus large échelle. Même les officiers de l'Audience royale de Santo Domingo, lorsque leurs missions les conduisaient dans le port guajiro, se permettaient des augmentations de leur

---

<sup>355</sup> RAGON Pierre, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles : le gouvernement du comte de Baños, vice-roi du Mexique*, Paris, Belin, 2016, p. 16.

<sup>356</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>357</sup> A.G.I., Santo Domingo 869, L 6, fol. 62 r° : Le 20 décembre 1609, cédula royale interdisant au gouverneur de Santa Marta de percevoir un salaire auprès de la Real Hacienda de Río de la Hacha sur les entrées d'esclaves noirs dans la pêcherie de perles.

<sup>358</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 201. « para cubrir los suyos su antecesor conminó, por medio de su teniente en Río de la Hacha, a los oficiales reales que se los pagaran de las sumas que iban entrando a esas reales cajas de los esclavos que por cuenta de Santa Marta fueron vendidos a plazo. »

salaires, au point que le roi dut interdire pendant un temps des juges de l'Audience de venir à Río de la Hacha<sup>359</sup> et de le leur rappeler puisque l'ordre n'est pas obéi<sup>360</sup>.

Toutes les frontières administratives ne sont pas tombées avec l'union des provinces. Celle des juridictions des Audiencias royales est maintenue pendant le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>361</sup>. Ainsi, la *gobernación* de Santa Marta dépend directement de Santa Fe tandis que la *gobernación* de Río de la Hacha se rattache à celle de Santo Domingo, bien qu'elles aient à ce moment le même gouverneur. Cette situation n'est pas sans créer de litige et c'est peut-être sur ce plan-ci que Río de la Hacha garde une certaine autonomie vis-à-vis du pouvoir du gouverneur :

« Depuis que le district de Río Hacha fut ajouté à la juridiction de Santa Marta, les gouverneurs restèrent soumis à deux audiences qui surveillaient leurs actions. Celle de Santo Domingo presque toujours était en désaccord avec elles. Il était de coutume que les *alcaldes* de Río Hacha, quand celle-ci formait un gouvernement à part, pourvoyait en interne aux postes vacants. Cette prérogative appartenait à ce moment au gouverneur, mais l'Audience de Santo Domingo s'y opposa, comme elle le fit avec le désir de Salcedo de réparer les forteresses de Santa Marta et Río Hacha avec les fonds de la caisse royale de cette dernière, déjà que dans celle de la première n'y entrait pas d'argent.<sup>362</sup> »

L'Audience royale agit comme un contrepouvoir à celui du gouverneur en lui refusant l'accès à des fonds publics et en faisant mauvaise presse de ses actions. La vie politique de la ville de Río de la Hacha et des *gobernaciones* en général se scinde en deux groupes souhaitant chacun ou conserver la ville dans l'Audience de Santo Domingo ou la rattacher à celle de Santa Fe. Dans les années 1600-1610, une enquête est diligentée entre le *cabildo* de Río de la Hacha, l'Audience de Santa Fe et la Cour d'Espagne dont l'objet est de considérer quels avantages seraient tirés du transfert d'autorité au Nouveau Royaume de Grenade. Parmi les arguments avancés, celui de la situation de frontière de la pêche prédomine : la route vers Santo Domingo est beaucoup trop dangereuse puisqu'elle doit parcourir une mer infestée de pirates,

---

<sup>359</sup> A.G.I., Caracas 1, L 2, fol. 12 v<sup>o</sup>-13 r<sup>o</sup> : Le 20 février 1593, cédula royale interdisant à l'Audience de Santo Domingo d'envoyer des juges à Río de la Hacha pour abus.

<sup>360</sup> *Ibid.*, fol. 41 r<sup>o</sup>-41 v<sup>o</sup> : Le 23 septembre 1595, cédula royale rappelant à l'Audience de Santo Domingo l'interdiction d'envoyer des juges de commission à Río de la Hacha.

<sup>361</sup> Juan Diez de la Calle distingue encore les deux *gobernaciones* comme étant partagée aux deux Audiencias royales en 1659 : Biblioteca Digital Hispánica, Mss/2023-Mss/3024 : DE LA CALLE Juan Diez, *Noticias sacras y reales de los Imperios de las Indias Occidentales de la Nueva España*, Manuscrit, 1659. Fol. 90 v<sup>o</sup> - 91 v<sup>o</sup> pour Río de la Hacha ; 170 r<sup>o</sup>-173 v<sup>o</sup> pour Santa Marta.

<sup>362</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 203.

tandis que pour se rendre à Santa Fe il suffit de remonter le fleuve Magdalena après avoir contourné par voie terrestre la Sierra Nevada de Santa Marta<sup>363</sup>. Toutefois, les témoins et les autorités qui rédigent les pièces de cette enquête se gardent de faire mention de l'état d'insécurité des routes terrestres partant de Río de la Hacha jusqu'au Valle de Upar, puisque c'est la voie proposée, face aux attaques de Guajiros que d'autres *vecinos* de la ville mentionnaient en 1607<sup>364</sup>. La construction de cet espace juridique, dans les confins de la Monarchie hispanique, reste ainsi incomplète, inachevée et encore défailante. Dans les tâtonnements des changements proposés, le caractère polycentrique de la Monarchie transparait pleinement : les périphéries de cette construction politique globale sont des lieux d'expérimentation et participent à la construction perpétuelle de la Monarchie selon les circonstances qui sont les leurs<sup>365</sup>. La preuve en est qu'en 1629, le carmélite Antonio Vázquez de Espinosa propose dans son *Compendio y descripción de las Indias Occidentales* d'ériger Carthagène des Indes en siège d'une nouvelle Audience couvrant les provinces de la Terre Ferme et que, dans le cadre de cette nouvelle constitution politique, chaque pôle urbain serait doté d'un *oidor* permanent dont la tâche serait de rendre plus faciles les communications entre centres et périphéries<sup>366</sup>.

---

<sup>363</sup> A.G.I., Santa Fe 129, N 28, fol. 3 r° : Le 29 mai 1610, information de l'Audience du nouveau royaume de Grenade sur la ville de Río de la Hacha.

<sup>364</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 44 r° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « le chemin qui va de cette ville à la lagune de Maracaibo, *gobernación* de Venezuela, et d'autres parties du Nouveau Royaume de Grenade, ne soient pas de grand commerce ni de communication de cette ville vers lesdites parties ni de celle de Santa Marta ni Carthagène » ; « el camino que va de esta ciudad para la laguna de Maracaibo, gobernación de Venezuela, y otras partes del Nuevo Reino de Granada, no sean de mayor trato ni comunicación de esta ciudad para las dichas partes ni de la de Santa Marta ni Cartagena ».

<sup>365</sup> CARDIM Pedro et al., *Polycentric monarchies*, *op. cit.*

<sup>366</sup> VAZQUEZ ESPINOSA Antonio, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*, traduit par UPSON CLARK Charles, vol. 108, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1629 1948, (Smithsonian Miscellaneous Collections), p. 293.



### Chapitre 3 : La Guajira et ses multiples frontières

Nous nous proposons dans cette ultime partie de réhabiliter des histoires de la Guajira autres que celle des Espagnols. Les points abordés ici ne sont que des ébauches de ce que le mémoire de master en deuxième année proposera d'approfondir, car il nous manque encore moult éléments bibliographiques et de sources à incorporer dans cette analyse. Toutefois, il semblait essentiel de présenter ces thèmes dans le présent travail, car la Guajira est une région de frontière pour la Monarchie et ne pas placer le regard depuis les autres côtés de la frontière aurait été pernicieux de notre part. Les sources qui ont permis de guider cette analyse sont évidemment majoritairement d'origine espagnole, ou du moins européenne. Aussi, la vision portée sur ces hommes et ces femmes s'entache d'exagérations, de non-dits et parfois d'un certain fantasme qu'il faut autant que possible surpasser. Cette étude s'ouvre sur l'histoire des populations préhispaniques de la Guajira avec l'idée que l'arrivée des Européens amorce une réorganisation des sociétés amérindiennes dans l'optique de cohabiter avec ce nouveau voisin tout en refusant leur entrée dans la Monarchie. Pendant la même période de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et début du XVII<sup>e</sup> siècle, les premiers *palenques* d'esclaves noirs en fuite apparaissent proposant une autre forme de société en marge des habitants de la péninsule. Enfin, l'entrée littorale sur la mer des Caraïbes de la région en fait une zone de projection maritime des autres royaumes européens qui, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, interagissent avec les autres acteurs du territoire. Cette partie souffre d'un sérieux déséquilibre : la première partie occupe le même volume de texte que les deux suivantes combinées. Ce déséquilibre est assumé pour la simple raison que nous pensions pendant la majeure partie de l'année nous concentrer essentiellement sur l'étude des Indiens de la Guajira. Ce n'est que récemment que nous avons reconfiguré notre étude de cas telle qu'elle se présente actuellement. Nous ne voulions pas pour autant sacrifier des mois de réflexion, ce qui crée ce déséquilibre peut-être préjudiciable, mais assumé.

## Partie I : Résistances et acculturations indiennes

Comme en de nombreux endroits de la mer des Caraïbes à cette époque, les habitants préhispaniques de la Guajira ont très tôt vu accoster le long de leurs côtes des navires européens. Si Alonso de Ojeda s'avère être le témoin de ces explorateurs le plus ancien que les sources peuvent attester, il n'est pas à exclure que bien auparavant des Espagnols établis dans les îles de la première colonisation aient poussés leurs voiles jusqu'à la péninsule de la Guajira. Il était en effet très fréquent pour les habitants de l'île d'Hispaniola de mener des entreprises de *rescate* le long des côtes vénézuéliennes, c'est-à-dire de troquer avec les autorités indiennes locales des biens et de capturer hommes et femmes. Sans pouvoir le prouver, il existe donc une éventualité que des Indiens de la Guajira aient connu une existence dans les Grandes Antilles par ce biais.

### **a. Un état des lieux de la présence indienne au moment de la Conquête<sup>367</sup>**

Les sources mentionnent des groupes ethniques difficilement identifiables et très rapprochés à la toponymie de l'endroit où vivent ces communautés, à l'instar d'expressions comme « *les Indiens de cette terre et du Cabo de la Vela, Macuira et Coquibacoa*<sup>368</sup> ». Cette méconnaissance découle d'une expérience limitée des observateurs du XVI<sup>e</sup> siècle auprès des Indiens. Comme le rappelle Gerardo Ardila, les Espagnols n'ont un point de vue de la situation ethnoculturelle de la Guajira que depuis la côte où ils vivent. S'aventurer plus avant dans les terres relève surtout de la folie tant les vellétés avec les Indiens sont exacerbées<sup>369</sup>. Le poète Juan de Castellanos reste une source essentielle pour appréhender la diversité ethnique, politique et culturelle de la région. Ayant vécu à deux reprises dans la péninsule à partir des années 1540,

---

<sup>367</sup> Pour un meilleur aperçu de la géographie ethnique de la Guajira, voir annexe n°3.

<sup>368</sup> A.G.I., Santa Fe 124, N 25, fol. 1 r° : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha. « y el dicho mariscal tene usurpado todos los indios de aquella tierra y del Cabo de la Vela, Macuira y Coquivacoa para sus canoas ».

<sup>369</sup> ARDILA Gerardo, « Cambio y permanencia en el Caribe colombiano tras el contacto con Europa : una mirada desde la Guajira », *art. cit.*, p. 49- 50. « Una lectura del texto completo de Castellanos muestra que en la franja costera entre el Cabo de la Vela y el Golfo de Maracaibo había una diversidad de sociedades indígenas independientes, así como deja claro que las entradas al territorio de la Macuira eran entonces consideradas como algo más que una locura, hasta el punto de que narra episodios de soldados españoles y negros perdidos y masacrados, entre otros, por los “cocinas”. ».

il décrit deux peuples identifiés par des noms, les Guanebucanes et les Cocinas, avec chacun leurs propres traits. Tandis que les premiers se démarquent par leur bravoure, leur richesse et fierté, les seconds sont relégués dans l'inhumanité, la puanteur et la scatophagie<sup>370</sup>. A-t-il rencontré et fréquenté les individus qu'il décrit ou bien n'est-il que le relais des histoires que les habitants locaux alimentent autour de leurs belliqueux voisins ? Castellanos doit être pris avec discernement. En outre, une partie des Guanebucanes occupant les terres de la région de La Ramada et de Seturma<sup>371</sup> entrèrent dans le *repartimiento* espagnol tandis que les Cocinas opposèrent continuellement une résistance farouche. Le même poète atteste d'édifices à caractères cultuels chez les Guanebucanes le long du río de la Hacha, ce qui peut biaiser son regard comparatif l'amenant à déshumaniser les Cocinas :

« Au río de la Hacha ils [les soldats espagnols] allèrent, / Et non loin de sa rive / Ils découvrirent une fastueuse maison, / A l'intérieur mille indiens de bois, / De la taille qu'ils ont habituellement, / Fichés en bon ordre par rangée, / Qui devaient être des ancêtres / Des Guanebucanes et seigneurs.<sup>372</sup> »

Peut-être qu'un passage par les sources de traditions orales des Wayúu actuels apporterait leur lot de réponse sur leurs ancêtres d'avant et de pendant la Conquête. Mais l'étude de ces récits collectés par les anthropologues du XX<sup>e</sup> siècle a énormément subi les altérations du temps et les reconstructions volontaires par les générations successives qui se les sont transmises. C'est ce que remarque Michel Perrin lors de son travail de terrain ethnographique dans les 1970 où il s'étonne du manque de considération de ses interlocuteurs pour leurs mythes : « *Nous fûmes frappés par le faible intérêt que les Goajiro portaient à ces récits. Peu d'entre eux les connaissaient. La majorité n'en savait que les épisodes les plus frappants et les collecter ressemblait parfois à un travail d'archéologue*<sup>373</sup> ». Par exemple, ces mythes réfutent l'arrivée

---

<sup>370</sup> Cf. Annexe n°2.

<sup>371</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>372</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, *op. cit.*, p. 298. « Al río de la Hacha fué la gente, / Y no mucho compás de su ríbera / Hallaron una casa prepotente, / Dentro sobre mil indios de madera, / Del altura que tienen comunmente, / Hincados por buen orden en hilera, / Que debían de ser antecesores / De los guanebucanes y señores. ».

<sup>373</sup> PERRIN Michel, *Le chemin des Indiens morts. Mythes et symboles goajiro.*, *op. cit.*, p. 121.

des animaux domestiques tels que les bovins, ovins et caprins par l'intermédiaire des *alijuna*<sup>374</sup>. Pour eux, ces bêtes ont toujours vécu sur le territoire des Guajiros<sup>375</sup>.

Picon perçoit une construction de l'identité des Guajiros en complémentarité à celle des Indiens de la Sierra Nevada de Santa Marta, ce massif montagneux à la pointe enneigée visible depuis la péninsule. Dans l'un des mythes qu'il rapporte, les Guajiros se présentent comme des envahisseurs venus chassés les Arhuacos qui occupaient la Guajira vers les hauteurs de la Sierra<sup>376</sup>. Les Cocinas seraient également des envahisseurs venus du Sud et qui auraient pris possession des massifs du nord de la péninsule<sup>377</sup>. En outre, Picon énonce que chez les Kogis, les Indiens vivant dans la Sierra Nevada, les Guajiros apparaissent avec un « *caractère sauvage et cruel*<sup>378</sup> ». Surtout, les Kogis mentionnent les Guahiju vivant dans la péninsule, un peuple violent, comme les voisins des Duanabuka qui occupaient l'actuelle côte de La Ramada, entre Santa Marta et Río de la Hacha. Ces derniers pourraient s'apparenter aux Guanebucanes puisque les récits situent au moment de la Conquête la migration des Duanabuka, peuple à la langue étrangère, vers les pentes de la Sierra Nevada où ils se fondirent dans la population par des mariages interethniques :

« On dit que la plus grande partie de la tribu se retira de la côte à l'époque de la Conquête ("il y a 22 générations") et monta vers les vallées de la "Terre d'Aruaka", c'est-à-dire la vallée du Río Ancho où ils occupaient les villages de Geija, Jalindua, Bonga, Kagexa, Nitua et Aruaka. Les Duanabuka parlaient une "autre langue" et, en s'établissant dans la "Terre d'Aruaka", les Kogi de la région commencèrent à épouser leurs femmes (les *Nugé-nake* et les *Mitamdu*).<sup>379</sup> »

L'abandon des villages côtiers par les Guanebucanes est attesté par la vision des Espagnols lorsqu'en 1533 le gouverneur de Santa Marta García de Lerma revient dans la région de La Ramada et constate sa désertion par les Indiens<sup>380</sup>.

---

<sup>374</sup> *Alijuna* en langue Wayúu désigne tout individu qui n'est pas Wayúu (Blancs, Noirs et Indiens confondus).

<sup>375</sup> PERRIN Michel, *Le chemin des Indiens morts. Mythes et symboles goajiro.*, op. cit., p. 226.

<sup>376</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, op. cit., p. 143.

<sup>377</sup> CAUDMONT Jean, « Cuentos y leyendas de la Guajira », dans *Revista Colombiana de Folklore*, n° 2, 1953, p. 174.

<sup>378</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, op. cit., p. 146.

<sup>379</sup> *Ibid.*

<sup>380</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, op. cit., p. ?24.

Au fur et à mesure que le XVI<sup>e</sup> siècle progresse, les dénominations des Indiens se précisent dans les sources. Si les toponymies restent en vigueur jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, deux noms ne relevant pas de la géographie subsistent et remplacent peu à peu les autres. Tout d'abord, celui de Cocinas que Castellanos emploie pour désigner les événements du début du siècle. Le second apparaît pour la première fois selon les sources que nous avons pu consulter en 1577 et son emploi se poursuit jusqu'à nos jours, effaçant les autres désignations tels les Guanebucanes. Il s'agit du terme de *Guajiros* ou *Goagiros*. Dans un questionnaire de 1607<sup>381</sup>, son emploi est sollicité pour désigner des Indiens ayant commis des attaques trente ans auparavant alors que les autorités de l'époque des événements étaient incapables d'attribuer un nom à leurs agresseurs<sup>382</sup>. Ainsi, les sources espagnoles s'accordent davantage à désigner précisément leurs voisins au fur et à mesure que le temps s'écoule, fruit d'une plus ample communication avec ceux-ci.

Toutefois, il faut bien se garder d'attribuer aux Espagnols une connaissance exacte de la situation ethnique de la Guajira, de même que les noms qu'ils choisissent pour les désigner risquent d'être des termes sans origine indienne<sup>383</sup>. La majorité des études de la Guajira sur la période coloniale qui se concentrent sur le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>384</sup> ne font plus la distinction ethnique qu'entre les Cosinas et les Guajiros à ce moment. Ainsi, l'horizon ethnique de la Guajira a perdu de sa complexité, réelle ou fictive selon les sources, pour s'homogénéiser en deux groupes distincts. Est-ce le fruit de métissage et d'une ethnogenèse ? Eduardo Barrera Monroy avance le postulat intéressant que l'identité *guajira* se serait créée au contact des Européens et que leurs ancêtres préhispaniques ne leur ressemblaient pas<sup>385</sup>. Ce travail n'a pas la prétention en première année de master de répondre à cette question, car nous manquons d'éléments pour apporter une réponse solide. La Guajira n'a sûrement pas dû être épargnée par les crises

---

<sup>381</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 2 v<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « los dichos indios, confederados con los Guajiros de esta costa, Cosinas y Eneales ».

<sup>382</sup> A.G.I., Santa Fe 66, N 55, fol. 1 r<sup>o</sup> : Le 7 avril 1583, lettre de la municipalité de Río de la Hacha sur un soulèvement d'Indiens et la pacification faite par Lope de Orozco. « los indios naturales cercanos a esta ciudad están hacia el Levante de ella para el Cabo de la Vela ».

<sup>383</sup> GIUDICELLI Christophe, « Hétéronomie et classifications coloniales. La construction des « nations » indiennes aux confins de l'Amérique espagnole (XVI-XVII<sup>e</sup> siècle) », *art. cit.*

<sup>384</sup> Voir l'œuvre de José Polo Acuña et de Eduardo Barrera Monroy

<sup>385</sup> BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », *art. cit.*, p. 7.

démographiques que les échanges microbiens provoquèrent en Amérique, conduisant à une restructuration des sociétés amérindiennes<sup>386</sup>. En outre, la résistance durable à la Conquête a pu servir de région de refuge à des populations indiennes régionales fuyant les excès des conquistadores et des *encomenderos*. Picon encore une fois fait mention de Caquetíos, des Indiens vivants près de la lagune de Maracaibo, migrant dans les terres intérieures de la Guajira pour trouver refuge<sup>387</sup>.

Enfin, dans les marges de la Guajira géographique, d'autres populations dont l'existence est mentionnée par les sources espagnoles furent de près ou de loin en lien avec l'intérieur de la Guajira. En 1531, lorsque le gouverneur du Venezuela Ambrosio Alfinger mène une expédition militaire vers le Valle de Upar, il accoste la région de l'actuelle ville de Maracaibo. Les Indiens habitant les rives de la rivière Socuy ou Limón, la limite sud de la Guajira, apparaissent sous le nom d'Onotos<sup>388</sup>. Dans les savanes occidentales des Montes de Oca, les Espagnols viennent à la rencontre des Coanoas, dont le territoire s'étendrait jusqu'au Cabo de la Vela<sup>389</sup>.

#### **b. Résistances et acculturations**

Le peu de sources en présence pour la population indienne de la Guajira est peut-être du fait du maréchal Miguel de Castellanos pour le XVI<sup>e</sup> siècle. En 1577, celui-ci est accusé par des *vecinos* d'enlever des Indiens de la Guajira pour son propre service en-dehors de toute légalité et *repartimento* :

« ledit maréchal détient et se sert d'une grande quantité d'Indiens naturels de la Macuira et Cabo de la Vela et Eneales et Guajiros et Turtugueros, lesquels il retire avec ses Noirs qu'il envoie dans

---

<sup>386</sup> Il nous semble étonnant de lire chez Lucile et Bartolomé Bennassar un exceptionnalisme guajiro immunisé contre le choc microbien : BENNASSAR Bartolomé et BENNASSAR Lucile, *1492, un monde nouveau ?*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Perrin, 2013, (Collection Tempus, 512), p. 297.

<sup>387</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, *op. cit.*, p. 139- 140.

<sup>388</sup> FRIEDE Juan, *Los Wesler en la conquista de Venezuela*, Caracas, Madrid, Ediciones Edime, 1961, p. 193.

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 194. « Vivían en las sabanas situadas en ambas vertientes de la serranía, colindando en la parte occidental con los *coanoas*, cuyo territorio se extendía hasta el Cabo de la Vela, distante veinticinco leguas. Era gente "crecida y animosa" y comerciaba con sal a cambio de oro. Vestían con mantas de algodón y llevaban bonetes ».

leurs villages qui sont à plus de 30 lieues d'ici. Et il les a amené à s'installer à côté dudit Río de la Hacha<sup>390</sup>. »

Connaissant la pratique du maréchal à intercepter le courrier partant pour l'Espagne, certains documents qui auraient pu conduire l'historien à en apprendre plus sur les Indiens de la Guajira ont sûrement été détruits à ce moment-là. En outre, les tentatives de colonisation espagnole par la fondation de villages aggravent les relations avec les Indiens, alimentant la colère et la violence entre les hommes. C'est le cas des frères de Lerma qui, à la fin des années 1570, installent un village au nom du gouverneur de Santa Marta dans les hauteurs fertiles de la Macuira. Les colons commencent alors à exiger des tributs auprès des Indiens des alentours, d'abord en nourriture puis en métaux précieux. Sans la nommer, la situation est proche de celle d'un *repartimento* entre les différents colons de la main-d'œuvre indigène. Bien que le poète Castellanos fasse des Lerma et de leurs hommes des individus qui n'emploient la violence qu'en dernier recours face à des individus comparés à des animaux, il ne cache pas un geste impardonnable qui alluma la vengeance des Indiens :

« Étant alors les Lerma un certain jour / Entre eux, sans suspicion de ses pleurs, / Un cacique important leur apporta / Quelques bijoux d'un or de mauvaise qualité ; / Et Juan de Lerma qui les reçut, / Avec colère, sans garder sa décence, / Avec les présents, pour ne pas les voir précieux, / Au cacique le frappa dans les naseaux.<sup>391</sup> »

Les Espagnols ne sont pas les seuls Européens que les Indiens rencontrent dans les confins de leur territoire. Venus depuis les autres rivages de l'océan, contrebandiers et flibustiers de tous horizons accostent sur les rives de la Guajira. Très peu sont les témoignages de ces pirates rencontrant les Amérindiens de la péninsule. Toutefois, il est une source qui établit clairement un lien entre un marin français qui l'a produite et un Indien des environs de Bahía Honda à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>392</sup>. Un élément de ce document peut contredire la possibilité d'une rencontre

---

<sup>390</sup> A.G.I., Santa Fe 124, N 25, fol. 9 r° : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha. « el dicho mariscal tiene y se sirve de mucha cantidad de indios naturales de Macuira y Cabo de la Vela y Eneales y Guajiros y Turtugueros, los cuales sacó con Negros que envió a sus pueblos que es más de treinta leguas de aquí. Y las ha traído a poblar junto del dicho Río de la Hacha. »

<sup>391</sup> CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, op. cit., p. 257. « Estando pues los Lermas cierto día / Entrellos, sin sospecha de su lloro, / Un principal cacique les traía / Algunas joyas no de muy buen oro ; / Y el Juan de Lerma que las recibía, / Con ira, sin guardalle su decoro, / Con los dones, por vellos no ser ricos, / Al cacique le dió por los hocicos. »

<sup>392</sup> Cf. Annexe n°4.

directe entre le marin et l'indien. Dans son texte descriptif, l'auteur mentionne que « *et étant leurs ennemis frappés de leurs flèches, vivent seulement vingt-quatre heures parce qu'elles sont fort empoisonnées* », ce qui fait directement penser à la description qu'en donnent plusieurs Espagnols en 1607 en affirmant que « *aujourd'hui ils viennent en cette ville avec leurs arcs et flèches, toutes ou la majeure partie d'elles empoisonnée avec telle herbe que la personne qu'ils blessent avec, pour seulement couler un peu de sang, soit pendant vingt-quatre heures sans remède, meurt*<sup>393</sup> ». Le marin aura peut-être voulu représenter cet Indien à partir de ses discussions avec les habitants des ports environnants. Mais la mention du lieu de rencontre comme étant la Bahía Honda, une crique au nord de la péninsule non habitée par les Espagnols, laisse à supposer que ce marin révèle l'un des endroits secrets où il a pu communiquer avec les Indiens, ce qu'une autre source espagnole atteste :

« *au Cabo de la Vela où forcément ils [les Indiens] reconnaître tous les navires qui vont à la Terre Ferme, donnent un port aux navires d'ennemis et ont relation et accord avec eux. Et ils leurs donnent toutes les nouvelles qui arrivent de toutes les Indes, d'où il s'ensuit que ces pirates ont capturé beaucoup de navires qui sortent de Río de la Hacha*<sup>394</sup> ».

Cette dernière citation ouvre une perspective d'analyse de l'*agency* des Indiens : le troc d'informations. Il aisément concevable qu'ennemis de la Couronne et Indiens aient recours à des interprètes, soit directement avec la langue locale, soit par le biais du castillan. Des *doctrineros* comme vus précédemment ont pu permettre l'apprentissage du castillan à certains d'entre eux. En outre, il est attesté que des Indiens dits *ladinos*, c'est-à-dire maîtrisant le castillan, servent d'entre-deux avec les Espagnols<sup>395</sup>. Les informations sur l'état du voisin espagnol, ses faiblesses et ses forces, savoir à quel bon moment attaquer sont autant de données que les Guajiros cherchent à s'approprier. En 1609, les Guajiros semblent apprendre que le

---

<sup>393</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 6 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « hoy día vienen a esta ciudad con sus arcs y flechas todas o la mayor parte de ellos y herboladas con tal hierba que a la persona cual en ella hiere con solo sacarle sangre por poco que sea dentro de veinte y cuatro días sin remedio muere. ».

<sup>394</sup> *Ibid.*, doc. 1, fol. 1 r° : Lettre du gouverneur Francisco Martínez de Santander au roi, 1615. « en el Cabo de la Vela donde forzosamente vienen a reconocer todos los navíos que van a Tierra Firme, dan puerto a los navíos de enemigos y tienen trato y contacto con estos. Y les dan todos los avisos que alcanzan a forma de todas las Indias de donde ha resultado haber tomado estos piratas muchos navíos que salen del Río de la Hacha. ».

<sup>395</sup> *Ibid.*, doc. 3, fol. 11 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « Con un indio ladino había dicho que se viniera a esta de esa ciudad, porque los indios trataban de alzarse y le querían matar. Y lo mismo le dijeron a este testigo, el dicho Felipe Gomes, y algunos indios ladinos. ».



gouverneur de Santa Marta don Juan Guiral Belón, qui quitta son poste en 1606, soit parti vers l'Espagne. Il semblerait qu'ils demandent textuellement si le gouverneur est bel est bien en train de voguer vers la péninsule ibérique : « *ces naturels [...] toujours demandant si don Juan Guiral s'en est allé en Espagne, qui était à ce moment-là à Santa Marta*<sup>396</sup> ». Dans le contexte de cette lettre, l'ancien gouverneur Juan Guiral incarne un ennemi respecté, un meneur de troupes qui a auparavant défait des Guajiros sur-le-champ de bataille et avec qui ceux-ci ont signé la paix. Ce qui frappe le plus dans cette citation, c'est le mot « Espagne ». Si la source espagnole a repris ce mot de la bouche d'un Indien, c'est que les Guajiros ont repensé leur univers en y incluant l'espace d'origine des Espagnols.

Ces informations qui circulent et que laissent transparaître les sources prennent d'autant plus de gravité si une intelligence avec les navires ennemis de l'Espagne se tisse. En outre, des Indiens de la Guajira font régulièrement le trajet vers le Río de la Hacha pour troquer des biens sur le marché de la ville : « *ce témoin a vu [que] si des poissons ou d'autres choses ils vendent, les vecinos le leur paient avec beaucoup d'avantages et aux prix qu'ils désirent. Et gracieusement, ils leur donnent beaucoup d'autres choses en troc afin qu'ils conservent la mauvaise paix qu'ils ont donnée*<sup>397</sup> ». Ces échanges leur permettent d'être au plus près de l'observation de leurs voisins hispanique. L'acculturation peut aller plus loin, puisqu'une marchandise produite en Europe, acheminée vers le port de Río de la Hacha a donc toutes les chances de trouver un usage dans un village indien de la Guajira intérieure.

À partir des années 1570, une série de « révoltes » d'Indiens de la Guajira se produisent de façon récurrente jusque dans les années 1620. Les sources espagnoles emploient les termes de *indios rebelados* comme s'il s'agissait de sujets du roi qui auraient rompu leur vassalité avec la Couronne. Les soldats envoyés pour réprimer ces soulèvements et les quelques malheureux passant dans la région sont brutalement exécutés, martyrs de la barbarie des sauvages de la région aux dires des sources. Ce discours à sens unique sert les objectifs des rédacteurs de ces sources, qui sont soient les gouverneurs locaux, soient les membres du *cabildo* de Río de la

---

<sup>396</sup> *Ibid.*, doc. 26, fol. 51 r° : Lettre du *cabildo* de Río de la Hacha au roi sur la menace indienne du 9 mai 1609 : « *estos naturales [...] siempre preguntando por don Juan Guiral si era ido a España, que estaba a la sazón en Santa Marta.* »

<sup>397</sup> *Ibid.*, doc. 3, fol. 12 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « *Ha visto este testigo si pescado u otra cosa venden, se lo pagan los vecinos con muchas ventajas y a los precios que ellos quieren. Y graciosamente, les dan otras muchas cosas a trueque de que conserven la paz mala que tienen dada.* »

Hacha la plupart du temps, dans leur requête de recevoir davantage de moyens financiers et humains de la part de la Couronne. La victimisation à sens unique reflète aussi l'image d'un ennemi insaisissable et invisible. En effet, les Indiens emploient une stratégie d'embuscades et d'escarmouches, se fondant dans le paysage pour ensuite se ruer sur les soldats à l'aide de leurs arcs et de leurs flèches empoisonnées au venin d'animaux de la péninsule<sup>398</sup> :

« Et ainsi, un autre jour, ce témoin allant avec d'autres hommes à un point d'eau pour chercher de l'eau, allant en chef d'escorte don Juan de Guevara, lesdits Indiens avaient préparé une embuscade. Et de cette embuscade ils sortirent en grand nombre et ils tuèrent ledit don Juan de Guevara et quelques treize ou quatorze soldats. Et ce témoin et ceux qui restaient s'échappèrent de ceux qui étaient allés au point d'eau et ils donnèrent un rapport du mal reçu audit capitaine Andrés Núñez<sup>399</sup>. »

L'eau constitue le nerf de la guerre dans cette péninsule au climat sec et presque désertique à certains endroits. Pour asseoir la paix entre les hommes, l'un des deux camps doit impérativement contrôler l'accès à l'eau. Don Lope de Orozco, gouverneur dans les années 1570-1580, obtient une paix en sa faveur en 1583 parce qu'il a su contrôler l'accès à l'eau, poussant les Indiens assoiffés à la reddition<sup>400</sup>. Avec l'introduction du bétail durant le XVI<sup>e</sup> siècle, l'aridité de la région a dû s'accroître durant les siècles qui suivirent, faisant de l'eau potable une ressource plus précieuse qu'elle ne put l'être au XV<sup>e</sup> siècle.

Une autre forme de résistance des Indiens consiste à attaquer les élevages de bovins, ovins, caprins et équins que les Espagnols entretiennent dans les savanes d'Orino. Avant toute

---

<sup>398</sup> MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, *op. cit.*, p. ?

<sup>399</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 10 v<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « Y luego, otro día, yendo este testigo con otros hombres a una aguada a hacer agua, yendo por caudillo un don Juan de Guevara, los dichos indios tenían hecha una emboscada. Y de ella salieron mucha cantidad de ellos, y mataron al dicho don Juan de Guevara y a otros trece o catorce soldados. Y este testigo y los restantes se escaparon de los que habían ido a la aguada y dieron noticia del daño recibido al dicho capitán Andrés Núñez. ».

<sup>400</sup> A.G.I., Santa Fe 66, N 55, fol. 1 v<sup>o</sup> : Le 7 avril 1583, lettre de la municipalité de Río de la Hacha sur un soulèvement d'Indiens et la pacification faite par Lope de Orozco. « Y luego con la gente que trajo y más que de nuevo hicimos, salió al campo y tomó en sí la gente que en él estaba, con toda la cual estuvo más de dos meses en frontera contra los dichos indios, haciendo cada día correrles la tierra y talarles las comidas. Y quitándoles las aguadas donde solían beber [...] se procuró hacer y se hizo cierta paz con los rebeldes a la cual vinieron por tenerlos el dicho gobernador don Lope de Orozco muy apretados con su gente, en especial con la falta que les hacía padecer de comidas y aguas. ».

« révolte », ces attaques forment le premier acte de contestation de la présence espagnole. Tantôt les animaux sont abattus sur place, tantôt ils sont enlevés vers les « *montagnes où ils ont des corrals à cet effet*<sup>401</sup> ». Grâce à l'enlèvement de chevaux, ils adoptent en cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle l'équitation comme lors du meurtre du *contador* Juan Sevillano de la Cueva qui « *mourut de quoi ce témoin sut comment lesdits Indiens sortirent à cheval et le fléchèrent*<sup>402</sup> ». L'adoption du cheval comme moyen de transport altéra les rapports de force entre Espagnols et Indiens tout comme il dut constituer un bouleversement dans les rapports de pouvoir entre les Indiens. Par ailleurs, la mobilité des Guajiros se vit accrue grâce à cet animal, ce qui altéra la conception de l'espace que ces Indiens avaient auparavant de leur environnement.

Pour conclure cette importante partie, nous souhaitons nuancer la rivalité hispano-indienne en adoptant le point de vue d'Indiens soutenant la société coloniale européenne contre les Guajiros et autres peuples. Les figures d'Indiens *ladinos* ont déjà été abordées, l'un d'entre eux attira particulièrement notre attention quant à ses actions. Voici ce qu'en dit Felipe Gomes, majordome dans un élevage :

« Il arriva à ce témoin un Indien *ladino* qui s'appelle Andresillo. Et il lui dit qu'il venait en cette ville parce que les Indiens voulaient se soulever et tuer les personnes des élevages et qu'ils seraient là dans deux jours, qui étaient la pleine lune.<sup>403</sup> »

On retrouve l'idée d'embuscade qui est propre à celle adoptée par les Indiens, avec une information sur la tactique employée d'attaquer au moment de la pleine lune. Andresillo en revanche captive davantage l'attention. Cet indien, présenté comme *ladino* avec un nom christianisé, vient informer Gomes de l'attaque imminente d'autres Indiens. L'information, précise, car il communique l'instant de l'attaque, lui est parvenue par un moyen qui reste inconnu, mais qui laisse entendre qu'il dispose au moins de bonnes relations avec un autre indien suffisamment au courant des décisions militaires de sa communauté. Détenteur de cette information capitale pour les Espagnols, il fait le choix spontané de la transmettre à ces derniers. On apprend plus tard que l'information n'est pas un piège et qu'elle s'avère exacte. Choix

---

<sup>401</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 38 r<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « en los montes donde tienen corrales para el dicho efecto ».

<sup>402</sup> *Ibid.*, fol. 27 r<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « murió del cual supo este testigo como los dichos indios salieron a caballo y lo flecharon ».

<sup>403</sup> *Ibid.* : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « llegó a este testigo un indio ladino que se llama Andresillo. Y le dijo que se viniese a esta ciudad porque los indios se querían a alzar y matar gente de los hatos y que había de ser allí a dos días que era a la llena de la luna. ».

curieux et étonnant venant d'un indien dont les sources présentent ses semblables comme cruels et sans pitié. Le lieutenant du gouverneur à Río de la Hacha souhaite ensuite vérifier la véracité de ces dires et réunit à cet effet « *deux Indiens importants desquels ils avaient la plus grande satisfaction qui avaient le mieux conservé la paix, desquels, étant venus, il apprit la vérité, qu'un capitaine indien appelé Le Congo et les autres Indiens Cosinas ses amis et alliés voulaient se soulever*<sup>404</sup> ». Ces mêmes chefs indiens servent une nouvelle fois le lieutenant comme ambassade auprès de Congo afin de lui faire comprendre que s'il menait à bien ses projets, la vengeance des Espagnols serait plus cruelle encore. Ces chefs ne sont pas ceux de peuples réduits en *encomiendas*, car la source l'aurait mentionné et il est bien spécifié que ce sont ceux qui ont le mieux entretenu la paix. De cette alliance avec les Espagnols, ils tirent probablement un certain bénéfice à leur avantage dont on peut imaginer l'aspect matériel. Ils ont tout du moins l'oreille et la confiance du lieutenant. En poussant plus loin l'analyse, ils serviraient d'intermédiaire, de *middle ground* entre le monde hispanique et le monde indigène le plus résistant. Dans la Guajira, tout est jeu d'informations qui circulent entre les différents acteurs intérieurs et extérieurs. Ces informations sont le prix de l'équilibre des forces en présence, des alliances tout comme des guerres qui jalonnent le tournant du XVIIe siècle.

---

<sup>404</sup>*Ibid.*, fol. 43 v° : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607. « dos indios principales que eran aquellos que se tenían mejor satisfacción que habían conservado algo mejor la paz los cuales habiendo venido supo de ellos la verdad que un indio capitán llamado El Congo y los demás indios Cosinas amigos y aliados suyos se querían alzar ».

## Partie II : Les premières communautés afro-guajiras

L'histoire afro-américaine de la Guajira reste très inexplorée et méconnue de l'historiographie de la région. Le principal travail orienté sur la région le fut à l'initiative de la communauté afro-guajira actuelle, celle de Roche, et très tardivement puisque l'ouvrage parut en 2015. Dans ce texte qui a pour but de réhabiliter la mémoire de cette communauté, mais surtout de dénoncer l'expropriation actuelle des Afro-guajiros par la multinationale de charbon Carbones del Cerrejón, les auteurs s'indignent de l'oubli des populations arrivées d'Afrique et de leurs descendants dans les études historiques en Colombie :

« L'histoire sur l'arrivée africaine et l'esclavage noir en terres américaines été marqué par les silences, l'indifférence et la manipulation. La Guajira particulièrement fut imaginée comme un territoire indigène, tandis que les études sur l'histoire et la vie des négritudes ont été pratiquement inexistantes. Situation paradoxale, tenant en compte l'importance de La Guajira dans la traite et la commercialisation des esclaves noirs en Colombie et l'apparition et le numéro croissant de communautés qui s'autoreconnaissent comme noires ou afroguajiras. [...] En réalisant un bilan de la bibliographie historique de La Guajira il y a une évidente centralité dans les études sur le peuple Wayúu et les rihacheros comme unités d'habitants de ce territoire ; renforçant l'imaginaire national que s'est construit face à ce département comme nettement indigène.<sup>405</sup> »

La présente partie d'étude se veut une porte d'entrée vers l'histoire noire de la Guajira. Nous nous efforçons ici de faire surgir une autre forme d'occupation du territoire de la péninsule et une autre « frontière » que celles jusqu'alors évoquées. Cette frontière se matérialise dans les résistances à la servitude de la part des esclaves noirs et dans le marronnage qui donne naissance

---

<sup>405</sup> RAMÍREZ DÍAZ Roberto et al., *Bárbaros hoscos : historia de la (des)territorialización de los negros de la comunidad de Roche*, Bogotá, Consejo Comunitario Ancestral del Caserío de Roche, CINEP/PPP, 2015, p. 24- 23. « La historia sobre el arribo africano y la esclavitud negra en tierras americanas ha estado marcada por silencios, indiferencia y manipulación. La Guajira particularmente ha sido imaginada como un territorio indígena, mientras los estudios sobre la historia y vida de las negritudes han sido prácticamente inexistentes. Situación paradójica, teniendo en cuenta la importancia de La Guajira en la trata y comercialización de esclavos negros en Colombia y la aparición y creciente número de comunidades que se auto-reconocen negras o afroguajiras. [...] Al realizar una revisión de la bibliografía histórica de La Guajira hay una evidente centralidad en estudios sobre el pueblo Wayúu y los rihacheros como únicos habitantes de este territorio; reforzando el imaginario nacional que se ha construido frente a este departamento como netamente indígena. »

aux premiers *palenques* de la région. Immanquablement, l'acculturation et le métissage viennent une fois encore atténuer la binarité de cette frontière.

#### a. Les motivations de la résistance afro-guajira

L'introduction de la main-d'œuvre d'origine africaine dans les pêcheries de perles américaines remonte aux premiers temps des établissements de Cubagua. Enrique Otte fait remonter à 1526 la première licence de Charles Quint octroyée à des marchands basques, les Urrutia, leur permettant d'exporter vers l'île aux perles des esclaves noirs<sup>406</sup>. Cette force de travail asservie fit toujours partie du paysage des sociétés américaines autour des perles et elle accompagna le transfert des *haciendas* de leurs maîtres vers le Cabo de la Vela en 1538. Tout au long de l'histoire des pêcheries, ils ne réalisèrent pas les mêmes tâches selon la période<sup>407</sup>. Dans un premier temps, les esclaves noirs étaient employés dans les tâches de subsistance, tels que les labours, l'acheminement de l'eau potable et la garde des troupeaux. Certains d'entre eux formaient des milices au service de leurs maîtres qui les employaient dans leurs conflits politiques et dans le rapt d'Indiens<sup>408</sup>. Puis, la disparition de la main-d'œuvre indigène dans les pêcheries poussa les Espagnols à les remplacer par leurs esclaves noirs. Ils connurent alors les mêmes conditions déplorables de travail avec tous les dangers mortels qui les guettaient. En effet, les esclaves devaient survivre à des plongées jusqu'à une dizaine de mètres de profondeur dans la froideur des eaux côtières. Beaucoup y perdaient l'usage de certains organes à cause de la pression de l'eau : les canotiers les voyaient remonter oreilles et narines en sang. Outre les noyades, outre les prédateurs sous-marins<sup>409</sup>, outre les violences physiques et châtiments, leurs organismes étaient affaiblis par l'hygiène déplorable de leurs prisons-dortoirs, allongés à même le sol et enchaînés les uns à côté des autres. Leur alimentation était drastique, quelques poissons

---

<sup>406</sup> JULIÁN Antonio, *La Perla de la América provincia de Santa Marta, reconocida, observada y expuesta en discursos históricos*, *op. cit.*, p. 355.

<sup>407</sup> GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », *art. cit.*, p. 42.

<sup>408</sup> E. BARRERA MONROY, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) »..., *op. cit.*, p. 13.

<sup>409</sup> Nous noterons que dans le carnet de croquis déjà présenté, *L'Histoire naturelle des Indes*, une planche représente un requin est accompagné d'un plongeur noir en train de se noyer au folio 38 recto et sur une autre on peut voir une raie prête à dévorer un plongeur noir au folio 47 recto.

péchés lors des plongées et une galette de maïs, en plus d'être limitées à un repas par jour, car les Espagnols pensaient que les ventres pleins nuisaient à l'efficacité des plongées.

Les esclaves noirs résistent de diverses manières à ce traitement déplorable de leurs existences. John Thornton divise ces formes de résistance selon trois catégories qui sont des gradients de l'intensité de l'acte<sup>410</sup>. Il existe tout d'abord ce qu'il nomme « la résistance quotidienne » qui s'opère lors du travail consistant à saboter la tâche par un refus de travailler, la fraude de perles ou le mensonge sur l'abondance des fonds marins en huîtres. On retrouve de cette résistance dans la *Ranchería* des perles lorsque le roi enjoint son gouverneur Diego de Argote à faire cesser la pratique d'occultation des perles<sup>411</sup>. Puis vient le « petit marronnage » où les esclaves négocient avec leurs maîtres de meilleures conditions de vie et de travail. Les esclaves de Río de la Hacha en font aussi un emploi comme en 1600 dans la négociation avec leurs maîtres pour qu'ils soient reconnus dans leur activité comme une *cofradía*<sup>412</sup>. Enfin vient le grand marronnage qui inclut les révoltes violentes, la fuite et la création des *palenques* dans les zones qui échappent à l'emprise coloniale, souvent difficile d'accès.

#### **b. Le marronnage dans les confins de la péninsule**

La fuite dans l'arrière-pays nécessite de ces esclaves une connaissance du territoire sous peine de ne pas trouver de l'eau et des vivres<sup>413</sup>. Les esclaves eux-mêmes peuvent avoir assimilé la géographie de la Guajira lors des raptés d'Indiens menés au nom de leurs maîtres. Parmi les esclaves de Miguel de Castellanos, dont la tâche de récupérer des esclaves du Valle de Upar, la majeure partie d'entre eux décide de ne pas revenir à Río de la Hacha et fondent dans les pentes de la Sierra Nevada l'un des premiers *palenques* de la région<sup>414</sup>. Également, les esclaves servant dans les troupeaux des savanes de l'Orino sont une source d'information sollicitée pour guider

---

<sup>410</sup> THORNTON John, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 272- 303.

<sup>411</sup> A.G.I., Santo Domingo 869, L 6, fol. 154 v° : Le 9 septembre 1612, cédula royale ordonnant au gouverneur de Santa Marta de punir les esclaves noirs des pêcheries de perles et de relancer l'activité de la pêche. « la causa de negar os ostiales los negros ».

<sup>412</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 43.

<sup>413</sup> BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », *art. cit.*, p. 17.

<sup>414</sup> RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta*, *op. cit.*, p. 183.

le groupe d'esclave en fuite dans la péninsule. En 1603, Muleque, un esclave-berger de chèvres, loge pendant une nuit les marrons de la pêcherie de perles et les guide le lendemain vers la sierra de Guacote<sup>415</sup>. Cet exemple illustre le mode de vie de ces bergers, livrés à eux-mêmes dans les savanes où ils font paître les troupeaux de leurs maîtres. Ils doivent acquérir une connaissance parfaite de leur environnement dans le but de faire transhumer les animaux, connaître les points d'eau pour l'abreuver et arriver à trouver leur propre nourriture.

Ces *palenques* suivent une organisation sociale centrée sur les hiérarchies militaires. C'est ainsi qu'en 1600, lorsque des esclaves décident de protester contre leurs maîtres et de marcher sur la ville de Río de la Hacha, ils coordonnent leur mouvement en s'attribuant des postes de général et de capitaines<sup>416</sup>. Ces hommes reproduisent la culture militaire de leurs contrées africaines d'origine dans leur acte de contestation sur le théâtre du Nouveau Monde<sup>417</sup>. Les *palenques* s'établissent aux marges de la société coloniale et de la société indienne. Généralement, ils choisissent les points montagneux difficiles d'accès et avec une proximité à l'eau, ce qui laisse penser aux rives du río Ranchería, en amont de Río de la Hacha, ou sur les rives du río Sucuy.

Les rapports avec les Indiens de la région peuvent s'avérer tendus lorsque l'on considère la mémoire que ceux-ci peuvent avoir des rapt perpétrés dans les premières décennies de la pêcherie de perles par les esclaves noirs. En outre, les marrons possèdent leurs propres esclaves indiens capturés dans les communautés de la région. Le *palenque* que les Espagnols nommèrent la Nouvelle Troie, fondée par des marrons de Río de la Hacha dans les monts de Perijà en 1572 comprenait une population servile originaire des groupes locaux<sup>418</sup>. Ce surnom de « Nueva Troya » attribué par les Espagnols exalte la difficulté d'assiéger cet établissement qui, de fait, reste indépendant du joug espagnol jusqu'en 1581<sup>419</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, José Polo Acuña a constaté que des caciques indiens possédaient à leur propre compte des esclaves noirs dans leur

---

<sup>415</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 44.

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>417</sup> THORNTON John, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World, 1400-1800*, *op. cit.*, p. 280.

<sup>418</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, *op. cit.*, p. 163.

<sup>419</sup> POLO ACUÑA José Trinidad et CARMONA NOBLES Diana, « El mestizaje en una frontera del Caribe : el caso del pueblo de Boronata en la Guajria, 1696-1776 », dans *Investigación & Desarrollo*, vol. 21, n° 1, 2013, p. 134.



service et qu'ils en faisaient le commerce<sup>420</sup>. Cette pratique pourrait avoir existé dès le XVI<sup>e</sup> siècle et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Perrin rappelle, sans en être lui-même convaincu en avançant des arguments linguistiques, que l'une des hypothèses de l'acquisition des techniques d'élevage des Indiens pourrait avoir été transmise par les esclaves noirs gardiens de troupeaux :

« Certains auteurs voient dans la présence d'esclaves noirs fugitifs, les *cimarrones*, esclaves marrons, réfugiés au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle dans la partie sud de la Péninsule, une explication de l'acquisition des techniques d'élevage des Guajiros [...]. Et s'il est vrai que les techniques d'élevage avaient été transmises par des esclaves noirs fugitifs, on trouverait plus de traces de cette influence au niveau du vocabulaire comme à celui de l'utilisation des animaux.<sup>421</sup> »

Les contacts entre Noirs marrons et Indiens fluctuaient donc entre rivalités et cordialités selon les interlocuteurs et le contexte. Les Indiens du Valle de Upar ou de La Ramada devaient sûrement avoir quelques griefs envers ces nouveaux affranchis qui hier encore les attrapaient pour les amener aux pêcheries. Au contraire, le groupe des Onotos entre Río de la Hacha et Maracaibo commerçait volontiers avec les marrons de la région<sup>422</sup>. La grande crainte des Espagnols était justement que les marrons et les Indiens parviennent à s'accorder, voire même avec les corsaires de passage dans la région, pour mener une attaque conjointe contre leurs établissements.

Les failles du système de défense du littoral espagnol de la Terre Ferme procuraient une ultime échappatoire pour les populations afro-américaines de sortir de leur condition. De fait, les corsaires et les flibustiers étrangers participaient au commerce d'esclaves en allant se fournir directement auprès des souverains africains et en les revendant dans les ports espagnols de l'Amérique<sup>423</sup>. Ces navires pouvaient également s'avérer être une voie de sortie pour ces esclaves. Toutefois cela ne voulait pas signifier qu'embarquer sur un navire de corsaires leur permettait de sortir de l'esclavage : il y avait une chance très probable pour qu'ils soient

---

<sup>420</sup> ACUÑA José Polo, « Identidad étnica y cultura en una frontera del Caribe: La Guajira, 1700-1800 », *art. cit.*, p. 22.

<sup>421</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, *op. cit.*, p. 111- 112.

<sup>422</sup> VIGNAUX Sophie, *Esclavage et rébellion : la construction sociale des noirs et des mulâtres, Nouvelle-Grenade, XVII<sup>e</sup> siècle*, Montpellier, France, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007, p. 238.

<sup>423</sup> Lors de son voyage de 1564-1565, John Hawkins se rendit d'abord en Afrique de l'Ouest pour acheter des esclaves dont une partie fut vendue à Río de la Hacha HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, *op. cit.*, p. 129- 138.

revendus plus tard, mais ils échappaient aux conditions de vie épouvantable des pêcheries de perles<sup>424</sup>. D'un côté, les esclaves et les cimarrons des *palenques* étaient susceptibles d'aider les corsaires dans leur désir de piller comme ce fut le cas des cimarrons du Panama avec Drake en 1572<sup>425</sup>. A Río de la Hacha, un esclave noir du nom de Pedro révèle à Hawkins l'emplacement secret d'un trésor espagnol à 7 lieues de la ville<sup>426</sup>. Certains esclaves parviennent à intégrer les équipages des ennemis de la Couronne pour ainsi mener pendant un temps une vie de marin et offrir leur connaissance du territoire et des faiblesses des Espagnols<sup>427</sup>.

Les esclaves noirs concourent eux aussi à façonner la frontière de la Guajira. Les raids contre les Indiens qu'ils mènent au nom de leurs maîtres accentuent les clivages entre la société hispanique et les sociétés amérindiennes. Par cet acte, ils sont des acteurs primordiaux de cette frontière. Le marronnage donne naissance à un nouveau type de société qui se perçoit dans le paysage par l'élaboration des premiers *palenques* de la Guajira. A partir des années 1570, les *palenques* s'enracinent entre Européens et Indiens, tantôt en conflit avec eux tantôt en interaction. Les balbutiements de l'identité actuelle afro-guajira sont à puiser dans ces premières communautés d'esclaves en fuite qui complexifient par leur présence la frontière guajira. Enfin, la péninsule étant une marge de l'empire espagnol poreuse à cause des incursions des marins étrangers, les populations afro-américaines jouent sur cette porosité pour sortir de leur servitude lorsque cela leur est possible. L'histoire afro-américaine de la Guajira offre, en somme, une grille de lecture de la frontière distincte de celle de la société hispanique et de la société indienne.

---

<sup>424</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 39.

<sup>425</sup> VIGNAUX Sophie, *Esclavage et rébellion*, *op. cit.*, p. 203.

<sup>426</sup> RUMEAU DE ARMAS Antonio, *Los viajes de John Hawkins a América (1562-1595)*, *op. cit.*, p. 256.

<sup>427</sup> NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha », *art. cit.*, p. 39.

### Partie III : Perspective d'une histoire connectée de la Guajira : la flibuste dans les Caraïbes

« Dans cette première période flibustière du XVI<sup>e</sup> siècle, en dehors des voyages de découverte, on distinguait deux types d'armement à destination des Indes occidentales. Dans les termes de l'époque, on parlait d'armement « en guerre » ou « en guerre et marchandises ». Si l'armement en guerre annonçait clairement la couleur – partir en course –, l'armement en guerre et marchandises correspondait à un armement mixte : commerce ou course en fonction des circonstances.<sup>428</sup> »

Le Nouveau Monde fut légalement partagé entre les royaumes du Portugal et de Castille sous l'arbitrage du pape Alexandre VI par la bulle *Inter Caetera* de 1493, dont les termes furent redéfinis entre les princes en 1494 lors du Traité de Tordesillas<sup>429</sup>. Toutefois, les autres princes de la Chrétienté ne s'accordèrent pas tous avec la décision du Saint-Siège et lancèrent dès le XV<sup>e</sup> siècle leurs propres expéditions à l'Ouest. Ainsi, ces voyages, que l'on nomme à l'époque des « courses », se divisent entre les courses de guerre et les courses de guerre et marchandises. En principe, les eaux espagnoles leur sont interdites et le commerce leur est refusé, mais cela ne les empêche pas de forcer l'ouverture des marchés par la violence. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la majorité d'entre eux sont des corsaires ou des flibustiers. Dans le contexte des Réformes religieuses en Europe, les armateurs protestants et huguenots s'adonnent davantage aux courses vers les Indes occidentales, notamment en France. Toutefois, ces armateurs et marins français agissent davantage par intérêt privé que par solidarité huguenote dans l'expansion de leur foi contre les sujets de sa très catholique Majesté. Certes, il existe un savoir et un réseau huguenot de la pratique atlantique, mais celle-ci ne doit pas surpasser les ambitions et profits personnels<sup>430</sup>.

---

<sup>428</sup> MOREAU Jean-Pierre, *Pirates : Flibustes et piraterie dans la Caraïbe et les mers du sud*, Paris, Editions Tallandier, 2006, p. 38.

<sup>429</sup> LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole, op. cit.*, p. 20.

<sup>430</sup> AUGERON Mickaël, « Pour Dieu et la Fortune : les huguenots à la conquête des Amériques dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », dans, DE CASTELNAU-L'ESTOILE Charlotte et REGOURD François, *Connaissances et Pouvoirs. Les espaces impériaux (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) : France, Espagne, Portugal*, Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac, Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3, 2005, p. 43.

### a. La stratégie des flibustiers dans les Caraïbes

Une région comme la péninsule de la Guajira s'avère très tôt être une proie privilégiée de ces « ennemis » comme les nomment les sources espagnoles. Tout d'abord, le port de Río de la Hacha se trouve sur la route des galions en partance pour le port très fréquenté de Carthagène des Indes<sup>431</sup>. La production locale de perles fait un butin de choix pour qui peut s'en saisir. Ces vols peuvent se tourner en véritable massacre et destruction des villes comme le connut Río de la Hacha lors du passage de Francis Drake en décembre 1595 qui ne laissa derrière lui qu'une maison et quelques églises debout<sup>432</sup>. En d'autres occasions, Nuestra Señora de los Remedios servait à écouler des marchandises dans le cadre de courses de guerre et de marchandises. Lors de ces transactions, un soin particulier était apporté à obtenir une licence de la part des autorités municipales tant pour ne pas passer pour des contrebandiers que pour éviter de déclencher des casus belli entre leurs Princes en tant de paix :

« Nous savons que le 18 mai 1567 (quelques jours après que Jean Bontemps ait visité le port, dans une vaine tentative de commercer par la force) se présenta “le général anglais” Juan Lobel [John Lowell], qui réclama durant six jours, par l'entremise de divers émissaires, l'opportune licence pour commercer, qui lui fut tant d'autres fois déniée par le trésorier Miguel de Castellanos.<sup>433</sup> »

Ces pratiques qui contreviennent à la législation des Indes castillanes ne sont pas toujours mal perçues par les Espagnols, à l'instar de Miguel de Castellanos qui aurait tenu une certaine amitié avec l'anglais John Hawkins dans l'intérêt de lui acheter des esclaves. Les faibles défenses militaires de la Guajira et les inspections limitées sur les officiers de la ville favorisent ces transactions illégales.

La quête d'informations s'avère capitale pour ces marins étrangers en eaux espagnoles. La géographie des côtes, les systèmes de défense et les départs et arrivées des flottes espagnoles

---

<sup>431</sup> BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde. Les métissages*, vol. 2, Paris, Fayard, 1993, p. 514.

<sup>432</sup> HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, *op. cit.*, p. 305.

<sup>433</sup> RUMEAU DE ARMAS Antonio, *Los viajes de John Hawkins a América (1562-1595)*, *op. cit.*, p. 185. « sabemos que el 18 de mayo de 1567 (pocos días después de haber visitado el puerto Jean Bontemps, en un vano intento de comerciar por la fuerza) se presentó “el general inglés” Juan Lobel, quien reclamó durante seis días, por medio de diversos emisarios, la oportuna licencia para comerciar, que le fue otras tantas veces denegada por el tesorero Miguel de Castellanos. »

accaparent leur attention. Dans ce contexte, les marins étrangers tissent tout un réseau d'informateurs dans les Amériques qui sont des agents dormants la plupart du temps de l'année et se révèlent d'une aide précieuse pour appuyer leurs employeurs leur de leurs passages. Le 16 février 1587, un Indien du nom de Pedro, originaire de l'île de Margarita, confesse devant les autorités de Carthagène des Indes que les corsaires laissent volontairement des membres de leurs équipages dans les ports caribéens comme « espions », dont l'un d'eux à Río de la Hacha<sup>434</sup>. Les équipages de navires à cette époque fourmillent de nations et de langues différentes. L'indien Pedro explique que dans l'équipage de Drake « également il amenait dans sa marine beaucoup d'Italiens et de Français, et quelques Portugais, et un seul Castillan, natif de Sanlúcar, qui s'appelait Rodrigo et cela faisait beaucoup de temps qu'il était en Angleterre, d'où il allait et venait à Sanlúcar, et qu'un autre Portugais qui s'appelait Melchor allait avec lui<sup>435</sup> ». Pedro lui-même a servi sous les ordres de Francis Drake comme interprète grâce à sa maîtrise d'une langue indienne, de l'anglais et de l'espagnol<sup>436</sup>.

Tous ces hommes ne font pas le choix spontané de servir les corsaires avec qui ils embarquent. La connaissance géographique de l'Amérique et le savoir de la navigation en ces eaux étaient une denrée précieuse en Europe. Ces hommes étaient jalousement prisés par les armateurs européens, désireux de mener quelque commerce plus ou moins légal dans le Nouveau Monde. La plupart du temps, la Monarchie y contrevenait lorsqu'elle capturait des pilotes passés à l'ennemi qu'elle ne relâchait pas pour éviter que tout ce savoir ne lui échappe<sup>437</sup>. Dans tous les cas, les informations saisies remontaient jusqu'au territoire des royaumes européens où elles servaient à préparer les prochaines expéditions. Río de la Hacha inclut dès le XVI<sup>e</sup> siècle la liste des ports fréquemment saccagés et pillés à l'instar d'un document anonyme préparant un voyage de Drake en 1585<sup>438</sup>. On y remarque que chaque escale est

---

<sup>434</sup> REAL Cristóbal, *El corsario Drake y el imperio español*, Edición Nacional, Madrid, 1942, p. 147. « también dejó en Cartagena por espía otro hombre portugués que se llamaba Francisco, que era marinero de la capitana, de edad de veintisiete a veintiocho años ».

<sup>435</sup> *Ibid.* « también traía en su armada a muchos italianos y franceses, y algunos portugueses, y un solo castellano, natural de Sanlúcar, que se decía Rodrigo y hacía mucho tiempo que estaba en Inglaterra, de donde iba y venía a Sanlúcar ».

<sup>436</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>437</sup> AUGERON Mickaël, « Pour Dieu et la Fortune : les huguenots à la conquête des Amériques dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 49.

<sup>438</sup> Cf. Annexe 5.

planifiée au jour prêt avec le montant des butins à prendre et à certains moments l'espoir de voir les dissidences locales, comme esclaves marrons, soutenir l'effort des flibustiers.

Toutefois, ce savoir peut se retourner contre ceux qui pensaient l'avoir volé et c'est ce qui se passa pour l'ultime voyage de Francis Drake, ce qui le conduisit en un sens à son trépas. Lors de son passage dévastateur à Río de la Hacha en décembre 1595, le capitaine anglais qu'on surnomme déjà El Dragón perd la trace de l'un de ses marins, le portugais Simón Moreno, originaire de la bourgade de Pedrasalada dans les parages de Porto. De fait, ce jeune homme de 28 ans s'est échappé de l'armada du corsaire pour se réfugier auprès des autorités locales. L'histoire qu'il va leur conter parviendra jusqu'aux oreilles du Vice-roi de Nouvelle Espagne. Il leur dévoile toutes ses mésaventures : sa capture à quelques lieues des Açores l'année précédente par un capitaine anglais de nom de Legas, son arrivée en Angleterre où il entre dans la flotte de John Hawkins, son départ de Plymouth avec l'armada de Drake, toutes les haltes aux Canaries et la Guadeloupe, l'attaque sur Puerto Rico et son évasion à Río de la Hacha. Il dévoile toutes les informations sur le nombre de navires, leurs tonnages, le nombre d'hommes et surtout leur destination : remonter le río Chagres pour frapper un grand coup au Panama<sup>439</sup>. Cette bévue aura coûté cher à la flotte de Drake puisque tous les ports de la Caraïbe se préparent à le recevoir.

## **b. La Guajira dans l'échiquier des nations européennes**

La Guajira qui échappe à l'administration espagnole, cette Guajira amérindienne et par endroits afro-guajira, fluctue entre atout et désavantage dans la stratégie des courses. La région s'avère être très tôt connue des marins non-ibériques, de fait avant même les premiers témoignages officiels puisqu'Alonso de Ojeda lors de sa découverte de Coquibacoa en 1499 y croise un navire anglais : « *La même année 1499 le capitaine espagnol Alonso de Ojeda surprend dans son premier voyage vers les Indes un navire britannique, car il assure "qu'il découvre certains Anglais dans les alentours de Coquibacoa"*.<sup>440</sup> » Les non-ibériques auraient-ils noué

---

<sup>439</sup> A.G.I., Mexico 23, N 46, fol. 8 r°-9 r° : Le 24 décembre 1595, témoignage d'un pilote portugais qui s'est échappé de l'armada de Drake à Río de la Hacha.

<sup>440</sup> RUMEU DE ARMAS Antonio, *Los viajes de John Hawkins a América (1562-1595)*, op. cit., p. 13. « El mismo año 1499 el capitán español Alonso de Ojeda sorprendió en su primer viaje a las Indias a un navío británico, pues asegura "que halló a ciertos ingleses en las inmediaciones de Coquibacoa". »

des contacts et scellé des alliances avec les Indiens de la région ? La rencontre entre ces individus n'est pas à douter. Le *Drake Manuscript* est en lui-même une preuve manifeste de la connaissance de ces Indiens par un marin français<sup>441</sup>. Toutefois, des actes violents de la part des Indiens de la Guajira auraient pu rebuter ces marins à entrer en contact avec eux :

« au Cabo de la Vela, un corsaire ayant laissé certains Espagnols à terre et des femmes d'un navire qu'ils volèrent, les Indiens tuèrent la majeure partie au point que les propres corsaires, animés de compassion de voir une telle cruauté, allèrent récupérer ceux qu'ils laissèrent vivants<sup>442</sup> »

Le Cabo de le Vela reste sans conteste un point de repère et d'ancrage obligé pour l'ensemble des marins qui passent dans la région. Dans la connaissance géographique que les marins entretiennent des Amériques, sa forme de voile blanche annonce l'entrée sur le littoral de la Terre Ferme de la Nouvelle Grenade. Un marin anglais décrit la région et explique le ralliement qu'y a fait sa flotte en ces termes :

« Le Phenix, la caravelle, et l'un des [navires] capturés continuèrent en avant, et à minuit arrivèrent sous le *Cape de la Vela*, et firent un feu, au moyen duquel le reste de notre flotte vint s'ancrer sous le *Cape*, où il y a une très bonne route, une bonne tenue et un sol sableux, quatorze, douze et dix *fandoms* [unité de mesure], près de la côte. Le *Cape* est une terre vide sans arbres ou arbustes, et presque à huit ou dix lieues Sud-est et Nord-ouest : et un peu plus loin du point se trouve une petite île comme Mewestone près de Plymouth, mais un peu plus grande.<sup>443</sup> »

En l'état actuel des sources à notre disposition, nous ne pouvons que supposer des contacts entre Indiens et marins conduisant à des échanges fructueux ou des tentatives d'échanges.

Il est en tout cas certain qu'à partir du premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle la Guajira ait acquis un intérêt nouveau pour les Anglais, Hollandais et Français. En effet, la Compagnie

---

<sup>441</sup> The Morgan Library and Museum.

<sup>442</sup> A.G.I., Patronato 196, R 25, fol. 1r<sup>o</sup> : Le 5 juin 1595, lettre de la municipalité de Río de la Hacha sur les attaques d'Indiens dans les savanes d'Orino. « en el Cabo de la Vela, habiendo un corsario echado ciertos Españoles en tierra y mujeres de una navío que robaron, los Indios mataron la mayor parte tanto que los propios corsarios, movidos a compasión de ver aquella crueldad, fueron a recoger los que dejaron vivos »

<sup>443</sup> HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, *op. cit.*, p. 303- 304. « The Phenix, the caravell, and one of the catches kept within, and at midnight came under Cape de la Vela, and made a fire, whereby the rest of our fleete came to anker under the Cape, where is a very good rode, faire sholding and sandie ground, fourteen, twelve, and tenne fadoms neere the shore. The Cape is a bare land without trees or shrubs, and faileth in eight or ten leagues Southeast and Northwest : and a saker shot off the point standeth a little Island like Mewestone neere Plinmouth, but somewhat bigger. »

néerlandaise des Indes Occidentales conquiert la très proche île de Curaçao en 1634<sup>444</sup> tout comme le firent les Anglais avec la Jamaïque en 1655<sup>445</sup>. La stratégie adoptée par les rivaux de la Monarchie dans le Nouveau Monde n'est dès lors plus de mener des courses de pillages contre les établissements espagnols, mais d'occuper du mieux possible l'espace caribéen pour ouvrir ses propres routes commerciales avec ses colonies. La Guajira, comme enclave amérindienne au cœur d'un continent espagnol, devient dans la vision de ces nouveaux voisins une porte d'entrée vers les possessions espagnoles et un lieu de résistance possible qui nuirait aux intérêts de l'Espagne. Toutefois, nous ne souhaitons pas nous étendre sur ce point dans le présent travail. Cette conclusion anticipe notre travail de Master en deuxième année où nous souhaitons étudier pleinement le XVII<sup>e</sup> siècle guajiro.

---

<sup>444</sup> CWIK Christian, « Curazao y Riohacha: dos puertos caribeños en el marco del contrabando judo (1650-1750) », *art. cit.*, p. 283.

<sup>445</sup> ELÍAS CARO Jorge Enrique et VIDAL ORTEGA Antonino (éd.), *Ciudades portuarias en la Gran Cuenca del Caribe : visión histórica*, Barranquilla, Colombie, Ediciones Uninorte, 2010, p. 83.



## Conclusion

Le XVI<sup>e</sup> siècle guajiro (1538-1618) se caractérise par une profusion des frontières à différentes échelles. Frontière géographique entre la mer des Caraïbes et l'Amérique du Sud, frontière culturelle entre le monde hispano-américain et le monde amérindien ou encore frontière administrative entre les *gobernaciones* du Venezuela, de Santa Marta et la ville de Río de la Hacha : l'une des clés de lecture fondamentales de l'histoire de la Guajira réside dans la notion de frontière. La ville de Río de la Hacha, qui fait irruption dans la région à la fin des années 1530, vient brouiller les cartes d'un espace juridictionnel en construction. Dans le but de contribuer à sa prospérité économique et à son autonomie politique, elle joue sur l'ambiguïté de sa situation de ville frontière de la Monarchie en Amérique et d'enclave politique entre Santa Marta et Venezuela. Ces dernières battent également le chaud et le froid sur cette insurmontable frontière : tandis que les autorités civiles souhaiteraient inclure la Guajira et Río de la Hacha dans leur juridiction, les autorités ecclésiastiques se complaisent des clivages que la situation génère. Même lorsque Río de la Hacha passe sous l'autorité du gouverneur de Santa Marta, la frontière juridique ne s'efface pas entièrement et une part de l'autonomie de la ville des pêcheurs de perles subsiste. Porter un regard hispano-centré sur le vécu de cette frontière serait une preuve de malhonnêteté intellectuelle. Les expériences indiennes et afro-américaines de la Guajira ont autant de valeur que les expériences hispaniques. Elles ont l'avantage de pouvoir nuancer la rigidité de la frontière avec la Monarchie puisqu'elles témoignent des acculturations, des métissages, des hybridations et des résistances en action. Enfin, le vecteur de la flibuste ouvre la frontière de la Guajira sur les champs de l'histoire connectée.

Toutes ces frontières perdurent et évoluent dans le temps sans jamais se dissiper. Les acteurs de la région échouent dans leurs tentatives de les surmonter et finissent pas les accepter en s'accommodant des rivalités et des interactions qu'elles engendrent. Une fois acceptée, la frontière devient un cadre d'existence avantageux et profitable à qui sait s'y adapter. Cependant, il faut nuancer le propos en rappelant que cette situation n'efface pas pour autant l'espoir que nourrissent tous les acteurs présentés de surpasser cet état de fait, ni ne se développe au point de générer un second *middle ground*.

Cette étude de cas ouvre le contexte du XVII<sup>e</sup> siècle guajiro. De 1618 jusqu'aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle étudiées par l'historiographie, la frontière hispano-indienne ne semble pas avoir évolué : elle reste fixée dans les savanes d'Orino et Río de la Hacha

continue d'être le seul établissement espagnol en ces terres. Le vide bibliographique sur ce siècle ne permet pas de comprendre pourquoi cette situation reste, en apparence, figée ni de savoir comment les quelques générations qui y vécurent s'accommodèrent de cette frontière. Le travail de deuxième année de master poursuivra cette étude de frontière durant ce siècle oublié de la Guajira. Grâce à un échange universitaire à Séville, les sources espagnoles seront directement accessibles ainsi que la bibliographie dont l'accès fut impossible pour le présent travail. En outre, le XVII<sup>e</sup> siècle en Amérique est celui de la fin de la présence hégémonique des royaumes ibériques dans le Nouveau Monde. La présence hollandaise à Curaçao, île voisine à la Guajira, ne peut pas avoir négligé cette péninsule échappant au pouvoir espagnol dans sa rivalité avec celui-ci. Une étude de la géopolitique caribéenne au XVII<sup>e</sup> siècle sera indispensable à la réalisation d'un mémoire sérieux et complet. Enfin, les méthodes de l'ethnohistoire devront être approfondies dans la pratique de cette étude pour équilibrer autant que possible l'*agency* des Européens, des Indiens et des Afro-guajiros.

## Corpus de sources

### Inventaire des sources

#### Sources publiées

AGUADO Pedro de, *Historia de Santa Marta y Nuevo Reino de Granada*, Madrid, Jaime Ratés, 1916, t. 1 et 2, p. 1692<sup>446</sup>.

CASTELLANOS Juan de, *Elegías de varones ilustres de Indias*, Madrid, M. Rivadeneyra, 1857 [1589], p.567.

HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, Edimbourg, E. & G. Goldsmid, 1890 [1598-1600], vol. 15.

HERRERA Y TORDESILLAS Antonio de, *Descripción de las Islas, y Tierra-Firme del mar Océano, que llaman Indias Occidentales*, Madrid, Nicolás Rodríguez Franco, 1730 [1625], p. 123.

JULIÁN Antonio, *La perla de la América, provincia de Santa Marta: reconocida, observada y expuesta en discursos históricos*, Paris, Thuno, 1854 [1784], p. 191.

MOREL Genaro Rodríguez, *Cartas de la Real Audiencia de Santo Domingo (1575-1578)*, Santo Domingo (Rép. Dom.), Archivo General de la Nación, 2015, p. 379.

LANGENBAEK Carl Henril, *Indios y españoles en la antigua provincia de Santa Marta, Colombia: Documentos de los siglos XVI y XVII*, Bogotá, Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales, Centro de Estudios Socioculturales e Internacionales (CESO), Ediciones Uniandes, 2007, p. 262.

LA ROSA José Nicolás de, *Floresta de la Santa Iglesia catedral de la ciudad de Santa Marta*, Valence, D. M. de Carerizo, 1833 [1741], p. 287.

*Recopilación de Leyes de los reinos de las Indias*, Madrid, Julián de Paredes, 1681.

SIMÓN Pedro, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales*, Bogotá, Editorial de Medardo Rivas, 1892 [1626], t. 5, p. 387.

---

<sup>446</sup> Les deux tomes ne furent jamais publiés du vivant de l'auteur, leur première parution remonte à 1906.

VARGAS MACHUCA Bernardo, *Milicia y descripción de las Indias*, Madrid, Pedro Madriral, 1599.

VÁZQUEZ DE ESPINOSA Antonio, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1948 [1629], p. 801.

### **Sources d'archives publiques et privées**

#### **BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE (PARIS)**

- [ark:/12148/bpt6k620813n](https://ark:/12148/bpt6k620813n) : Anonyme, "Les Allemands et les Goagiros, *Le Petit Journal*, Paris, 1<sup>er</sup> mai 1915, n°19128, p.2.

#### **BIBLIOTECA NACIONAL DE ESPAÑA (MADRID)**

- Mss/2023-Mss/3024 : Juan Diez de la Calle, *Noticias sacras y reales de los Imperios de las Indias Occidentales de la Nueva España*, Manuscrit, 1659

#### **ARCHIVO GENERAL DE INDIAS (A.G.I., SÉVILLE)**

##### **Audience de Caracas**

- 1, L 1 : Dispositions royales aux autorités de la province du Venezuela (1535-1552).
  - Folios 124 v°-125 r° : Le 14 septembre 1547, cédula royale octroyant le nom de ville de Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Río de la Hacha et permettant à la ville de garder les privilèges obtenus au Cabo de la Vela.
  - Folios 127 r°-128 r° : Le 13 octobre 1547, cédula royale octroyant 8 lieues de juridiction à la municipalité de Nuestra Señora de los Remedios de Río de la Hacha.
- 1, L 2 : Dispositions royales aux autorités de la province du Venezuela (1592-1597)
  - Folios 9 r°-p v° : Le 17 janvier 1593, cédula royale faisant du gouverneur de Santa Marta le gouverneur de Río de la Hacha.
  - Folios 10 v°-10 r° : Le 1 février 1593, cédula royale ordonnant à la Casa de Contratación de placer Río de la Hacha dans l'itinéraire de la Carrera de Indias vers la Terre Ferme et la Nouvelle Espagne.

- Folios 11 v°-12 r° : Le 20 février 1593, cédula royale réduisant l'*almojarifazgo* et l'*alcabala* de Río de la Hacha sur les produits alimentaires de 15% à 7,5%.
  - Folios 12 r°-v° : Le 20 février 1593, cédula royale interdisant d'exécuter les *señores de canoas* pour dette dans leurs activités de pêche de perles.
  - Folios 12 v°-13 r° : Le 20 février 1593, cédula royale interdisant à l'Audience de Santo Domingo d'envoyer des juges à Río de la Hacha pour abus.
  - Folios 13 v°-14 r° : Le 25 février 1593, cédula royale ordonnant à l'Audience de Santo Domingo d'envoyer une provision à Río de la Hacha pour écouter les appels de procès que l'évêque de Santa Marta fait bloquer.
  - Folios 22 r°-22 v° : Le 29 septembre 1593, cédula royale ordonnant que prévalent les offices de Río de la Hacha dont la nomination est faite par le roi plutôt que ceux dont la nomination est faite par le gouverneur.
  - Folios 41 r°-41 v° : Le 23 septembre 1595, cédula royale rappelant à l'Audience de Santo Domingo l'interdiction d'envoyer des juges de commission à Río de la Hacha.
  - Folios 43 v°-44 v° : Le 1<sup>er</sup> novembre 1595, cédula royale ordonnant au gouverneur de Santa Marta, Manso de Contreras, de mener une campagne militaire contre les Indiens de la Macuira.
  - Folio 46 v° : Le 22 mai 1596, cédula royale autorisant le report des dettes des *señores de canoas* de six mois et demandant une évaluation du montant de ces dettes.
  - Folio 47 r° : Le 22 mai 1596, cédula royale ordonnant au gouverneur de Carthagène des Indes de dépêcher deux galères chaque année pour surveiller le littoral de Río de la Hacha.
  - Folio 47 v° : Le 22 mai 1597, cédula royale ordonnant à la Real Hacienda de Río de la Hacha de couvrir les frais de messes de l'église de la ville pendant quatre ans.
  - Folio 48 r° : Le 2 juin 1596, cédula royale autorisant le déplacement de la ville de Río de la Hacha à deux lieues plus avant dans les terres.
  - Folios 64 r°-v° : le 18 janvier 1597, cédula royale refusant que les taxes sur les marchandises de Río de la Hacha soient abaissées pour financer la réparation d'édifices publics.
- 1, L 3 : Dispositions royales aux autorités de la province du Venezuela (1597-1604)

- Folios 37 r°-37 v° : Le 13 octobre 1600, cédula royale demandant au gouverneur des informations sur le *cabildo* de la pêcherie de perles de Río de la Hacha.
- 2, L 1 : Dispositions royales aux autorités de l'île de Margarita (1553-1604)
  - Fol. 14 r°-15 r° : Le 25 novembre 1574, cédula royale autorisant les *haciendas* et la caisse royale de Río de la Hacha à migrer vers Coché.
- 180, R 1, N 3 : Le 16 février 1578, lettre du gouverneur de l'île Margarita, Miguel de Maza de Lizana, attestant de la fin de la pêche de perles à cause des raids de corsaires.

### **Audiencia de Mexico**

- 23, N 46 : Lettre du vice-roi de Nouvelle Espagne, le comte de Monterrey, sur l'armada de Francis Drake aux Indes (1596)
  - Folios 1 r°-4 v° : Le 6 mars 1596, lettre du vice-roi de Nouvelle Espagne au roi.
  - Folio 5 r° : Le 31 janvier 1596, copie d'une lettre du gouverneur de la Havane au vice-roi sur les attaques de Drake dans la côte de la Terre Ferme.
  - Folios 5 r°- 6 v° : Le 15 novembre 1595, lettre de Pedro Tello au gouverneur de la Havane sur l'attaque de Francis Drake à Puerto Rico.
  - Folios 7 r°-7 v° : Le 5 décembre 1595, lettre du gouverneur de la Havane au vice-roi de Nouvelle Espagne.
  - Folios 8 r°-9 r° : Le 24 décembre 1595, témoignage d'un pilote portugais qui s'est échappé de l'armada de Drake à Río de la Hacha.

### **Audience de Panama**

- 234, L 3 : Dispositions royales aux autorités de la Tierra Firme (1527-1529)
  - Fol. 223 r°-223 v° : Le 12 septembre 1528, provision royale nommant *tesorero* de l'île de Cubagua Miguel de Castellanos.
- 234, L 4 : Dispositions royales aux autorités de la Tierra Firme (1529-1532)
  - Fol. 92 r°-92 v° : Licence à Miguel de Castellanos pour venir en Espagne.
  - Fol. 116 r°-117 v° : Provision royale concédant à Francisco de Castellanos, fils de Miguel de Castellanos, la charge de *tesorero* de l'île de Cubagua, qu'il obtient de son père avant sa mort.

### **Audiencia de Santo Domingo**

- 14, N 44 : Témoignage du procès sur les rançons faites par l'anglais Hawkins à Río de la Hacha (1588).

- 51, R 10, N 101 : *Expediente* sur l'attitude de l'évêque de Santa Marta à l'encontre du juge de commission Gaspar de Torres quand il fut à récupérer la dette de Miguel de Castellanos envers la Real Hacienda de Santo Domingo (1587-1588).
- 869, L 6 : Dispositions royales aux autorités de l'Audience de Santo Domingo (1609-1615)
  - Folio 62 r° : Le 20 décembre 1609, cédula royale interdisant au gouverneur de Santa Marta de percevoir un salaire auprès de la Real Hacienda de Río de la Hacha sur les entrées d'esclaves noirs dans la pêcherie de perles.
  - Folios 78 v°-79 r° : Le 3 avril 1610, cédula royale ordonnant au gouverneur de Santa Marta d'empêcher les *dueños de canoas* de dépeupler Río de la Hacha.
  - Folios 151 v°-152 r° : Le 5 août 1612, cédula royale demandant au gouverneur de Santa Marta de l'informer sur l'activité des Indiens guajiros et sur l'attitude des esclaves noirs des pêcheries de perles.
  - Folios 154 v°-155 r° : Le 9 septembre 1612, cédula royale ordonnant au gouverneur de Santa Marta de punir les esclaves noirs des pêcheries de perles et de relancer l'activité de la pêche.
- 1121, L 3 : Dispositions royales aux autorités de l'île de Cubagua (1531-1550).
  - Folio 172 v° : Le 25 octobre 1538, cédula royale autorisant les *vecinos* de Cubagua à pêcher des perles dans la province de Venezuela et Cabo de la Vela.
  - Folio 173 r° : Le 25 octobre 1538, cédula royale interdisant aux gouverneurs de la Terre Ferme de percevoir quelconque droit sur les pêcheries de perles.
  - Folios 173 v°-174 r° : Le 21 mars 1539, cédula royale autorisant le transfert des *haciendas* au Cabo de la Vela.
  - Folios 174 r°-174 v° : Le 21 mars 1539, cédula royale ordonnant à l'évêque du Venezuela d'apporter son soutien dans la découverte de perles.
  - Folios 175 v°-175 r° : Le 21 mars 1539, cédula royale autorisant le transfert des offices municipaux de Nueva Cádiz vers le Cabo de la Vela.
  - Folios 199 r°-201 r° : Le 1<sup>er</sup> mai 1543, cédula royale octroyant divers privilèges à la ville de Nuestra Señora de los Remedios du Cabo de la Vela.
  - Folios 201 r°-201 v° : Le 1<sup>er</sup> mai 1543, cédula royale octroyant le titre de « ville » à Nuestra Señora de los Remedios du Cabo de la Vela.
  - Folios 201 v°-202 r° : Le 1<sup>er</sup> mai 1543, cédula royale octroyant 8 lieues de juridiction à la municipalité de Nuestra Señora de los Remedios du Cabo de la Vela.

## **Audiencia de Santa Fe**

- 49, R 9, N 32 : Le 6 février 1577, lettre du gouverneur de Santa Marta, Lope de Orozco, sur le rapt d'Indiens par les *vecinos* de Río de la Hacha.
- 49, R 9, N 33 : Le 3 novembre 1578, lettre du gouverneur de Santa Marta, Lope de Orozco, sur l'interception de son courrier par Miguel de Castellanos.
- 49, R 10, N 41 : 1585-1588, *expediente* de Luis de Leiva, capitaine général de Río de la Hacha, demandant que soient respectées ses prééminences.
- 49, R 11, N 42 : Le 15 juillet 1589, lettre du gouverneur de Santa Marta, Francisco Marmolejo, demandant à devenir gouverneur de Río de la Hacha.
- 49, R. 12, N .44 : Le 26 juillet 1592, lettre du gouverneur de Santa Marta, Manso de Contreras, demandant à devenir gouverneur de Río de la Hacha.
- 49, R 12, N 48 : Le 7 avril 1593, lettre du gouverneur de Santa Marta, Manso de Contreras.
- 49, R 15, N 105 : Le 22 juin 1612, lettre du gouverneur de Santa Marta, Diego de Argote, sur sa visite du fort San Jorge à Río de la Hacha.
- 49, R 15, N 112 : Le 15 novembre 1612, lettre du gouverneur de Santa Marta, Diego de Argote.
- 49, R 16, N 119 : *Expediente* du gouverneur de Santa Marta, Francisco Martínez de Santander, demandant une licence royale pour assujettir les Indiens guajiros, 1615.
  - Doc. 1 : Lettre du gouverneur Francisco Martínez de Santander au roi, 1615.
  - Doc. 2 : Lettre du *cabildo* de Río de la Hacha au roi, sans date.
  - Doc. 3 : Le 22 octobre 1607, questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira.
  - Doc. 4 à 30 : *Expediente* sur le soulèvement d'Indiens de la Guajira entre 1606 et 1609.
  - Doc. 31 : Rapport de Juan Ziriza du Conseil des Indes au roi sur le problème des Indiens à Río de la Hacha, sans date.
  - Doc. 32 : Le 10 juin 1609, lettre du lieutenant du gouverneur Gaspar de Mendoza sur le soulèvement d'Indiens dans le Valle de Upar.
- 49, R 17, N 120 : Le 24 mars 1596, lettre du gouverneur de Santa Marta, Manso de Contreras, sur le récent passage de Francis Drake et son armada.



- 66, N 15 : Le 11 avril 1580, lettre de la municipalité de Santa Marta sur les exploits du gouverneur Lope de Orozco face aux Indiens de Río de la Hacha et dans du Valle de Upar.
- 66, N 34 : Le 9 août 1614, lettre de la municipalité de Río de la Hacha au roi vantant les bienfaits du gouverneur Diego de Argote envers la ville.
- 66, N 55 : Le 7 avril 1583, lettre de la municipalité de Río de la Hacha sur un soulèvement d'Indiens et la pacification faite par Lope de Orozco.
- 66, N 56 : Le 3 novembre 1592, copie d'une lettre de la municipalité de Río de la Hacha au gouverneur de Carthagène des Indes demandant de l'aide face aux attaques d'Indiens.
- 66, N 57 : Le 7 juin 1623, *expediente* de la municipalité de Río de la Hacha demandant de renouveler la grâce de payer le *veinteno* et non le *quinto* sur les perles.
  - o Folios 1 r°-2 r° : Le 7 juin 1629, demande de la municipalité de Río de la Hacha de faire percevoir le *veinteno* sur les perles au lieu du *quinto*.
  - o Folios 3 r°-3 v° : Le 3 juillet 1603, demande de la municipalité de Río de la Hacha de faire du *diezmo* payé sur les perles un *veinteno*.
  - o Folios 4 r°-4 v° : Le 10 août 1617, cédula royale autorisant de payer le *diezmo* au lieu du *quinto* sur les perles.
- 124, N 25 : Le 6 juillet 1577, information sur l'état de Río de la Hacha.
- 129, N 28 : Le 29 mai 1610, information de l'Audience du nouveau royaume de Grenade sur la ville de Río de la Hacha.

### **Audience de Quito**

- 54, N 13 : Information d'office et rapport de Juan Sarmiento de Villandrado, *vecino* de Quito, 1680.

### **Indiferente General**

- 427, L 29 : Dispositions royales aux autorités et particuliers des Indes et de la péninsule (1568-1598)
  - o Folio 151 r°-151 v° : Le 1er janvier 1580, cédula royale informant de la venue de corsaires anglais et français dans les Indes.
- 527, L 1 : Registre de offices attribués par les Conseil des Indes (1583-1605)
  - o Folio 143 r° : Offices attribués à Río de la Hacha.
- 740, N 41, Folios 41 v°-42 r° : Le 28 avril 1582, proposition du Conseil des Indes d'élever la juridiction de Río de la Hacha au rang de *gobernación*.

- 1528, N 12 : Le 15 juin 1579, *relación geografica* de la Nueva Zamora de Maracaibo.

### **Mapa Panamá**

- 279 : Le 10 août 1606, tracé du fort San Jorge de Río de la Hacha.

### **Mapa Venezuela**

- 3 : Postérieure à 1552, carte du littoral du Venezuela.

### **Patronato Real**

- 195, R 25 : Le 5 juin 1595, lettre de la municipalité de Río de la Hacha sur les attaques d'Indiens dans les savanes d'Orino.

### **ARCHIVO HISTÓRICO NACIONAL (A.H.N., MADRID)**

- Om Caballeros, Santiago, Exp. 6330 : Concession du titre de Chevalier de l'Ordre de Santiago à Francisco de Peralta et de Castellanos, *alguacil mayor* de l'Inquisition de Río de la Hacha, 1637.

### **Diversos Colecciones**

- 45, N 16 : Le 4 juin 1581, état de la *gobernación* de Santa Marta par son gouverneur Lope de Orozco.

### **LIBRARY OF CONGRESS (WASHINGTON D.C.)**

Hondius, H. (1630), *Venezuela, cum parte Auftrali Novae Andalausiaae*, [S.I, 1630], Library of Congress, <https://www.loc.gov/item/97683568/> : Carte du Venezuela faite en 1630 par Hendrik Hondius.

### **THE MORGAN LIBRARY & MUSEUM (NEW YORK)**

Anonyme, *Histoire Naturelle des Indes*, environs 1586 :  
<https://www.themorgan.org/collection/Histoire-Naturelle-des-Indes>.

## Présentation des sources

Les documents produits par l'administration espagnole constituent le principal corps des sources sollicitées. Au sein même de ce groupe, il y a une prédominance pour les sources localisées à l'Archivo General de Indias à Séville. Nous avons fait la démarche de nous renseigner sur ce que l'Archivo General de la Nación à Bogotá et l'Archivo General de la Nación à Caracas pouvaient nous offrir. Concernant le premier, le catalogue en ligne ne fait état que de sources datant majoritairement du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec quelques cas de sources du XVII<sup>e</sup> siècle, qui pourront s'avérer utiles pour le travail de Master 2. Ces informations furent confirmées par un échange de mail que nous eûmes avec les archivistes du lieu. Pour le second, la plateforme en ligne s'avéra difficile à maîtriser et nos mails furent sans réponses. L'Archivo General de Indias constitue donc la majorité de nos sources administratives. Un grand nombre d'entre elles furent produites par les autorités locales telles que les gouverneurs de Santa Marta, la municipalité de Río de la Hacha, le gouverneur du Venezuela et l'évêque de Santa Marta. Pour proposer une histoire politique, nous nous sommes attelés à recourir autant que possible aux cédulas royales attenantes à la Guajira et ses périphéries. Les fonctionnaires de l'Audience de Santo Domingo nous ont également fourni quelques précieuses informations comme le rapport de la commission de Gaspar de Torres contre le maréchal de Castellanos. D'un point de vue méthodologique, ces sources ont répondu avec précision à notre envie de démontrer l'autonomie de la région et les conflits juridictionnels qui en découlèrent. En revanche, le biais très administratif et hispano-centré de ces sources contraignit la restitution du point de vue indien et afroguajiro que nous voulions restituer. Certaines d'entre elles prévalurent dans cette tâche, à l'instar de l'enquête menée auprès des *vecinos* de Río de la Hacha en 1607<sup>447</sup>. Nous avons tenté de déceler les parts d'*agency* des Indiens entre les lignes, car le principal objectif de ces sources était de les présenter péjorativement afin de débloquent auprès de la Couronne une aide militaire et financière. Elles restituent néanmoins une parole plus libérée et spontanée que ne le font les pièces produites par les autorités administratives. Il nous reste encore énormément de folios à dépouiller qui sommeillent à l'Archivo General de Indias, surtout ceux qui n'ont pas été numérisés, mais que nous consulterons lors de notre échange Erasmus à Séville

---

<sup>447</sup> A.G.I., Santa Fe 49, R 16, N 119, doc. 3, fol. 2 v<sup>o</sup> : Questionnaire aux *vecinos* de Río de la Hacha sur les Indiens de la Guajira, 22 octobre 1607.

l'an prochain. En outre, notre consultation reposait sur les sources du XVI<sup>e</sup> siècle et nous avons délaissé celles qui dépassaient ce cadre temporel.

Les chroniques et les œuvres littéraires publiées constituent un autre chantier de lecture plus classique. Le poète Juan de Castellanos, voyageur, conquistadores et *dueño de canoa* à Nueva Cádiz puis au Cabo de la Vela, occupe sans conteste la première place dans cette catégorie de sources. Il fut un acteur direct des événements que nous étudions, mais il faut tout de même savoir prendre du recul avec Castellanos qui souhaite avant tout exalter ses hauts faits et ceux des Espagnols qu'il a connus dans la Conquête de la Terre Ferme. En outre, il faut parvenir à surmonter son œuvre volumineuse de plusieurs centaines de pages, mais son soin apporté aux détails offre à l'historien une voix originale sur l'histoire de la région. D'autres chroniques, bien que non citées dans ce travail, ont nourri notre réflexion du XVI<sup>e</sup> siècle guajiro. Parmi elles, l'œuvre de Fray Pedro Simón, de Pedro de Aguado, d'Antonio Vázquez de Espinosa et de Bernardo Vargas Machuca nous ont paru la plupart du temps dignes de confiance et précises. Leurs mentions de la Guajira sont partielles puisqu'elles n'occupent que quelques lignes ou paragraphes de leurs écrits. Nous nous sommes moins penchés sur la *Floresta de la Santa Iglesia catedral de la ciudad de Santa Marta* par José Nicolas de la Rosa et *La perla de la América, provincia de Santa Marta* par Antonio Julián, bien qu'elle relate des événements localisés sur notre région d'étude. Écrites au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous craignons de tomber dans l'analyse téléologique en les sollicitant, ce que nous ne souhaitons pas.

Il nous a paru primordial de diversifier les points de vue autant que possible en élargissant le corpus de sources à des textes produits par des protagonistes non-hispaniques. Ces récits sont ceux de marins d'autres royaumes européens qui, à la même époque, font état de leurs voyages dans les Indes. Nous avons ainsi collecté deux sources majeures que sont le carnet de dessins *Histoire naturelle des Indes* et les seize tomes de *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation*. Le premier fut rédigé en français par deux auteurs qui restent à ce jour anonymes. Selon la Morgan Library and Museum où il est conservé, son titre lui fut attribué au XVIII<sup>e</sup> siècle et il est également connu sous le titre de *The Drake Manuscript*, car le pirate est mentionné plusieurs fois dans l'œuvre. Sa composition est divisée en quatre catégories : des planches de botanique, des dessins d'animaux du Nouveau Monde, des représentations d'Indiens rencontrés par le(s) auteur(s) et des descriptions de la société hispano-américaine. Le second document fut rédigé par un humaniste anglais, Richard Hakluyt, qui fut un ardent promoteur de la présence anglaise au Nouveau Monde. *The Principal Navigations* est le fruit de plusieurs années d'enquête auprès de marins des grands ports

d'Angleterre dont Hakluyt a retranscrit les témoignages. Son objectivité s'avère moindre que celle du *Drake Manuscript* puisque les témoignages ont pu être remaniés par l'auteur afin de desservir son projet. Pour l'année de Master 2, nous souhaiterions nous intéresser aux sources qui peuvent être conservées dans les archives britanniques attenantes à la Guajira. Dans une moindre mesure, les sources néerlandaises d'après la prise de Curaçao par les Provinces-Unies pourraient être considérées, mais nous ne parlons malheureusement pas cette langue.

Enfin, notre volonté de restituer la voix d'acteurs traditionnellement silencieux nous a conduit à chercher des sources dans les autres disciplines universitaires. Les fouilles archéologiques qui ont été supervisées dans la région se comptent sur les doigts d'une main. Picon fait état de deux sites qui furent sondés dans les années 1950, mais qui ont la fâcheuse nature de se situer en bordure de la péninsule. Le risque est que leurs données peuvent différer du mode de vie des populations de la Guajira intérieure<sup>448</sup>. En dehors de ces fouilles, il n'y eut qu'une seule expédition archéologique à notre connaissance qui apporta des informations probantes pour cette histoire. Elle fut conduite par Marcela Bernal Arévalo dans les années 2000 à la recherche de l'emplacement de Nuestra Señora Santa María de los Remedios du Cabo de la Vela<sup>449</sup>. Fruit d'une tradition de transmission orale, des récits, chants et mythes des actuels Wayúu ont été compilés par quelques anthropologues soucieux d'étudier la structure de ces narrations. L'accès à ces publications nous a été restreint durant cette année. En dehors de *Le chemin des Indiens morts* de Michel Perrin, nous n'avons pas pu obtenir d'autres textes. Cette unique source orale, que l'auteur a recueillie dans les années 1960-1970, s'avère difficile à appréhender à cause des modifications apportées aux mythes depuis au moins le XIX<sup>e</sup> siècle comme le constate Perrin. Toutefois, nous ne perdons pas espoir d'avoir accès à d'autres compilations de récits durant l'année qui vient.

---

<sup>448</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, op. cit., p. 147.

<sup>449</sup> BERNAL AVÉRALO Marcela, « Control social en el asentamiento colonial Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Cabo de la Vela », art. cit.

# Bibliographie commentée

## Bibliographie générale

### Histoire économique

BARRAGAN LÓPEZ Estebán et LINCK Thierry, « Rancheros y sociedades rancheras : quinientos y un años de conquista ordinaria », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 63-1, 1994, p. 11-27.

BORGHETTI Maria-Novella, « Histoire quantitative, histoire sérielle », dans DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 412-419.

BÖTTCHER Nikolaus, HAUSBERGER Bernd et IBARRA Antonio, *Redes y negocios globales en el mundo ibérico, siglos XVI-XVIII*, Madrid, Frankfurt am Main, Iberoamericana, Vervuert, El Colegio de México, coll.« Bibliotheca Ibero-Americana », 2011.

BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme : XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1967-1979.

CHAUDHURI Kirti N., *Trade and Civilisation in the Indian Ocean: An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 7 mars 1985.

CHAUNU Pierre, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques : XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*, Paris, S.E.V.P.E.N, 1960-1966.

CHAUNU Pierre et CHAUNU Huguette, *Séville et l'Atlantique, 1504-1650*, Paris, S.E.V.P.E.N, 1965-1960, 12 vol.

CHEVALIER François, *La formation des grands domaines au Mexique : terre et société aux XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Institut d'ethnologie, 1952.

DELUMEAU Jean, « Huguette et Pierre Chaunu, Séville et l'Atlantique (1504-1650), 7 vol., collection « Ports — Routes — Trafics » dirigée par M. Braudel », dans *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, vol. 5, n° 2, 1958, p. 152-154.

DÍAZ BLANCO José Manuel, *Así trocaste tu gloria. Guerra y comercio colonial en la España del siglo XVII*, Valladolid, Madrid, Instituto Universitario de Historia Simancas, Marcial Pons Historia, 2012.

ELÍAS CARO Jorge Enrique et VIDAL ORTEGA Antonino (éd.), *Ciudades portuarias en la Gran Cuenca del Caribe : visión histórica*, Barranquilla, Colombie, Ediciones Uninorte, 2010.

FOURQUET François, « Villes et économies-mondes selon Fernand Braudel », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, vol. 38, n° 1, 1988, p. 13-22.

FOGEL Robert William, *Railroads and American economic growth: essays in econometric history*, Baltimore, Etats-Unis d'Amérique, Johns Hopkins Press, 1964.

GOUBERT Pierre, « Pierre Chaunu, Séville et l'Atlantique (1504-1650), Partie Interprétative, tome VIII », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 68, n° 3, 1961, p. 504-506.

HAMILTON Earl Jefferson, *American treasure and the price revolution in Spain, 1501-1650*, Cambridge, Harvard University Press, 1934.

MARGAIRAZ Michel, « Histoire économique », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 295-306.

RAGON Pierre, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles : le gouvernement du comte de Baños, vice-roi du Mexique*, Paris, Belin, 2016.

RODRÍGUEZ Manuel Bustos, *Cádiz en el sistema atlántico : la ciudad, sus comerciantes y la actividad mercantil (1650-1830)*, Cadix, Silex Ediciones, 2005.

SEBASTIÁN Lorenzo Eladio López y et MORENO Justo Luis del Río, « La ganadería vacuna en la isla Española (1508-1587) », dans, UNIVERSIDAD COMPLUTENSE MADRID (éd.), *Revista complutense de historia de América*, n° 25, 1999, p. 11-49.

VEGA María Elisa Martínez de, « Los mercaderes novohispanos : control virreinal y fraude fiscal en el primer tercio del siglo XVII », dans *Revista complutense de historia de América*, n° 20, 1994, p. 87-128.

WALLERSTEIN Immanuel Maurice, *The Modern World-System*, New York, Academic Press, 1974-1989.

WALLERSTEIN Immanuel, *The Modern World-System I: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, University of California Press, 2011.

YUN CASALILLA Bartolomé, *Marte contra Minerva : el precio del imperio español, c. 1450-1600*, Barcelona, Crítica, 2004, (Serie mayor).

### **Histoire politique**

ANCHÓN INSAUSTI José Angel, *A voz de consejo. Linaje y corporación urbana en la constitución de la Provincia de Gipuzkoa: los Báñez y Mondragón, siglos XIII-XVI*, Gipuzkoa, Departamento de Cultura y turismo de la Diputación Foral de Gipuzkoa, 1995.

ANNINO Antonio, « Révolutions hispaniques ? Réflexions autour d'une question », dans, LEMPERIERE Annick, *Penser l'histoire de l'Amérique latine. Hommage à François-Xavier Guerra*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, p. 21-36.

BARRIERA Darío Gabriel, *Ouvrir des portes sur la terre : microanalyse de la construction d'un espace politique Santa Fe, 1573-1640*, traduit par GODICHEAU François, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2016.

BOCAZ Luis, *Las cartas de Pedro de Valdivia : la fundación de Santiago y la génesis de un espacio dependiente*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1995, p. 1-24.

CARDIM Pedro et al., *Polycentric monarchies: how did early modern Spain and Portugal achieve and maintain a global hegemony ?*, Brighton, Sussex Academic Press, 2012.

DEDIEU Jean-Pierre, *Après le roi : essai sur l'effondrement de la monarchie espagnole*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, (Essais de la Casa de Velázquez).

DEDIEU Jean-Pierre, « Une approche “fine” de la prosopographie », dans, DESCIMON Robert, SCHAUB Jean-Frédéric et VINCENT Bernard, *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal (16e-19e siècle)*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1997, p. 235-242.

DESCIMON Robert, SCHAUB Jean-Frédéric et VINCENT Bernard, *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal (16e-19e siècle)*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1997.

EISENSTADT Shmuel Noah, « La modernité multiple comme défi à la sociologie », dans *Revue du MAUSS*, vol. no 24, n° 2, 2004, p. 189-204.

ELLIOTT John H., « A Europe of Composite Monarchies », dans *Past & Present*, vol. 137, n° 1, 1 novembre 1992, p. 48-71.

ELLIOTT John Huxtable, *The old world and the new: 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University press, 1970.

GAUDIN Guillaume, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVIIe siècle: l'empire de papier de Juan Diez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013.

GIL PUJOL François Xavier, *La historia política de la edad moderna europea, hoy: Progresos y minimalismo*, vol. 3, Santiago de Compostela, Santiago de Compostela : Historia a debate, 1995, p. 195-208.

GUTIÉRREZ Ramón, *Arquitectura y urbanismo en Iberoamérica*, 2e édition, Madrid, Editions Catedra, 2002.

KOENIGSBERGER H.G., « Monarchies and Parliaments in Early Modern Europe. *Dominium Regale or Dominium Politicum et Regale* », dans *Theory and Society*, vol. 5, n° 2, 1978, p. 191-217.

LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole : de Colomb à Bolivar*, Paris, Belin, 2004, (Belin sup).

M. HESPANHA António, *Vísperas del Leviatán. Instituciones y poder político (Portugal, siglo XVII)*, Madrid, Taurus Humanidades, 1989.

MADARIAGA SALVADOR DE, *The Rise Of The Spanish American Empire*, Londres, Hollis and Carter, 1947.

MAHN-LOT Marianne, « J. H. Elliott, The Old World and the New, 1492-1650 », dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 26, n° 26, 1971, p. 1179-1181.



MINGO Marta Milagros del Vas, « La problemática de la ordenación territorial en Indias (ss. XVI - XVIII) », dans *Revista Complutense de Historia de América*, vol. 25, 1999, p. 67-98.

MUSSET Alain, *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2002, (Civilisations et Sociétés, 109).

OTS CAPDEQUI José Maria, *El Estado español en las Indias*, México, El Colegio de México, 1941.

RUIZ IBÁÑEZ José Javier et SABATINI Gaetano, « Monarchy as Conquest: Violence, Social Opportunity, and Political Stability in the Establishment of the Hispanic Monarchy », dans *The Journal of Modern History*, vol. 81, n° 3, 2009, p. 501-536.

SALLMANN Jean-Michel, « Les royaumes américains dans la Monarchie Catholique », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, vol. Débats, mis en ligne le 09 février 2005hello.

SCHAUB Jean-Frédéric, *Le Portugal au temps du comte-duc d'Olivares (1621-1640). Le conflit de juridictions comme exercice de la politique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2001, (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 18).

SHAW Carlos Martínez et TORRES José Antonio Martínez, *España y Portugal en el mundo (1581-1668)*, Madrid, Editions Polifemo, 2014.

THORNTON John, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

VIGNAUX Sophie, *Esclavage et rébellion : la construction sociale des noirs et des mulâtres, Nouvelle-Grenade, XVIIe siècle*, Montpellier, France, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007.

VIGNAUX Sophie, *L'Eglise et les Noirs dans l'Audience du Nouveau Royaume de Grenade*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2014, (Voix des Suds).

VINCENT Bernard, « Prologue », dans *Ouvrir des portes sur la terre. Microanalyse de la construction d'un espace politique. Santa Fe (1573-1640)*, Presses universitaires du Midi, Toulouse, Université Toulouse - Jean Jaurès, 2016, p. 9-12.

### **Histoire de la Frontière**

BERTRAND Michel et PLANAS Natividad, *Les sociétés de frontière: de la Méditerranée à l'Atlantique, XVIe-XVIIIe siècle*, vol. 122, Madrid, Casa de Velázquez, 2011, (Collection de la Casa de Velázquez).

BOCCARA Guillaume, « Génesis y estructura de los complejos fronterizos euro-indígenas. Repensando los márgenes americanos a partir (y más allá) de la obra de Nathan Wachtel », dans, INSTITUTO DE CIENCIAS ANTROPOLÓGICAS, UNIVERSIDAD DE BUENOS AIRES (éd.), *Memoria Americana*, vol. 13, n° 1, 2005, p. 21-52.

BOCCARA Guillaume, *Guerre et ethnogenèse mapuche dans le Chili colonial : l'invention du soi*, Paris, l'Harmattan, 1998.

BOLTON Herbert Eugene, *The Spanish Borderlands : a chronicle of old Florida and the Southwest*, New Haven, Yale University Press, 1921.

BROOKS James F., *Captives and Cousins: Slavery, Kinship, and Community in the Southwest Borderlands*, Omohundro Institute of Early American History and Culture, Chapel Hill, Caroline du Nord, University of North Carolina Press, 14 mai 2002.

HAVARD Gilles, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003.

KLEIN Kerwin Lee, « Reclaiming the “F” Word, or Being and Becoming Postwestern », dans *Pacific Historical Review*, vol. 65, n° 2, 1996, p. 179-215.

LIMERICK Patricia Nelson, *The legacy of conquest: the unbroken past of the American West*, New York, London, W.W. Norton, 1987.

MARQUES Guida, « Entre deux empires : le Maranhão dans l'Union ibérique (1614-1641) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 23 mars 2010.

Le Maranhão, Etat luso-brésilien colonisé à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, est un front de colonisation ibérique dans le contexte de l'union des couronnes du Portugal et de Castille. Pour Marques, il ne faut pas y voir une stratégie portugaise anti-castillane dans ce mouvement coloniale, mais au contraire une coopération des deux royaumes dans le but de renforcer l'alliance ibérique autour d'un projet commun d'Amérique ibérique. Elle conçoit trois motivations de coloniser cette région qui le démontre : l'implication du roi pour empêcher les royaumes du Nord de l'Europe d'y prendre pied, une volonté portugaise locale de reproduire le modèle de conquête castillan (*encomienda* et *conquista*) et enfin la défense du catholicisme face aux Hollandais, Anglais et Français qui s'implantent à l'embouchure de l'Amazone. Certes il existe des tensions entre les deux royaumes dans ce projet, mais elles ne reposent nullement sur des considérations nationales car elles se focalisent autour de rivalités économiques et un bras de fer entre les institutions administratives coloniales sur les limites du découpage de la région.

MENJOT Denis, *Les villes frontière: Moyen âge-époque moderne*, Paris Montréal, L'Harmattan, 1996, (Villes, histoire, culture, société).

MORIEUX Renaud, *Une mer pour deux royaumes : la Manche, frontière franco-anglaise, XVIIe-XVIIIe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, DL 2008.

PEREZ Emmanuelle, « Entre Mexique et États-Unis, la Californie dans une perspective hémisphérique (1815-1850). Le défi des frontières historiographiques au sein de la thèse », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 11 juin 2013, [En ligne], <<http://journals.openedition.org/nuevomundo/65622>>, (Consulté le 3 mars 2018).

RICHARD Jean, « Comptes rendus. Identidad y y representación de la frontera en la España medieval (siglos XI-XV), éd. Carlos DEAYALAMARTINEZ et Philippe JOSSE RAND, Madrid, Casa de Velásquez, 2001 ; 1 vol., X-341 p. (Coll. de la Casa de Velazquez, 75). », dans *Le Moyen Age. Revue d'histoire et de philologie*, vol. CIX, n° 3, 2003, p. 617-618.

SENECHAL Antoine, « Ravitailler une société frontalière à tout prix ? Le presidio oranais et la Monarchie hispanique (1670-1700) », dans, RODRÍGUEZ Francisco Zamora et al., *Historias de Frontera. Fronteras con Historia*, Lisbonne, Centro de Historia d'Aquém e d'Além Mar, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade NOVA de Lisboa, 2016, p. 149-161.

Antoine Sénéchal souhaite réhabiliter une frontière de la Monarchie hispanique longtemps considérée par l'historiographie comme secondaire et trop ruineuse d'entretien pour avoir un intérêt : le *presidio* d'Oran. Il démontre que la porosité de cette frontière et la région méditerranéenne dynamique dans laquelle elle s'insère en font un lieu primordial dans l'expansion impériale ibérique. Il déconstruit trois stratégies de ravitaillement de cette enclave espagnole en terre nord-africaine qui peuvent être transposées à d'autres frontières de la Monarchie : une stratégie de l'Etat reposant sur les institutions, les finances étatiques et les agents locaux de la Couronne, une stratégie des particuliers locaux et des étrangers qui investissent dans les réseaux commerciaux licites et illicites et enfin une stratégie des populations autochtones de la région dans leurs échanges, cordiaux et violents, avec le *presidio*.

TAYLOR Alan, *American Colonies*, The Penguin history of the United States, New York, Viking, 2001.

TURNER Frederick Jackson, *The Frontier in American History*, New York, Henry Holt and Company, 1920.

VERLINDEN Charles, *Précédents médiévaux de la colonie en Amérique. Période coloniale.*, México, Editorial Fournier, 1954.

WEBER David J., *Bárbaros. Spaniards and their savages in the age of Enlightenment*, New Haven and London, Yale University Press, 2005.

WEBER David J., *The Spanish Frontier in North America*, New Haven and London, Yale University Press, 1992.

Weber retrace ici une histoire politique de l'occupation de territoires situés dans les actuels Etats-Unis et qui furent des projections de la colonisation espagnole. Il débute donc son cadre chronologique avec les premières expéditions de conquistadors jusqu'à l'indépendance du Mexique en 1821. Le postulat de l'auteur est avant tout de présenter une autre histoire coloniale des Etats-Unis que la colonisation anglo-américaine. Il veut aussi se démarquer des courants de Turner et de Bolton en présentant son texte comme ne faisant ni une présentation de la *leyenda negra* ni de la *leyenda blanca* de la colonisation espagnole, mais plutôt en y présentant la politique indienne de l'Espagne avec ses succès et ses échecs.

Il faut souligner la considération prise par l'auteur des enjeux impériaux des différentes monarchies européennes qui rivalisent pour le contrôle de ce territoire. En outre, l'auteur aborde l'évolution de la politique indienne de la Couronne au fil du temps, les différentes stratégies mises en place pour coloniser les Indiens (par les missions, le commerce, la guerre). Cependant, nous sommes assez critique sur le livre qui ne croise pas son étude dans un espace beaucoup plus large (la Nueva España, l'Atlantique) pour ne privilégier qu'une focalisation sur le territoire étasunien. Nous trouvons également contestable que l'auteur ne fasse quasiment nulle mention des populations noires dans son étude. Nous ne savons pas si leur présence fut moindre dans l'Amérique du Nord espagnole ; mais aussi moindre soit-elle, nous imaginons qu'elle participe à l'histoire politique, économique et culturelle de cet espace.

ZAVALA José Manuel, *Les indiens Mapuche du Chili : dynamiques inter-ethniques et stratégies de résistance, XVIIIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2000, (Collection Recherches et documents - Amériques latines).

### **Subaltern Studies et Postcolonial Studies**

BHABHA Homi K., *The Location of Culture*, London New York, Routledge, 1994.

CHAKRABARTY Dipesh, *Provincializing Europe: postcolonial thought and historical difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

GUHA Ranajit, « Caractères fondamentaux de l'insurgence paysanne dans l'Inde coloniale », dans, LARDINOIS Roland, *Miroir de l'Inde : études indiennes en sciences sociales*, traduit par DUSUZEAU Joel, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1989, p. 251-267.

GUHA Ranajit, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Delhi, Oxford University Press, 1983.

GUHA Ranajit, « On some aspects of the historiography of colonial India », dans *Subaltern Studies: Writings on South Asian History and Society*, Delhi, Oxford University Press, 1982, p. 1-8.

POUCHEPADASS Jacques, « Subaltern et Postcolonial Studies », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 636-646.

SAÏD Edward Wadie, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduit par MALAMOUD Catherine et MEININGER Sylvestre, Édition augmentée, Paris, Le grand livre du mois, 2005, (La couleur des idées).

SAÏD Edward Wadie, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

SIBEUD Emmanuelle, « Post-Colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 51-4bis, n° 5, 2004, p. 87-95.

## Histoire globale et Histoire connectée

BENASSAR Bartolomé et BENASSAR Lucile, *1492, un monde nouveau ?*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Perrin, 2013, (Collection Tempus, 512).

BERNARD Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde. Les métissages*, vol. 2, Paris, Fayard, 1993.

BERNARD Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde. De la découverte à la conquête*, vol. 1, Paris, Fayard, 1991.

BERTRAND Romain, « Histoire globale, histoire connectée », dans, DELACROIX Christian et al., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2017, (Collection Folio Histoire, 179), p. 366-376.

BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident (XVIe-XVIIe siècle)*, Paris, Points, 2014, (Points, 500).

BERTRAND Romain, « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 54-4bis, n° 5, 12 décembre 2007, p. 69-89.

BOUCHERON Patrick et al., *Histoire du monde au XVe siècle*, Paris, Pluriel, 2012, (Pluriel).

BOURDEU Etienne et al., *La péninsule Ibérique et le monde, 1470-1650*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2014, (Clefs Concours - Histoire moderne).

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 10e édition, Malakoff, Armand Colin, 2017.

BRAUDEL Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 13, n° 13, 1958, p. 725-753.

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

BROOK Timothy, *Vermeer's hat: the seventeenth century and the dawn of the global world*, New York, Bloomsbury Press, 2008.

BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in world history: power and the politics of difference*, Princeton (N.J.), Oxford, Princeton University Press, 2010.

CROSBY Alfred W., *Ecological Imperialism: The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1986 2004.

GODECHOT Jacques et PALMER Robert Roswell, *Le Problème de l'Atlantique du XVIIIème au XXème siècle*, Florence, Italie, G. C. Sansoni, 1955.

GRUZINSKI Serge, *La pensée métisse*, Paris, Pluriel, 2012, (Pluriel).

GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Éd. de la Martinière, 2004.

GRUZINSKI Serge, « Les mondes mêlés de la monarchie catholique et autres « connected histories » », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 56 année, n° 1, 1 mars 2001, p. 85-117.

GRUZINSKI Serge, *La Guerre des images : de Christophe Colomb à Blade Runner (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1989.

LOMBARD Denys, *Le carrefour javanais : essai d'histoire globale*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990.

MARZAGALLI Silvia, « L'histoire atlantique en Europe », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 24 septembre 2008.

MINARD Philippe, « Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire », dans *Esprit*, vol. Décembre, n° 12, 16 décembre 2013, p. 20-32.

MORALES PADRÓN Francisco et TOVAR Ignacio, *Atlas histórico cultural de América*, Las Palmas de Gran Canaria, Consejería de cultura y deportes, 1988.

Historien espagnol spécialisé sur la Découverte des Amériques et sur les relations atlantiques entre l'Amérique et la péninsule ibérique, Francisco Morales Padrón publie cet atlas sur l'Amérique coloniale. Cet ouvrage donne un aperçu géographique des événements historiques qui facilite la réflexion de tout historien recherchant une spatialisation de ses propos, ce qui est le cas pour la Guajira : l'échelle de la *gobernación*, l'échelle de l'Audience, l'échelle du découpage ecclésiastique. En outre, le livre retrace l'histoire de la conquête de la région de Nouvelle Grenade.

SINGARAVELOU Pierre et al., *Histoire du monde au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2017.

SUBRAHMANYAM Sanjay, *L'empire portugais d'Asie, 1500-1700*, traduit par CAPELLE Marie-José, Paris, Points, 2013, (Points, 481).

THIBAUD Clément, *Histoire Atlantique*, [En ligne], <<https://www-universalis-edu-com.nomade.univ-tlse2.fr/encyclopedie/histoire-atlantique/>>, (Consulté le 3 mars 2018).

### **Travaux anthropologiques et ethnohistoriques**

BOCCARA Guillaume, « Antropología política en los márgenes del Nuevo Mundo. Categorías coloniales, tipologías antropológicas y producción de la diferencia », dans *Fronteras movilizadas.: clasificaciones coloniales y dinámicas socioculturales en las fronteras americanas*, México D.F., Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos ; El Colegio de Michoacán ; Casa de Velázquez, 2010, p. 103-135.

Guillaume Boccara est un anthropologue français qui a notamment travaillé sur les phénomènes d'ethnogenèse et sur les mouvements indiens dans le Chili colonial. Il porte ici son étude première sur la typologie sociopolitique des Indes par Juan de Acosta. Il s'attarde plus longuement sur la catégorisation des populations qu'Acosta qualifie de « barbares » pour montrer que celle-ci répond à une volonté politique d'identification des peuples amérindiens afin de faciliter la conquête et la colonisation de l'Amérique. Son paradigme suit donc le schéma suivant : une culture = une langue = un régime politique = un territoire = un peuple. Dans un second temps, l'auteur observe comment l'anthropologie et l'histoire ont étudié ces populations amérindiennes depuis l'époque positiviste du XIXe siècle. Il met avant tout en garde le lecteur de voir les différentes catégories d'organisation politique (bande, tribu, caciquat, Etat) selon une pensée évolutionniste de la construction de l'Etat. Il prévient aussi de ne pas se laisser piéger par le discours colonial des sources, c'est-à-dire de voir dans les catégorisations coloniales une réalité. Sur ce dernier point, il critique David Weber qui porte trop d'intérêt au « nomadisme » et à la « tribalité » attribuée par les sources, d'être prisonnier d'une vision coloniale de la mosaïque ethnique de l'Amérique.

GARCÍA Claudia, « ¿Zambos o indios? Mestizaje y etnogénesis en la costa caribe de Nicaragua y Honduras », dans *Fronteras movedizas: clasificaciones coloniales y dinámicas socioculturales en las fronteras americanas*, México D.F., Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos ; El Colegio de Michoacán ; Casa de Velázquez, 2010, p. 231-248.

L'article étudie le peuple *miskitu* dans les périodes coloniales et contemporaines, peuple qui habite le littoral de la mer des Caraïbes en Amérique centrale. García défend l'ethnogenèse de l'identité des *miskitus* par le métissage entre Indiens, Noirs et corsaires anglais. Cela se traduit notamment par des mariages multiethniques entre Indiens et Anglais, afin de faciliter les communications entre ces deux peuples en faveur de liens économiques et anti-espagnols. Pour les Espagnols de la région, cette identité métisse est difficilement perçue : ils voient les *miskitus* comme un peuple rebelle, agressif et qui traite avec leurs rivaux britanniques. Le degré de métissage biologique et culturel n'étant pas homogène sur toute la région, l'application de critères de castes, au sens socio-racial comme il est appliqué en Amérique espagnole, est compliqué à mettre en place pour ces derniers : ou ce sont des *zambos miskitu*, métis afro-indiens non christianisés, ou ce sont des indiens *miskitus*, à la couleur de peau similaire aux autres indiens et donc moins en contact avec les Anglais. En somme, les Espagnols ne reconnaissent pas en une identité culturelle propre mais différentes populations selon des codes de classifications socio-raciaux. Cette étude offre un cadre géographique, temporel et événementiel très similaire à celui de la Guajira.

GARCÍA Claudia, *The making of the Miskitu People of Nicaragua: the social construction of ethnic identity*, Uppsala, Suède, Uppsala University, 1996.

GIUDICELLI Christophe, « Hétéronomie et classifications coloniales. La construction des « nations » indiennes aux confins de l'Amérique espagnole (XVI-XVIIe siècle) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*, 29 mars 2010, [En ligne], <<http://journals.openedition.org/nuevomundo/59411>>, (Consulté le 29 janvier 2018).

Christophe Giudicelli, maître de conférences à Rennes II et chercheur au CNRS, spécialisé en anthropologie historique sur l'histoire coloniale de l'Amérique latine, revient sur la notion de *nación indígena* dans le discours colonial. Il s'agit d'une création des institutions et acteurs coloniaux, une adaptation de ce qui désignait les « nations » dans la péninsule ibérique : aragonaise, andalouse, catalane ou encore castillane. Elle répond à un objectif de contrôle rapide du territoire américain et donc ne reflète pas la réalité de la diversité ethnique du continent au moment de la colonisation. Ces « nations » furent perçues comme des peuples en soi par l'anthropologie naissante au XIX<sup>e</sup>. En effet, les chercheurs de cette époque sont tributaires d'un contexte politique et universitaire de la défense de l'Etat-nation et ne voient pas l'artificialité de cette construction coloniale de « nation indigène ».

Pour le chercheur du XXI<sup>e</sup> siècle, l'article devient intéressant quand Giudicelli propose des pistes pour éviter de tomber dans ce piège lorsqu'il étudie les peuples américains des marges de l'empire espagnol. Ces deux techniques ne permettent pas d'identifier précisément chacun de ces peuples, mais elles permettent du moins de déceler des particularismes. D'abord, aux périodes de conflits entre Espagnols et Indiens (guerre, rébellions), les sources font montre d'une analyse plus poussée de l'adversaire en étudiant les jeux d'alliances entre différents peuples qui ne corroborent pas avec les découpages en « nations » antérieurs ou postérieurs. Enfin, ce sont les études récentes par l'ethnohistoire et l'anthropologie d'ethnogenèse par-delà les frontières coloniales poreuses qui permettent de porter un regard plus proche de la réalité ethnique du passé. Par les contacts entre monde colonial et monde indigène, aussi bien par le conflit que par l'échange, des identités nouvelles apparaissent ainsi que des structures nouvelles.

HÄMÄLÄINEN Pekka J., *L'empire comanche*, Toulouse, Anacharsis, 2012, (Collection Essais).

HARDING Thomas G. et al., *Evolution and culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1960.

LEÓN PORTILLA Miguel, *La filosofía náhuatl estudiada en sus fuentes*, 3e édition, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Históricas, 1966, (Universidad Nacional Autónoma de México).

LEÓN-PORTILLA Miguel, *Visión de los vencidos: Relaciones indígenas de la Conquista*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1959.

SERVICE Elman R., *Primitive social organization: an evolutionary perspective...*, New York, Random House, 1962.



STEWART Julian Haynes, *Theory of Culture Change: The Methodology of Multilinear Evolution*, Urbana, University of Illinois Press, 1955.

STEWART Julian Haynes, *Handbook of South American Indians*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1959 1946, 7 vol.

STRUTEVANT William C., *Handbook of North American Indians*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1978, 15 vol.

TESTART Alain, *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Éditions Errance, 2005.

WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1992, (Collection Folio Histoire, 47).

WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1530*, Paris., France, Gallimard, 1971.

WHITE Richard, *The Middle ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, traduit par COTTON Frédéric, Toulouse, Anacharsis, 2009, (Essais).

Le livre analyse la colonisation du Pays d'en Haut, soit la région des Grands Lacs entre le Canada et les Etats-Unis actuels, et trouve comme bornes chronologiques le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et la guerre anglo-américaine qui se termine en 1815. L'auteur y évoque la colonisation européenne de cette région, mais surtout les relations entre populations amérindiennes, qu'il regroupe sous le nom générique d'Algonquiens, et les trois temps de l'occupation de ce territoire par des pays européens : français (1650-1763), britannique (à partir de 1763) et étasunien. White se pose en contraposition du paradigme turnerien de la *Frontier* qui voit la colonisation de l'Amérique du Nord comme un front civilisateur et créateur de l'identité américaine. S'inscrivant dans la *New Indian History*, White crée le concept de *middle ground* : un moyen de communication entre les deux mondes par la médiation, en incorporant dans son dialogue à l'Autre ce qu'on pense être l'un de ses référents culturels afin de se faire comprendre. Ce dialogue, créé conjointement par les deux populations, devient le paradigme pour communiquer entre elle. Mais ce paradigme se reconstruit constamment à chaque malentendu et réajustement qui s'en suit. Ce concept de *middle ground*, a énormément marqué l'historiographie de la colonisation du Nouveau Monde. Bien sûr, White écrit lui-même que les termes qu'il définit de son concept sont applicables au Pays d'en Haut tout en clamant qu'il ne s'aventurerait pas à dire que ces codes puissent être appliqués dans d'autres régions.

WHITE Richard, *The Middle Ground: Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

## Bibliographie sur la Guajira

### Histoire économique

BARRERA MONROY Eduardo, « Los esclavos de las perlas. Voces y rostros indígenas en la granjería de perlas del Cabo de la Vela (1540-1570) », dans *Boletín Cultural y Bibliográfico*, vol. 39, n° 61, 2002, p. 2-33.

BUENO JIMÉNEZ Alfredo, « La “granjería de las perlas” en el Nuevo Mundo », dans *Cuadernos americanos*, vol. 4, n° 142, 2012, p. 83-111.

Cet article englobe tous les sujets possibles sur l'exploitation de perles au XVI<sup>e</sup> siècle : les régions exploitées, les techniques de pêche, l'organisation administrative d'un *ranchería de perlas*, les fraudes et les contrebandes, la vie des esclaves et enfin le déclin de l'économie des perles à la fin du siècle. L'auteur ne se focalise pas sur une région en particulier pour aborder ces sujets, mais présente aussi bien la Guajira que les îles vénézuéliennes ou le littoral du Pacifique. Les points les plus étudiés sont surtout les différentes charges officielles dans cet établissement et les fraudes pour passer des perles en contrebande. Les tentatives de la Couronne et de ses agents sur place pour lutter contre la fraude au *quinto real* et l'ingéniosité des contrebandiers sont les points les plus pertinents.

EUGENIO MARTÍNEZ María Ángeles, *Los últimos esclavos indígenas en la pesquería de perlas del Río de la Hacha : la provisión de Felipe II para su liberación (1567)*, Las Palmas de Gran Canaria, Cabildo de Gran Canaria, 2000, p. 948-963.

GONZÁLEZ Tatiana, « Pesquería de perlas durante la Colonia en Nuestra Señora de los Remedios : del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1538-1545) », dans *Jangwa Pana*, vol. 2, n° 1, 2002, p. 26-34.

Cet article revient sur la genèse de l'établissement de pêcherie de perles en Guajira, à savoir le moment où celle-ci s'implante au nord de la péninsule, au Cabo de la Vela, avant de se déplacer vers l'embouchure de la rivière Ranchería pour donner Río de la Hacha. L'auteure aborde surtout cet événement à travers les sources des *vecinos* de la ville et de la Couronne qui expriment le transfert des Espagnols de Cubagua vers le Cabo de la Vela. Elle traite également des tensions avec la ville de Santa Marta qui veut étendre son emprise sur ce nouveau peuplement espagnol. Pour ce qui est des conditions de travail des esclaves, elle fait un choix intéressant en l'expliquant à travers les inspections de représentants de la Couronne pour vérifier l'application des Lois. C'est donc un article bien documenté en source et en bibliographie sur cette première histoire espagnole de la Guajira

GUERRA CURVELO Weidler, « La ranchería de la perlas del Cabo de la Vela (1538-1550) », dans *Huellas*, n° 49 et 50, 1997, p. 33-51.

L'auteur revient lui aussi sur l'histoire de l'établissement espagnol du Cabo de la Vela. Dans un premier temps, il informe avec précision les différents termes qui sont attachés à cette population mais qui ne sont en rien des synonymes : *ranchería*, *pesquería*, *granjería* et *hacienda de perlas*. Puis, il porte une analyse sur chacun des groupes de cette population, appuyé de source et d'une lourde bibliographie : les *señores de canoas*, les majordomes et canotiers, les plongeurs indigènes, les esclaves africains, les femmes indiennes et les *pajes de servicio*. Chacune de ces parties est appuyée d'études de cas. La plus exhaustive porte sur les *señores de canoas* dont il énumère les grandes familles entrepreneuriales de la région avec leurs noms et de brèves biographies de leurs représentants sur place quand cela est possible. Enfin, il aborde la politique royale en analysant les ordonnances émises relativement à cet établissement. Il détaille deux inspections officielles, celle de l'évêque de Santa Marta fray Martín de Calatayud (1544) et celle du licencié vénézuélien Juan Pérez de Tolosa (1548), en montrant avec force documentation les failles dans leur mise en application des lois. C'est donc un article aux sources et à la bibliographie solides et qui en apprend énormément sur les toponymes de la région, les réseaux à l'échelle atlantique de ces acteurs et des indications sur les *señores de canoas*. Seul manquement regrettable pour dresser un portrait complet de la région : une partie sur les indiens non-assujettis par la Couronne.

HELMER Marie, « Cubagua, l'île des perles [Cedulario de la Monarquía española relativo a la Isla de Cubagua (1523-1550), 2 vol. : I (1523-153-1) ; II (1535-1550). Etude préliminaire et notes par Enrique Otte.] », dans *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 17, n° 4, 1962, p. 751-760.

MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, « Situación de la mujer en las rancherías de perlas del Cabo de la Vela », dans *Hojas de Warmi*, n° 13, 2002, p. 95-111.

MARTÍNEZ María Angeles Eugenio, *Una empresa de perlas: los Barrera en el Caribe*, Diputación Provincial de Huelva, 1993, p. 9-38.

MOSK Sanford A., « Spanish Pearl-Fishing Operations on the Pearl Coast in the Sixteenth Century », dans *The Hispanic American Historical Review*, vol. 18, n° 3, 1938, p. 392-400.

NAVARRETE María Cristina, « La granjería de las perlas del Río de la Hacha : Rebelión y resistencia esclava (1570-1615) », dans *Historia Caribe*, vol. III, n° 8, 2003, p. 35-50.

Cet article établit l'histoire de l'utilisation de la main d'œuvre esclave africaine dans la pêche de perles à Río de la Hacha. Chronologiquement, l'étude débute par l'obligation par le gouverneur de Santa Marta et la Couronne de remplacer les indigènes par des esclaves noirs (1570) jusqu'à la fin de l'âge d'or de l'activité perlière dans la région pour l'auteure (1615). Sa description d'une journée de pêche est énormément empruntée à l'article précédent de Guerra Curvelo pour les plongeurs indiens, article qu'elle cite. Là où l'article prend son intérêt par rapport aux autres, c'est

lors de la description des résistances et révoltes d’esclaves noirs. Appuyée de sources, elle évoque les quelques évasions et rébellions d’esclaves qui ont lieu durant cette période et s’attarde plus longuement sur la plus importante d’entre elles : celle du 3 août 1603. Pour cela, elle travaille sur des rapports d’officiels espagnols qu’elle a pu consulter à l’Archivo General de Indias. Cet article confirme l’existence de *palenques* dans la Guajira. Enfin, elle explique pourquoi selon elle il s’agit de la fin de l’âge d’or de l’économie de perles et comment les Espagnols y répondent par une diversification des productions économiques de la région et des expéditions à la recherche de nouvelles sources d’huîtres perlières.

OTTE Enrique, *Las perlas del Caribe: nueva Cadiz de Cubagua*, Caracas, Fundación John Boulton, 1977.

OTTE SANDER Enrique, *Cedularios de la monarquía española de Margarita, Nueva Andalucía y Caracas (1553-1604). T. I. cedulario de Margarita (1553-1604) / compilación y estudio preliminar por Enrique Otte*, Caracas, Edición de la Fundación John Boulton Fundación Eugenio Mendoza y Fundación Shell, 1967.

SOCORRO VÁSQUEZ C., « Perlas, cadenas y avemarias La esclavitud en La Guajira del siglo XVI », dans, PONTIFICIA UNIVERSIDAD JAVERIANA (éd.), *Universitas Humanística*, vol. 39, n° 39, 1994, p. 69-74.

WARSH Molly A., « Enslaved Pearl Divers in the Sixteenth Century Caribbean », dans *Slavery & Abolition*, vol. 31, n° 3, septembre 2010, p. 345-362.

Warsh aborde ici le statut des pêcheurs de perles esclave, d’abord les Indiens puis les Noirs déplacés d’Afrique. Le texte commente surtout le cas de l’archipel de Margarita, le plus important centre de commerce de perles en Amérique dans la première moitié du XVI<sup>e</sup>. S’ensuit une description des populations de l’archipel (esclaves, indiens, blancs libres), les pratiques de fraude dans l’économie des perles, les conditions de vie des esclaves et la politique de la Couronne pour éviter les excès commis à l’encontre des Indiens et sa volonté de les remplacer par des esclaves noirs. L’originalité de cet auteur par rapport aux autres textes est qu’il emploie comme sources des descriptions (Acosta, Fernández de Oviedo, Las Casas) et une source picturale intéressante, *The Drake Manuscript*, attribuée à un marin français ayant voyagé dans la Caraïbe à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

### **Histoire politique**

ACUÑA José Polo, « Los indígenas de la Guajira en la independencia de las provincias caribeñas de la Nueva Granada: una aproximación », dans, PONTIFICIA UNIVERSIDAD JAVERIANA (éd.), *Memoria y Sociedad*, vol. 15, n° 30, 2011, p. 21-37.

ACUÑA José Polo, « Una mediación fallida: las acciones del cacique Cecilio López Sierra y el conflicto hispano-wayúu en La Guajira 1750-1770. », dans *Historia Caribe*, vol. 2, n° 4, 1999, p. 67-76.

ACUÑA José Polo, « Aspectos históricos de Riohacha durante el periodo colonial », dans *Historia Caribe*, vol. 2, n° 3, 1998, p. 33-48.

Cet article retrace l'histoire de la ville de Río de la Hacha durant la Colonie dans ses grandes lignes. Il aborde l'histoire politique de Riohacha (exploration, conquête, subordinations aux Audiencias) et son histoire économique (commerce de perles, d'esclaves, la contrebande). Il incorpore dans son texte une carte de la ville faite à partir de sources de l'Archivo General de la Nación (Colombie). Il y identifie les lieux de pouvoir, le tracé des rues importantes, les édifices militaires et les édifices religieux de la ville. L'auteur s'attarde également sur *la calle del mar*, la rue longeant le port qui est l'artère économique de la ville, où les boutiques et les riches maisons de l'élite sont concentrées. L'article me permet donc de visualiser la ville telle qu'elle put être à l'époque coloniale. Cependant, l'auteur se base sur des sources essentiellement produites au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui s'avère une limite pour les périodes antérieures

ARDILA Gerardo, « Cambio y permanencia en el Caribe colombiano tras el contacto con Europa : una mirada desde la Guajira », dans *Cartagena de Indias en el siglo XVI*, Cartagena, Banco de la Republica, 2009, p. 35-68.

Ce chapitre est écrit par l'anthropologue-historien colombien Gerardo Ardila qui tente de retracer la constitution historique de l'identité wayúu. Il critique d'abord tous les travaux anthropologiques fait sur cette région depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, dont il déplore la courte liste et un manque de regard à la fois historique et anthropologique sur le sujet. La thèse de l'auteur est que l'introduction de l'élevage dans la vie des populations indiennes de la Guajira a pour une grande part influencé la constitution d'une identité culturelle commune chez les Indiens. Il questionne l'idée d'un peuple de pasteurs-nomades qui domine l'étude de cette région depuis Picon. Il estime que celui-ci s'est beaucoup trop basé sur une étude contemporaine des Wayúu mais pas assez sur les sources écrites et orales, surtout les chants (*jayeichis*) de ces Indiens. Il analyse donc à son tour des chroniques espagnoles : Castellanos, Esteban Martin, Antonio de Arebalo, Joset Galluzo. Il met toutefois en garde le lecteur de ces sources sur le point de vue des auteurs qui vécurent en marge de la Guajira, sur le littoral comme tous les autres Espagnols. A cause de cette marginalité, ils n'ont qu'une vision périphérique de ces peuples, c'est-à-dire qu'il décrive surtout la population indienne qui leur est proche et très peu celle qui vie à l'intérieur des terres.

ACUÑA José Polo, « Territorios indígenas y estatales en la península de La Guajira (1830-1850) », dans, ACUÑA José Polo, *Historia social del Caribe colombiano. Territorios, indígenas, trabajadores, cultura, memoria e historia*, Cartagena, Colombie, La Carreta Editores Universidad de Cartagena, 2011, p. 13-46.

BARRERA MONROY Eduardo, *Mestizaje, comercio y resistencia : La Guajira durante la segunda mitad del siglo XVIII*, Bogotá, Colombie, Instituto Colombiano de Antropología e Historia-ICANH, 2000.

Il s'agit de la publication de la thèse d'Eduardo Barrera Monroy soutenue en 1992 à l'Université Nationale de Colombie (Bogotá). L'auteur centre son étude sur les conflits entre Espagnols et Indiens dans la Guajira du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui culminent avec la *guerra de pacificación* de 1769.. Barrera Monroy tente de restituer la vision des Indiens à travers les sources espagnoles. Il consacre une partie de son ouvrage à une étude ethnohistorique des Guajiros. Enfin, il aborde les sujets de métissage et d'acculturation en s'inspirant de l'étude de François René Picon<sup>450</sup> sur son travail de l'introduction de l'élevage chez les Guajiros.

BERNAL AVÉRALO Marcela, « Control social en el asentamiento colonial Nuestra Señora Santa María de los Remedios del Cabo de la Vela », dans, INSTITUTO COLOMBIANO DE ANTROPOLOGÍA E HISTORIA (ICANH) (éd.), *Revista Colombiana de Antropología*, vol. 51, n° 2, décembre 2015, p. 241-263.

COMPAÑY Francisco Domínguez, « Municipal Organization of the Rancherías of Pearls », dans *The Americas*, vol. 21, n° 1, 1964, p. 58-68.

Un article essentiel pour comprendre l'organisation des pêcheries de perles qui est la forme d'occupation du territoire la plus présente en Guajira aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. L'article ne parle pas de Riohacha en particulier, mais de tous les établissements perliers américains en général. Il décrypte et analyse paragraphe par paragraphe tout ce qui a attiré à l'organisation des *rancherías de perlas* dans les Leyes Nuevas et les Ordonnances de Philippe II. Il s'attarde donc sur chacun des postes officiels, municipaux, royaux ou religieux, qui sont présents sur cet espace avec pour chacun ses prérogatives, devoirs et limites. Il dresse ainsi un portrait socio-économique de qui peut y accéder et qui peut en être électeur.

CURVELO Weidler Guerra, « El traslado de Nuestra Señora de los Remedios del Cabo de la Vela al Río de la Hacha (1544-1545) », dans, OBSERVATORIO DEL CARIBA COLOMBIANO (éd.), *Revista Aguaita*, n° 6, 2002, p. 14-27.

FRIEDE Juan, *Los Wesler en la conquista de Venezuela*, Caracas, Madrid, Ediciones Edime, 1961.

LANGUE Frédérique, *Histoire du Venezuela : de la conquête à nos jours*, Paris, Montréal, l'Harmattan, 1999, (Horizons Amériques latines).

MARÍN María Teresa Zubiri, *Problemática acerca de las primeras gobernaciones en Coquibacoa (Venezuela)*, Barcelone, Universitat de Barcelona, 1996, p. 221.

MIRANDA VÁZQUEZ Trinidad, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, Séville, Espagne, Escuela de estudios hispano-americanos, 1976.

---

<sup>450</sup> PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, op. cit.

Il s'agit d'un ouvrage reprenant l'histoire de la division politico-administrative de la *gobernación de Santa Marta* entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il aborde ce sujet selon 6 thèmes différents : la description géographique, les populations préhispaniques, la population coloniale, l'économie, les encomiendas, la défense du territoire. Chacun de ses thèmes est donc brièvement décrit, appuyé sur des sources de l'Archivo General de Indias (Séville). L'auteur arrive à montrer la transition qui se produit durant cette période pour Riohacha avec le tarissement des perles, les attaques des indiens Guajiros plus fréquents. Le livre apporte aussi beaucoup d'informations sur les défenses militaires de la région et les attaques de pirates. Enfin, on trouve en clôture de l'ouvrage une liste des gouverneurs de Santa Marta et Riohacha, depuis la fondation de la ville jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, avec pour chacun d'entre eux les dates de gouvernement et une brève description de leurs faits les plus notables. Seulement, il s'agit d'une narration très descriptive et sans analyse en profondeur de ces événements.

NIETO BELLO Rafael David, *Por el Buen gobierno y Provecho de los Indios naturales: una etnohistoria del conocimiento a través de las Relaciones Geográficas y Cartas de goberno de la gobernación de Santa Marta (1574-1585)*, Bogotá, Instituto Colombiano de Antropología e Historia (ICANH), Área de Historia, 15 décembre 2017, p. 1-47.

OJER Pablo, *El golfo de Venezuela: una síntesis histórica*, Caracas, Universidad católica Andrés Bello, Facultad de humanidades y educación Institutos humanísticos de investigación, 1983.

PÉREZ Demetrio Ramos, « Alonso de Ojeda en el gran proyecto de 1501 y en el tránsito del sistema de descubrimiento y rescate al de poblamiento », dans *Boletín americanista*, n° 7, 1961, p. 33-87.

RAMÍREZ DÍAZ Roberto et al., *Bárbaros hoscos : historia de la (des)territorialización de los negros de la comunidad de Roche*, Bogotá, Consejo Comunitario Ancestral del Caserío de Roche, CINEP/PPP, 2015.

RESTREPO TIRADO Ernesto, *Historia de la provincia de Santa Marta : Conquista*, Bogotá, Colombie, Instituto Colombiano de Cultura, 1975.

### **Histoire de la flibuste**

AUGERON Mickaël, « Pour Dieu et la Fortune : les huguenots à la conquête des Amériques dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », dans, DE CASTELNAU-L'ESTOILE Charlotte et REGOURD François, *Connaissances et Pouvoirs. Les espaces impériaux (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) : France, Espagne, Portugal*, Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac, Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3, 2005, p. 39-62.

CWIK Christian, « Curazao y Riohacha: dos puertos caribeños en el marco del contrabando judo (1650-1750) », dans *Ciudades portuarias en la Gran Cuenca del Caribe : visión histórica*, Ediciones Uninorte, Barranquilla, Jorge Enrique Elías Caro y Antonio Vidal Ortega, 2010, p. 298-325.

Christian Cwik est un historien autrichien en poste actuel à l'Université de Saint Agustine (Trinidad et Tobago). Il travaille sur les réseaux atlantiques de communautés juives et de l'esclavage dans la Caraïbe pendant la période moderne. Dans cet article, il aborde la contrebande menée par des Juifs et des convertis portugais et hollandais dans deux territoires de l'espace caribéen aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle : Riohacha et Curacao. Pour la partie sur Riohacha, il revient sur l'histoire de la fondation de la ville, l'organisation sociale et politique de sa communauté ainsi que sur la dispute entre Santa Marta et Maracaibo quant au statut administratif de Riohacha. Le cœur de son analyse se porte sur la présence de Portugais, dont des Juifs convertis au catholicisme, dans les réseaux de contrebande sur le littoral caribéen de la Nouvelle Grenade. En outre, il avance l'idée de la présence du judaïsme parmi les esclaves vendus en Guajira. Cela supposerait une influence de cette religion dans cette communauté, qui pourrait s'étendre aux *palenques* de la Guajira.

GONZÁLEZ-PLAZAS Santiago, *Pasado y presente del contrabando en la Guajira : aproximaciones al fenómeno de ilegalidad en la región*, Bogotá, Universidad del Rosario, Facultad de Economía; Centro de Estudios y Observatorio de Drogas y Delito, 2008.

Santiago González-Plazas est un politologue colombien qui travaille sur les trafics illégaux en Colombie. Dans ce livre où il aborde la contrebande dans la région de la Guajira. Il revient notamment sur le passé de ce phénomène durant la colonisation espagnole dans son premier chapitre. Après une description de la conquête et de l'implantation des Espagnols sur le littoral de la péninsule, il présente le trafic illicite qui a lieu entre indiens Guajiros et pirates anglais et hollandais comme un moment de métissage pour ces Indiens. En plus des échanges économiques, des échanges biologiques se produisent facilitant l'insertion des contrebandiers dans les circulations économiques de la région. En outre, il avance que l'intérêt grandissant des Indiens à échanger des productions locales (perles, bétail) contre des bénéfiques matériels (liqueurs, tissus, armes, chevaux) modifie l'organisation social des Guajiros autour de *rancherías* durant le XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur s'appuie uniquement sur une bibliographie scientifique, ne validant pas ses postulats par des sources. Néanmoins, ses références sont sérieuses et son chapitre reste essentiellement tributaire des travaux de José Polo Acuña, ce dont il ne se cache pas.

MOREAU Jean-Pierre, *Pirates : Flibustes et piraterie dans la Caraïbe et les mers du sud*, Paris, Editions Tallandier, 2006.

REAL Cristóbal, *El corsario Drake y el imperio español*, Edicion Nacional, Madrid, 1942.

RUMEU DE ARMAS Antonio, *Los viajes de John Hawkins a América (1562-1595)*, Editorial Católica Española, Séville, Escuela de Estudios Hispano-americanos, 1947.



## Histoire des Guajiros et travaux anthropologiques

ACUÑA José Polo, « Identidad étnica y cultura en una frontera del Caribe: La Guajira, 1700-1800 », dans, OBSERVATORIO DEL CARIBA COLOMBIANO (éd.), *Revista Aguaita*, n° 8, 2002, p. 13-31.

CAUDMONT Jean, « Cuentos y leyendas de la Guajira », dans *Revista Colombiana de Folklore*, n° 2, 1953, p. 167-174.

MORENO Petra Josefina, *Guajiro-Cocinas. Hombres de Historia, 1500-1800*, Madrid, Universidad Complutense, 1983.

PERRIN Michel, *Le chemin des Indiens morts. Mythes et symboles guajiro.*, 3e édition, Paris, Editions Payot et Rivages, 1996.

PICON François-René, *Pasteurs du Nouveau Monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1983.

Comment et pourquoi les indiens guajiros ont-ils adopté les techniques de l'élevage pendant la période coloniale ? Voici la problématique que pose l'anthropologue François-René Picon dans cette publication de son sujet de thèse. Pour y répondre, il découpe son livre en deux parties : une étude ethnographique des indiens Wayúus dans les années 1970 et une étude historique à partir des sources à sa disposition. Dans cette seconde partie, il exploite tant les sources orales que les sources écrites de l'Archivo General de la Nación (Bogotá, Colombie), mais également les données de deux fouilles archéologiques réalisées dans les périphéries de la péninsule. Il dresse surtout une histoire détaillée de la région du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en essayant de saisir le moment où l'élevage a pu être adopté par les Guajiros. Il y a cependant deux limites à ce travail. Le XVII<sup>e</sup> siècle est en grande partie laissé de côté. Il n'y a que les deux premières décennies de ce siècle qui sont examinées. Enfin, la première partie du livre établit des conclusions sur l'état de la Guajira dans les siècles passés à partir du travail ethnographique de l'auteur dans les années 1970. Par moment, cette technique se montre pertinente dans sa démarche ; mais à d'autres moments, l'accumulation d'hypothèses fragilise l'analyse plus qu'elle ne la consolide.

POLO ACUÑA José, *Etnicidad, conflicto social y cultura fronteriza en la Guajira (1700-1850)*, Bogotá, Carthagène des Indes, Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales-Ceso, Observatorio del Caribe Colombiano, Ministerio de Cultura, 2005.

POLO ACUÑA José, « Los Wayúu y los Cocina: dos caras diferentes de una misma moneda en la resistencia indígena en la Guajira, siglo XVIII », dans *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, vol. 26, 19 novembre 1999, p. 7-29.

POLO ACUÑA José Trinidad et CARMONA NOBLES Diana, « El mestizaje en una frontera del Caribe : el caso del pueblo de Boronata en la Guajira, 1696-1776 », dans *Investigación & Desarrollo*, vol. 21, n° 1, 2013, p. 130-155.

## Annexes

### Annexe n°1 : Cédule royale de l'union des *gubernaciones* de Santa Marta et Río de la Hacha.

Source : A.G.I, Caracas 1, L 2, fol. 9 r°-v°.

Le Roi

Parce que dans la province du Río de la Hacha, jusqu'à aujourd'hui, il n'a pas été mis de gouverneur et il y a seulement eu des *alcaldes ordinarios* ; et j'ai compris qu'il convient de joindre le gouvernement de cette province avec celui de l'une de celles proches pour avoir vu par expérience que de se gouverner comme jusqu'à aujourd'hui par *alcaldes ordinarios* s'en sont ensuivis et s'ensuivent beaucoup d'inconvénients. Et ayant conversé sur cela avec ceux de mon royal Conseil des Indes et, consulté, il m'a été accordé que, pour aujourd'hui, se joigne le gouvernement de ladite province de Río de la Hacha avec celui de Santa Marta. Et ainsi, par la présente, j'ordonne que le licencié Manso de Contreras, mon gouverneur qui à présent l'est de ladite province de Santa Marta, le soit aussi de ladite province de Río de la Hacha pour le temps que sera ma volonté ; et que la justice (*justicia*) et le régiment (*regimiento*) de la ville de Nuestra Señora de los Remedios prenne et reçoive le serment et avec la solennité qui se requiert et a l'habitude d'être dudit licencié Manso de Contreras. Et que, l'ayant fait et tous les autres *vecinos* et résidents permanents et habitants dans ladite province, l'aient et détiennent de son gouverneur et lui obéissent et observent et exécutent ses commandements ou de son lieutenant, sans lui poser difficulté ni objection, que moi, par la présente, je le reçois et j'ai pour reçu audit office de façon qu'il ne le soit pas pour ceux qui est susdit ni en partie.

Et je lui donne pouvoir et faculté, et audit son lieutenant, pour l'utiliser et exercer et prendre les droits et les autres choses attenantes audit office comme le font et peuvent le faire les autres gouverneurs des autres provinces des Indes. Et je commande que, comme à eux, lui soient gardées audit licencié Manso de Contreras, les biens et prérogatives attenantes à ladite charge.

Faite à Madrid le dix-sept janvier mille cinq-cents et quatre-vingt-treize années.

Moi, le Roi,

Par commandement du roi, notre seigneur, Juan Vázquez et marquée du Conseil.

Texte original :

//fol. 9 rº//

El Rey

Por quanto en la provincia del río de la Hacha hasta ahora no se ha puesto gobernador y solam[en]te ha habido al[ca]ldes ordinarios. Y he entendido que conviene juntar el gobierno de aquella provincia con el de alguna de las comarcas por haberse visto por experiencia que de gobernarse como hasta ahora por al[ca]ldes ordinarios, se [h]an seguido y siguen muchos inconvenientes. Y habiéndose platicado sobre ello por los de mi real consejo de las Indias y consultado se me he acordado que por ahora se junta el gobierno de la dicha provincia del Río de la hacha con el de Santa Marta. Y así por la presente, mando que el licen[ci]ado Manso de Contreras, mi gobernador que al presente es de la dicha provincia de Santa Marta, lo sea también de la del dicho Río de la Hacha por el tiempo que fuere mi voluntad y que la Jus[tici]a y Regimiento de la ciudad de Nuestra Señora de los Remedios tome y reciba el juramento y con la solemnidad que se requiere y acostumbra del dicho licenciado Manso de Contreras. Y que habiéndole hecho ellos y todos los demás vecinos y moradores estantes y habitantes en la dicha provincia, la hayan y tengan por gobernador de ella y lo obedezcan y acaten y cumplan sus mandamientos, o de su lugarteniente sin le poner

//fol. 9 vº//

Dificultad ni impedimento que yo, por la presente, le recibo y he por recibido al dicho oficio caso que no lo sea por los sobredichos o alguno de ellos. Y le doy poder y facultad y al dicho su teniente para le usar y ejercer y llevar los derechos y demás cosas pertenecientes al dicho oficio como lo hacen y pueden hacer los demás gobernadores de las otras provincias de las Indias. Y mando que como a ellos se le guarden al dicho licenciado Manso de Contreras las pertenencias y prerrogativas, pertenecientes al dicho cargo.

Fecha en Madrid a diez y siete de enero de mil y quinientos y noventa y tres años.

Yo el Rey.

Por man[da]do del rey nuestro señor, Juan Vázquez, y señalada del Consejo.

## **Annexe n°2 : Description des Cocinas faite par le poète Juan de Castellanos.**

Source : Juan de Castellanos, *Elegías de varones ilustres de Indias*, Madrid, M. Rivadeneyra, 1857 [1589], p. 192 et p.202.

### **Les Cocinas**

#### *Traduction proposée*

« Ils découvrirent de vastes savanes, / Bien que pleines de chardons et d'épines, / Habitées de personnes inhumaines, / Lesquelles en ces lieux s'appellent cocinas, / Aux jambes agiles et légères / Qui sont très proches de celles des biches ; / Leur nourriture et Leur récolte sont seulement / Ce qui peut leurs donner l'arc et la flèche.

Tous maigres, grands, personnes basanées, / Et jamais vêtement ni parure / A leurs membres nerveux n'entrave ; / Ils sont sujets à défi sanglant ; / Si adroits à la pêche et à la chasse / Qu'ils ne savent pas tirer en vain ; / Très courageux dans le combat / Contre quiconque et où que ce soit.

Dans l'usage de sa subsistance, / J'ai de vieux hommes entendu / Comment ils ont l'habitude de manger l'excrément, / Et qu'après être sec et désagrégé / (Oh quel entendement plus que bestial !) / Ils le rentrent d'où il est sorti : / Ce sont des personnes imbéciles, sales, vagabondes, / Et ils usent de nourriture si immonde.

De plus ces bandes pouilleuses / Ont l'habitude pour manger de moudre des pissenlits / De ceux qui nous collent dans les herbes, / Ou déjà durs, ou quand tendres ; / Et ils sont de conditions si perverses / Qu'ils ne se laissent pas diriger par des chefs, / Plus avant, le plus sot et le plus aveugle / Veut prendre la tête de son propre jeu. »

### **Les Guanebucanes**

#### *Traduction proposée*

« Les guanebucanes étaient un peuple brave, / Et quand rivalisaient deux seigneurs / Ils suivaient celui qui les payait le mieux / Et le mieux récompensait ses efforts ; / Et il est certain que gagnait / Qui pouvait bénéficier de leurs faveurs : / Ce fut un peuple important, riche, fier, / Tandis que les autres étaient des bâtards.

Et ainsi on désirait par moments / Passer dans les villages guanebucanes, / Pour voir la majesté de leurs places, / En plus de récupérer chez eux des présents / Qui poussent les errants et les affamés / à tourmenter diverses nations ; / Et ici furent si grandes les richesses, / que les tracent le prouvent. »

## Les Cocinas

### Texte original

« Descubrieron amplísimas zavanoas, / Aunque llenas de cardos y de espinas, / Habitadas de gentes inhumanas, / Las cuales por allí llaman cocinas, / De tan ligeras piernas y livianas, / Que son a las de ciervos muy vecinas ; / Es solo su sustento y su cosecha / Lo que les puede dar el arco y flecha.

Todos enjutos, altos, gente baza, / Y nunca jamás ropa ni atavío / A sus nerviosos miembros embaraza ; / Son dados al sangriento desafío ; / Tan diestros en la pesca y en la caza / Que no saben soltar tiro baldío ; Animosísimos en la pelea / Contra cualquier y donde quier que sea.

En el uso de su mantenimiento, / He de varones viejos entendido / Como suelen comer el escremento, / Y que después de seco y demolido / (¡Oh muy mas que bestial entendimiento!) / Lo tornan á meter donde ha salido : / Es gente torpe, sucia, vagabunda, / E usa de comida tan inmundada.

También estas sucísimas catervas / Suelen para comer moler cardillos / De los que se nos pegan de las yerbas, / O ya duros, ó cuando terneillos ; / Y son de condiciones tan protervas / Que no dejan regirse por caudillos, / Mas antes, el mas torpe y el mas ciego / Quiere hacer cabeza de su juego. »

## Les Guanebucanes

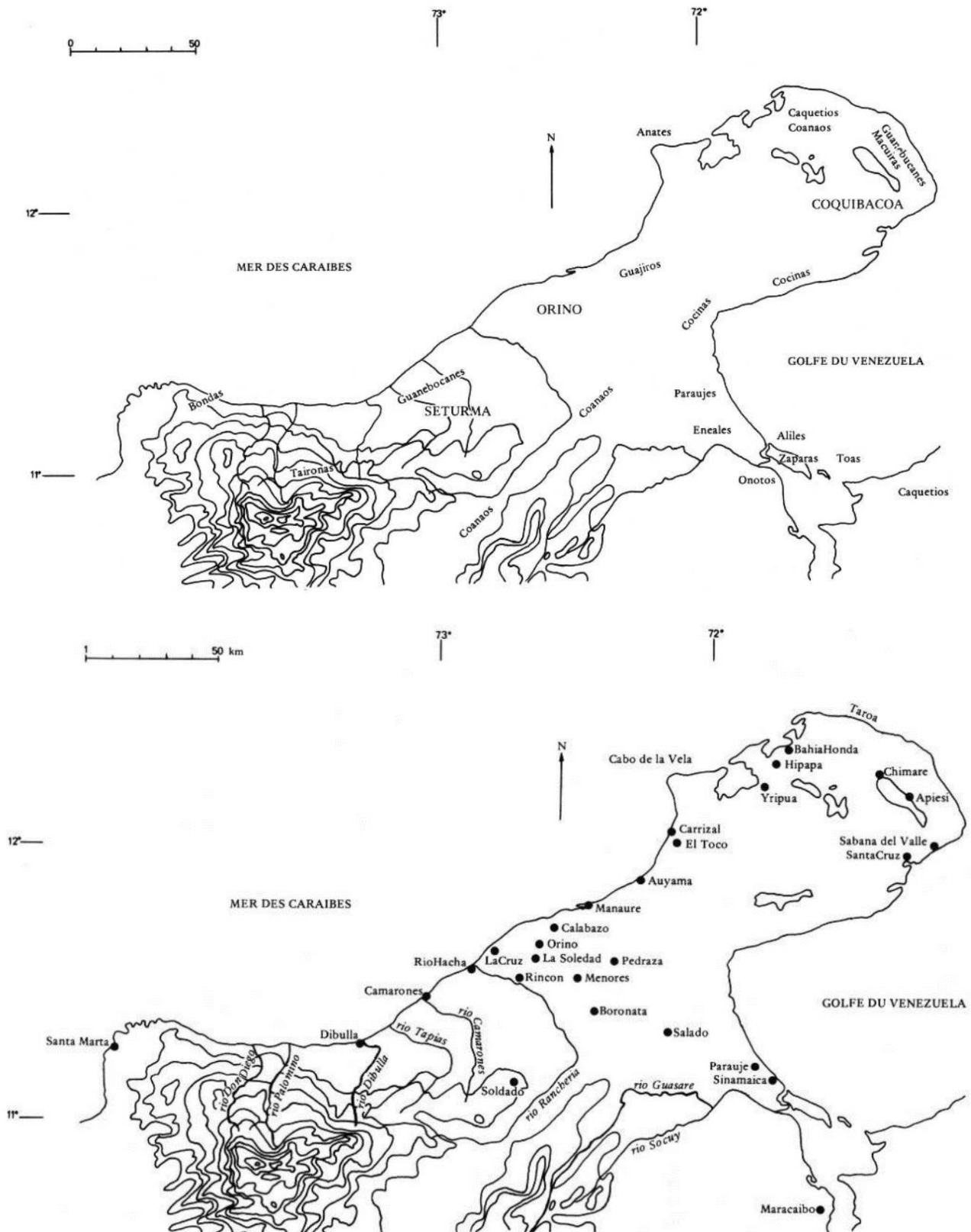
### Texte original

« Eran guanebucanes gente brava, / Y cuando competian dos señores / Seguian al que mas se lo pagaba / Y mejor premiaba sus sudores ; / Y tiénese por cierto que ganaba / Quien podía gozar de sus favores : / Fue gente principal, rica, gallarda, / Puesto que la demás era bastarda.

Y ansi se deseaba por momentos / Dar en guanebucanas poblaciones, / Por ver la majestad de sus asientos, / Demás de recoger en ellos dones / Que hacen á perdidos y hambrientos / Trastornar diversísimas naciones ; Y aquí fueron tan grandes los caudales / De oro, que lo muestran las señales. »

**Annexe n°3 : Carte ethnographique de la Guajira avant la Conquête et carte des établissements espagnols (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles).**

*Source : François-René Picon, Pasteurs du Nouveau monde : l'adoption de l'élevage chez les indiens Guajiros, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1983, p. 135 et p. 183.*



**Annexe n°4 : Dessin d'un Indien de la Guajira vu par un marin français, fin XVI<sup>e</sup> siècle.**

Source : Anonyme, *Histoire naturelle des Indes*, environs 1586, fol. 87 r<sup>o</sup>.<sup>451</sup>



<sup>451</sup> Texte : « La poison. Hinde de S. Matre. Ces Indes sont beaux hommes et puissants, subtiles en guerre entre les autres Indes de la terre de Bailla Honte. Il s'assemble au combat jusques au nombre de quatre vingts mille hommes et estant leurs ennemis frapés de leurs flesches vivent seulement vingt quatre heures parce quelle sont fort empoisonnés »

## **Annexe n°5 : Itinéraire prévu pour l'expédition de Drake en Amérique en 1585-1586.**

Source : British Library, Lansdowne MS 100, fol. 98, cité dans John Cummins, *Francis Drake: the lives of a hero*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1995, p. 135-136.

« 28 NOVEMBER: arrive Dominica ; take on water.

29 NOVEMBER: depart Dominica.

BY 2 DECEMBER: take capital of Margarita and another town on same island. Seize twenty pieces of brass ordnance.

THEN EITHER

BY 6 DECEMBER: sack Río de la Hacha; gather much spoil, including pearls.

OR

BY 18 DECEMBER: sack Santo Domingo on Hispaniola; spoil of 500,000 ducats (12 December); then sack Río de la Hacha.

30 DECEMBER: take Santa Marta (10,000 ducats).

BY 8 JANUARY: besiege and ransom Cartagena; probable capitulation after six days (a million ducats and twenty pieces of brass ordnance).

BETWEEN 8 JANUARY AND 25 FEBRUARY: proceed to Nombre de Dios; join forces with the cimarrons; sack and ransom the town. Drake to raid coast of Honduras with pinnaces, seizing some 200 small vessels, ransoming rich men (say, 100,000 ducats). A thousand men of the land forces to proceed up to Chagre with cimarrons and capture Panama (a million ducats). Possibly find time to raid the Island of Pearls.

AROUND 25 FEBRUARY: Reassemble at Nombre de Dios; sail for Cuba.

BY THE END OF MARCH: raze Havana; attack shipping; capture hides and sugar. "If he finds the place tenable", leave a company of soldiers in Havana.

BY 10 JUNE, WITH GOD'S HELP: HOME."



## **Annexe n°6 : Liste chronologique des gouverneurs de Santa Marta jusqu'à Diego de Argote.**

Source : Trinidad Miranda Vázquez, *La gobernación de Santa Marta (1570-1670)*, Séville, Escuela de estudios hispano-americanos, 1976.

1525 : Rodrigo de Bastidas	1560-1561 : Juan Otalora
1525-1528 : Rodrigo Alvarez Palomino et Pedro Badillo	1561-1565 : Luis Manjarrés
1528-1535 : García de Lerma	1565-1569 : Martín de las Alas
1535-1537 : Pedro Fernández de Lugo	1570-1571 : Pedro Fernández de Busto
1537-1541 : Jerónimo Lebrón	1571-1576 : Luis de Rojas
1541-1544 : Alonso Luis de Lugo	1576-1586 : Lope de Orozco
1544 : Miguel Días Armendariz	1586-1589 : Diego Hidalgo Montemayor
1545-1546 : Luis Manjarrés	1589-1592 : Francisco Marmolejo
1546-1547 : Juan Ortiz de Zárate	1592-1598 <sup>452</sup> : Francisco Manso de Contreras
1547 : Fray Martín de Calatayud (intérim)	1598-1606 : Juan Guiral Belón
1548-1551 : Luis Manjarrés	1606-1610 : Andrés de Salcedo
1551 : Juan López	1610-1618 : Diego de Argote
1551-1554 : Pedro Orsúa	
1554 : Luis de Villanueva	
1554 : Luis Manjarrés	
1555 : Gregorio Suárez	
1556-1559 : Luis Manjarrés	
1559-1560 Rafael Figuerola	

---

<sup>452</sup> A partir de 1593, Manso de Contreras et ses successeurs occupent le poste de « gouverneur de Río de la Hacha ».

**Annexe n°7 : Carte des juridictions territoriales de la Terre Ferme (1656).**

Source : Nicholas Sanson, *Terre Ferme ou sont les Governations, ou Gouvernemens de Terre Ferme, Cartagene, Ste. Marthe, Rio de la Hache, Venezuela, Nouvelle Andalusie, Popayan, Nouveau Royme. de Grenade, &c. . . .*, Paris, 1656. <https://www.raremaps.com/gallery/detail/48968/terre-ferme-ou-sont-les-governations-ou-gouvernem-sanson> [consulté le 10 juin 2018]



## Glossaire

*Alcabala* : Impôt de 10% prélevé sur le montant des transactions commerciales et touchant l'ensemble des sujets de la Couronne, sans distinction de condition sociale, sauf exceptions royales pour des cas particuliers.

*Alcalde ordinario* : Magistrat élu annuellement parmi les *regidores* du conseil municipal. Il exerce la justice.

*Alguacil* : sergent de la ville faisant respecter l'ordre.

*Almojarifazgo* : Impôt sur les importations ou exportations de marchandises dans les ports de la Monarchie.

*Audience* : Tribunal de magistrats désignés par le roi. Il est composé d'un Président et d'*oidores* avec des prérogatives gouvernementales et judiciaires (il applique la justice de première instance)

*Cabildo* : Le conseil municipal des villes habitées par les Espagnols. Ses membres occupaient les charges de juges (*alcaldes*), d'échevins (*regidores*), d'un sergent (*alguacil mayor*), d'un représentant officiel (*procurador*) et d'un greffier (*escribano*). Cette institution avait la capacité de produire une législation municipale par des ordonnances, de mener la justice civile de première instance et avait la charge d'assurer l'administration sur le territoire juridictionnel de la ville.

*Conseil des Indes* : Conseil royal créé par Charles Quint dans l'administration des Indes occidentales. Il avait pour tâche de faire parvenir au roi les informations venues de ce territoire, de le conseiller dans les affaires des Indes et était un tribunal d'appel de dernière instance de la justice en Amérique.

*Contador* : Comptable. Il avait à sa charge la tenue du livre des comptes des caisses de la Real Hacienda présentes dans sa juridiction.

*Corsaire* : Armateur de navires ou capitaine disposant d'une lettre de marque d'un souverain l'autorisant à attaquer les navires de royaumes ennemis en temps de guerre.

*Diezmo* : Dîme prélevée sur les métaux et pierres précieuses, dont les perles.

*Doctrina* : Paroisse indienne ayant pour but d'évangéliser les Indiens avec à sa tête un *doctrinero*.

*Doctrinero* : Religieux à la charge d'une *doctrina*.

*Dueños de canoas* : Nom donné dans les sources aux entrepreneurs espagnols détenant des *haciendas de perlas* en Amérique.

*Encomienda* : Autorisation royale faite à un Espagnol d'exploiter la main d'œuvre indienne d'une communauté et d'y lever un tribut en échange du devoir d'assurer leur évangélisation.

*Encomendero* : Détenteur d'une *encomienda*.

*Flibustier* : Nom donné aux corsaires agissant dans les Amériques.

*Gobernación* : Une province dotée de frontières juridiques et d'institutions gouvernementales. Elle est dirigée par un gouverneur, nommé directement par le roi, qui peut être représenté par un lieutenant dans les différentes villes de la province.

*Hacienda (de perlas)* : composée de biens et de moyens de productions entre les mains d'une personne ou d'une compagnie commerciale, l'*hacienda de perlas* peut s'apparenter à une « proto-entreprise » puisqu'elle englobe sous son appellation les individus (dont les esclaves) mais également le matériel, les édifices et les moyens de transports nécessaires à la production et à la commercialisation de perles.

*Granjería* : désigne une activité économique visant à la production ou à la collecte de biens à des fins commerciales. L'idée de gain et de bénéfice prédomine dans le choix de l'emploi de ce terme.

*Ladino* : Indien hispanisé qui parle le castillan a été converti à la religion catholique.

*Oidor* : Magistrat d'une Audience.

*Patronato Real* : Privilège de la Couronne de Castille accordé par le pape Alexandre VI de supervisé directement l'Eglise des Indes.

*Palenque* : Lieu d'habitation d'esclaves d'origine africaine en fuite qui y organisent une société indépendante de la société hispanique.

*Pesquería* : Désigne l'activité de la pêche ou le lieu où s'effectue cette activité.

*Pirate* : Bandit des mers qui attaque les navires indépendamment des guerres ou des pavillons pour son propre profit. Toutefois, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, les sources emploient parfois les termes de *pirate* et de *corsaire* sans tenir compte de la différence qui existe entre les deux.

*Procurador* : Représentant officiel d'une ville pouvant représenter la communauté devant la justice.

*Ranchería* : désigne le site où sont réunis les outils techniques et la main d'œuvre destinés à une ou des productions économiques. Une *ranchería* peut inclure plusieurs *haciendas* de propriétaires divers. L'établissement permanent de la main d'œuvre et des contremaîtres sur ce site double la dimension économique d'une forme originale d'organisation sociale. La *ranchería de perlas* a la particularité d'être un établissement mobile, se déplaçant suivant l'épuisement des sites d'extraction en huîtres perlières.

*Real Hacienda (La)* : Institution monarchique en charge des affaires économiques, de la gestion du Trésor royal et qui détenait une « caisse » dans chaque ville où le fruit des impôts était stocké.

*Repartimiento* : Répartition entre les *vecinos* de la force de travail indienne locale pour quelques semaines dans l'année. On peut l'assimiler au droit de corvée de l'époque médiévale ou à la *mita* sous l'empire inca. En théorie, ce n'est pas de l'esclavage mais les abus dans la pratique y conduisent.

*Rescate* : Echange de biens ou de personnes contre d'autres biens ou de l'argent. Dans les premières décennies de l'Amérique hispanique, les Espagnols s'adonnaient à cette pratique surtout pour échanger des esclaves indiens auprès des chefs locaux de la Terre Ferme.

*Señores de canoas* : Elite économique et politique impliquée dans la production et le commerce de perles. Leur nom vient des barques qui servent à la pêche d'huîtres et il est employé dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les sources.

*Terre Ferme (Tierra Firme)* : Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, nom donné à la région géographique côtière qui allait du Venezuela actuel à l'Est jusqu'à l'isthme de Panama.

*Tesorero* : Chargé du trésor.

*Vecino* : Citoyen-résident d'une ville qui peut se porter candidat aux charges municipales. Pour être *vecino*, il faut être un homme majeur et détenir une « maison peuplée » dans la ville, c'est-à-dire une maison avec des résidents qui lui sont affiliés (le *vecino* peut ne pas résider personnellement).

# Table des Matières

Remerciements .....	1
Introduction générale.....	2
État des lieux historiographique .....	10
Historiographie générale .....	10
De l'histoire économique .....	10
Les nouveaux champs de la recherche sur la Monarchie hispanique.....	15
Des Subaltern Studies à l'histoire connectée .....	21
Une historiographie des thèmes de recherche .....	27
Le thème de la « frontière ».....	27
À la recherche de l'Autre .....	34
La création d'espaces politiques à l'époque moderne.....	40
L'historiographie de la Guajira .....	46
L'histoire d'une conquête inachevée.....	46
Considérations économiques sur la Guajira .....	51
Les travaux ethnographiques et ethnohistoriques .....	54
Plan détaillé de l'étude de cas .....	59
Chapitre 1 : Río de la Hacha, une enclave politique aux marges de la Monarchie hispanique	60
Partie I : Une ville nomade dans le Nouveau Monde.....	61
a. La vie éphémère de la Nouvelle Cadix des Indes .....	61
b. Une première migration au Cabo de la Vela .....	62
c. La fixation définitive au Río de la Hacha.....	66
Partie II : Les différentes occupations de l'espace rural .....	70
a. Les pêcheries de perles .....	70
b. L'or de Buritaca .....	73
c. L'élevage dans les savanes d'Orino .....	74

Partie III : Une enclave politique connectée .....	77
a. Antécédents de la famille Castellanos.....	77
b. Le contrôle des institutions municipales et ses dérives.....	80
Chapitre 2 : La frontière vécue par la <i>gobernación</i> de Santa Marta .....	85
Partie I : Les gouverneurs et les frontières de la Guajira .....	86
a. La vaine incorporation de la Guajira.....	86
b. Les rapports tendus avec Río de la Hacha.....	89
Partie II : L'évêché de Santa Marta à l'épreuve de la frontière .....	92
a. La conquête spirituelle .....	93
b. L'Eglise et les tensions juridiques locales.....	95
Partie III : L'incorporation de Río de la Hacha par Santa Marta. La fin d'une autonomie ? .....	97
a. Quelle place pour Río de la Hacha dans la <i>gobernación</i> de Santa Marta ?.....	97
b. Les limites de l'union.....	101
Chapitre 3 : La Guajira et ses multiples frontières.....	104
Partie I : Résistances et acculturations indiennes.....	105
a. Un état des lieux de la présence indienne au moment de la Conquête.....	105
b. Résistances et acculturations .....	109
Partie II : Les premières communautés afro-guajiras.....	116
a. Les motivations de la résistance afro-guajira.....	117
b. Le marronnage dans les confins de la péninsule .....	118
Partie III : Perspective d'une histoire connectée de la Guajira : la flibuste dans les Caraïbes .....	122
a. La stratégie des flibustiers dans les Caraïbes .....	123
b. La Guajira dans l'échiquier des nations européennes .....	125
Conclusion.....	128
Corpus de sources.....	130
Inventaire des sources .....	130

Sources publiées .....	130
Sources d'archives publiques et privées.....	131
Présentation des sources .....	138
Bibliographie commentée.....	141
Bibliographie générale .....	141
Histoire économique .....	141
Histoire politique.....	142
Histoire de la Frontière.....	144
Subaltern Studies et Postcolonial Studies .....	147
Histoire globale et Histoire connectée.....	148
Travaux anthropologiques et ethnohistoriques .....	149
Bibliographie sur la Guajira .....	153
Histoire économique .....	153
Histoire politique.....	155
Histoire de la flibuste .....	158
Histoire des Guajiros et travaux anthropologiques .....	160
Annexes .....	161
Glossaire.....	170
Table des Matières .....	173